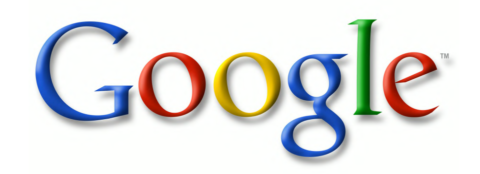
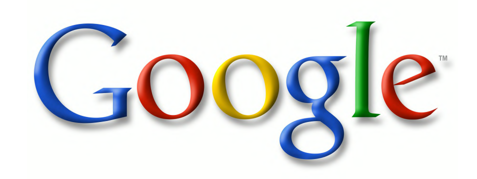
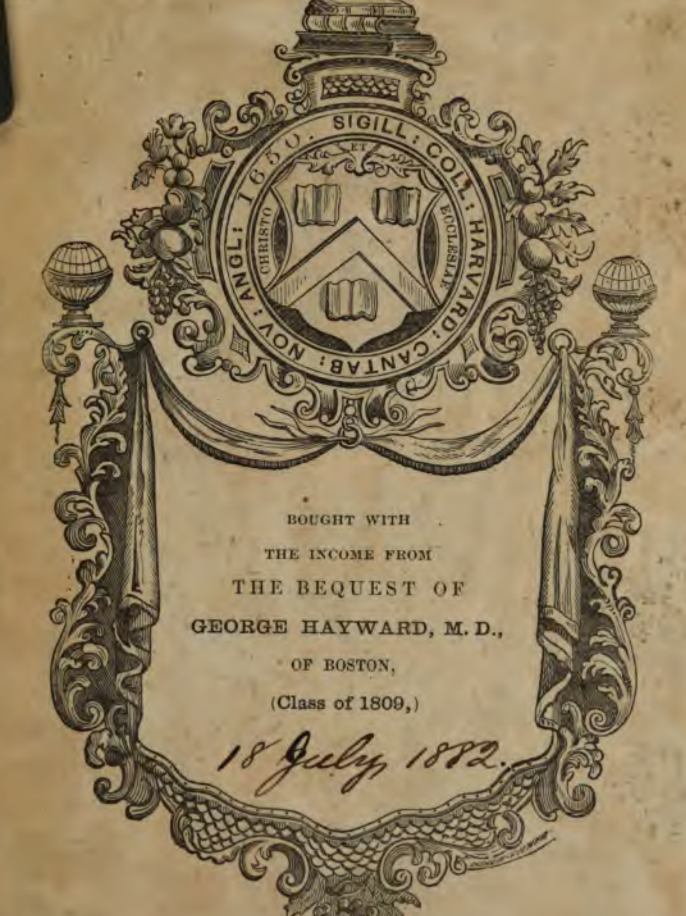
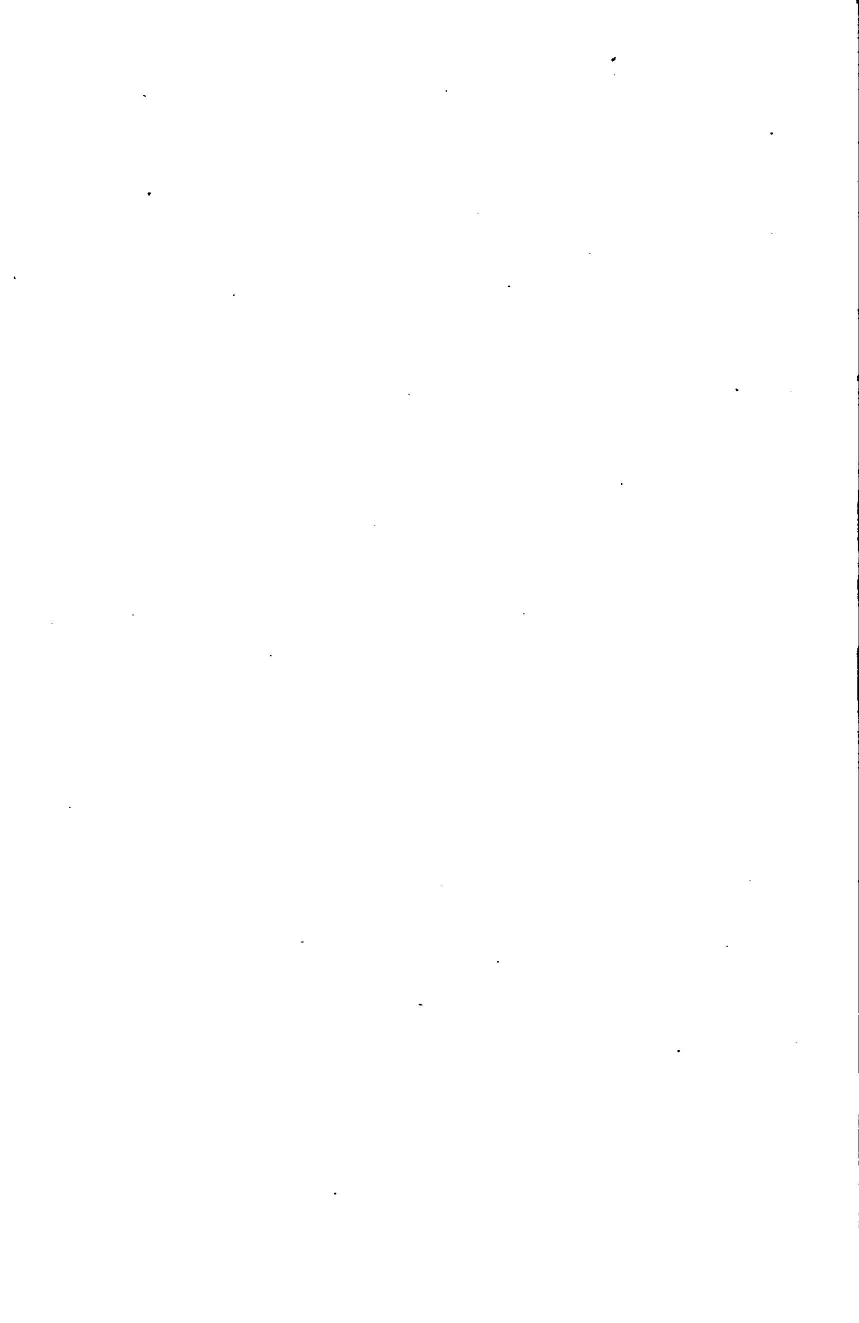


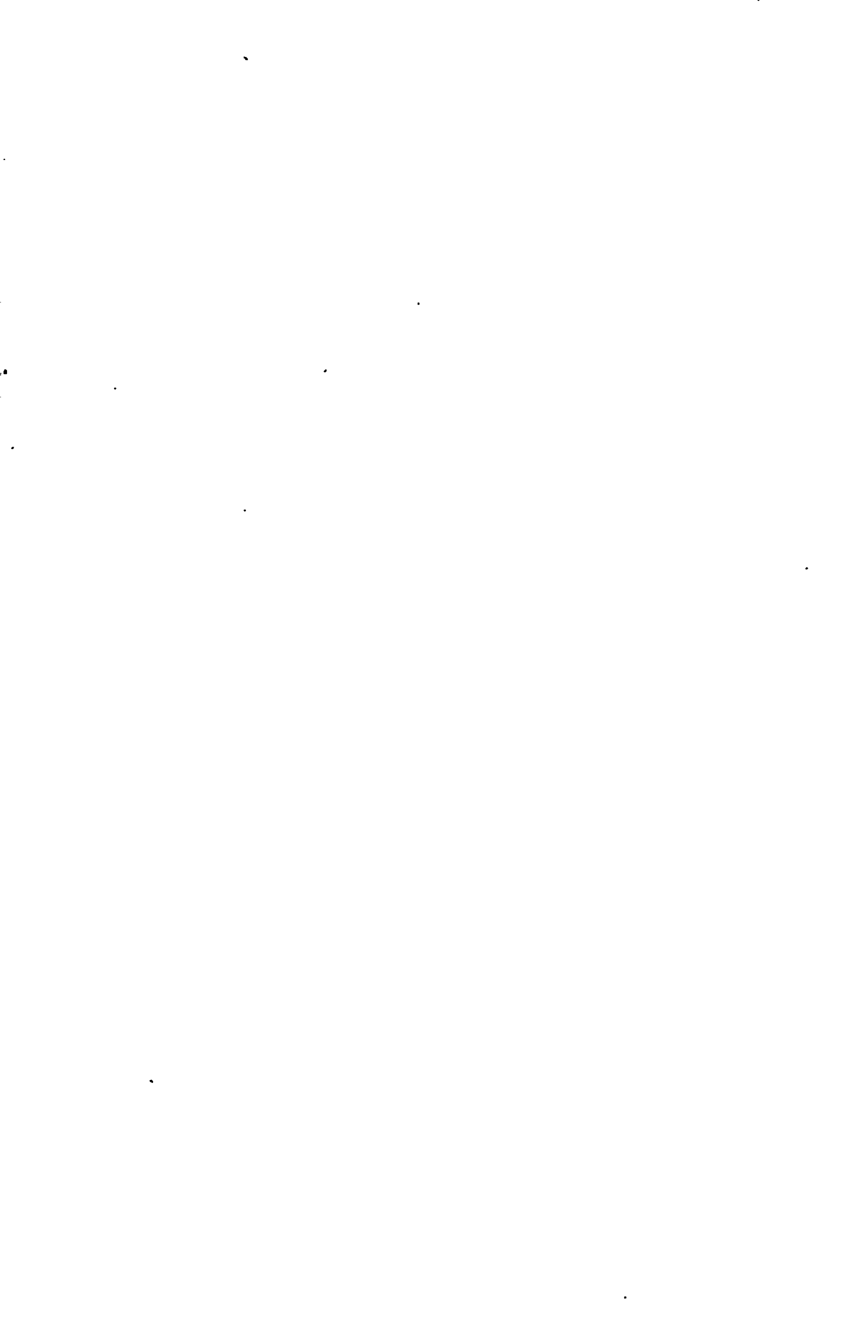


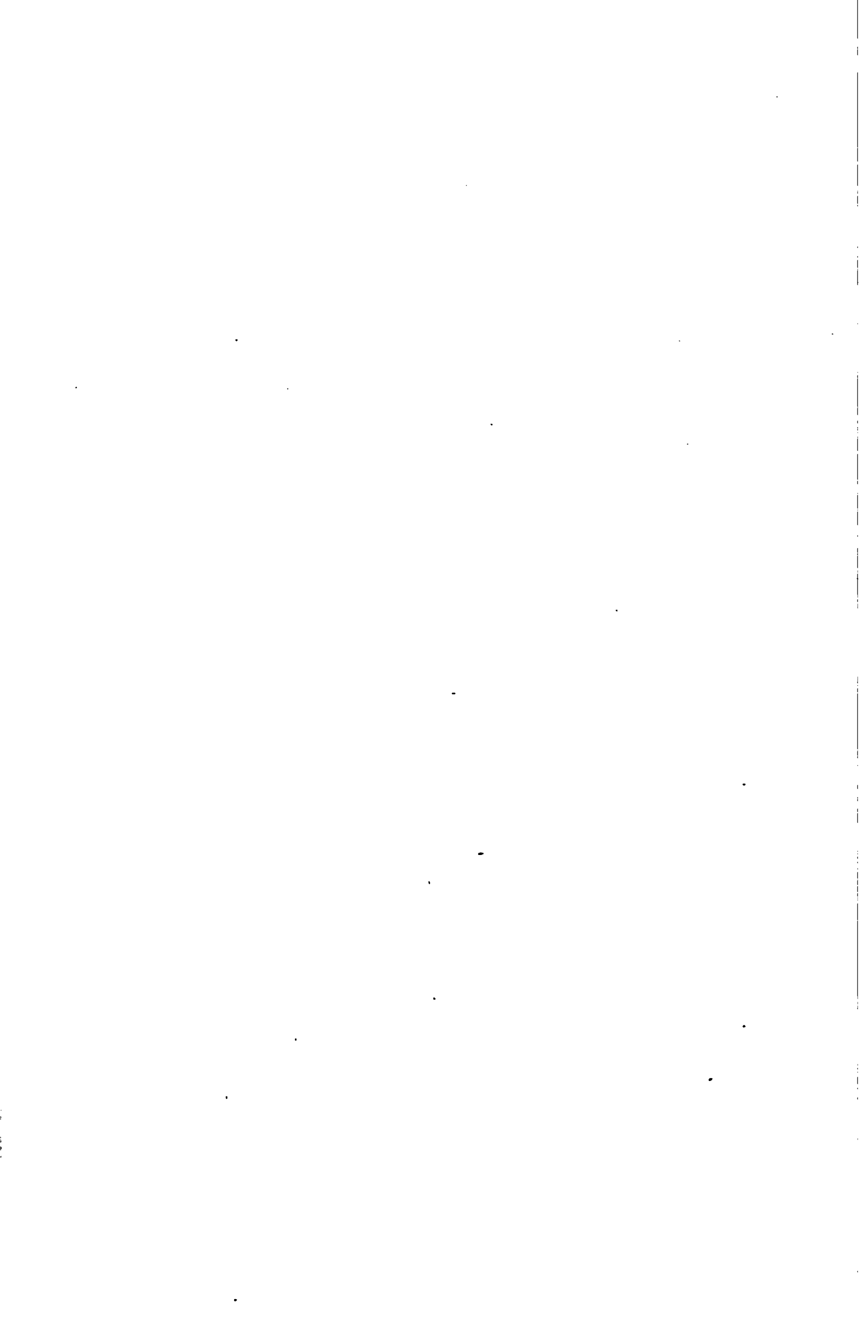

WIDENER
HN PEQb P


SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650
CHRISTO ET ECCLESIAE



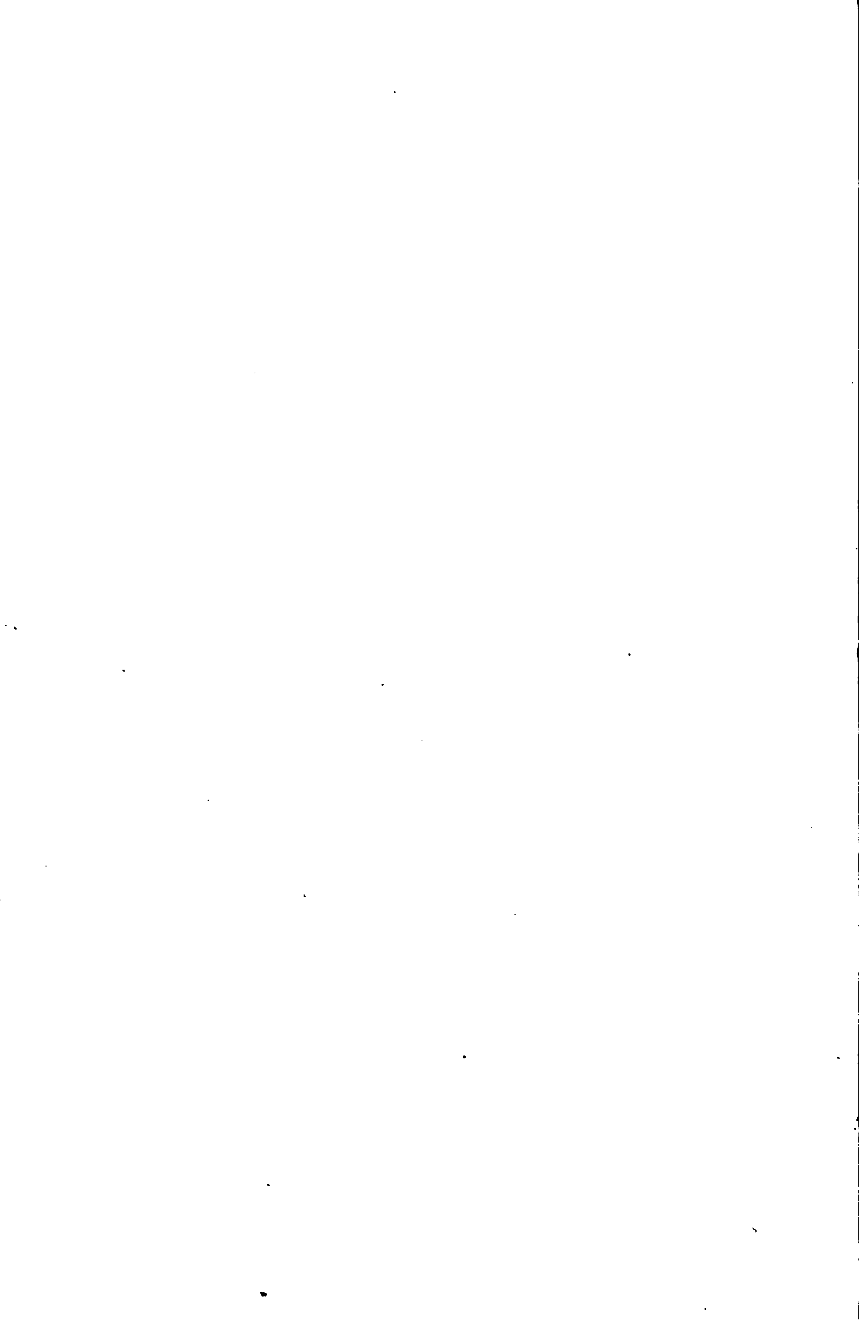








BELGES ET BATAVES



THÉOPHILE CAILLEUX

BELGES ET BATAVES

LEUR ORIGINE

LEUR HAUTE IMPORTANCE DANS LA CIVILISATION PRIMITIVE

D'APRÈS LES THÉORIES NOUVELLES

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
45, RUE DU POINÇON, 45

1881

EXPOSÉ PRÉLIMINAIRE

Des ouvrages nombreux, savants, traitent de l'origine des Belges et des Bataves, mais leurs auteurs, égarés dans la fausse voie où s'est engagée la science moderne, n'ont trouvé pour fonder un système que des arguments sans résultats.

Nous présentons une idée nouvelle; elle est

simple, elle paraîtra hardie, mais elle répond aux nombreuses découvertes faites dans ces derniers temps, et surtout elle s'appuie sur des faits, non encore observés, mais indiscutables.

Voici un exposé sommaire des questions traitées dans cet opuscule :

Chapitre premier. — De toutes les sciences que nous cultivons aujourd'hui, l'ethnographie est la seule qui ne fasse aucun progrès; cela vient de ce qu'elle part d'un faux principe.

Chapitre 2. — La science ethnographique se trompe en supposant que nos aïeux étaient barbares et que des Orientaux sont venus les policer.

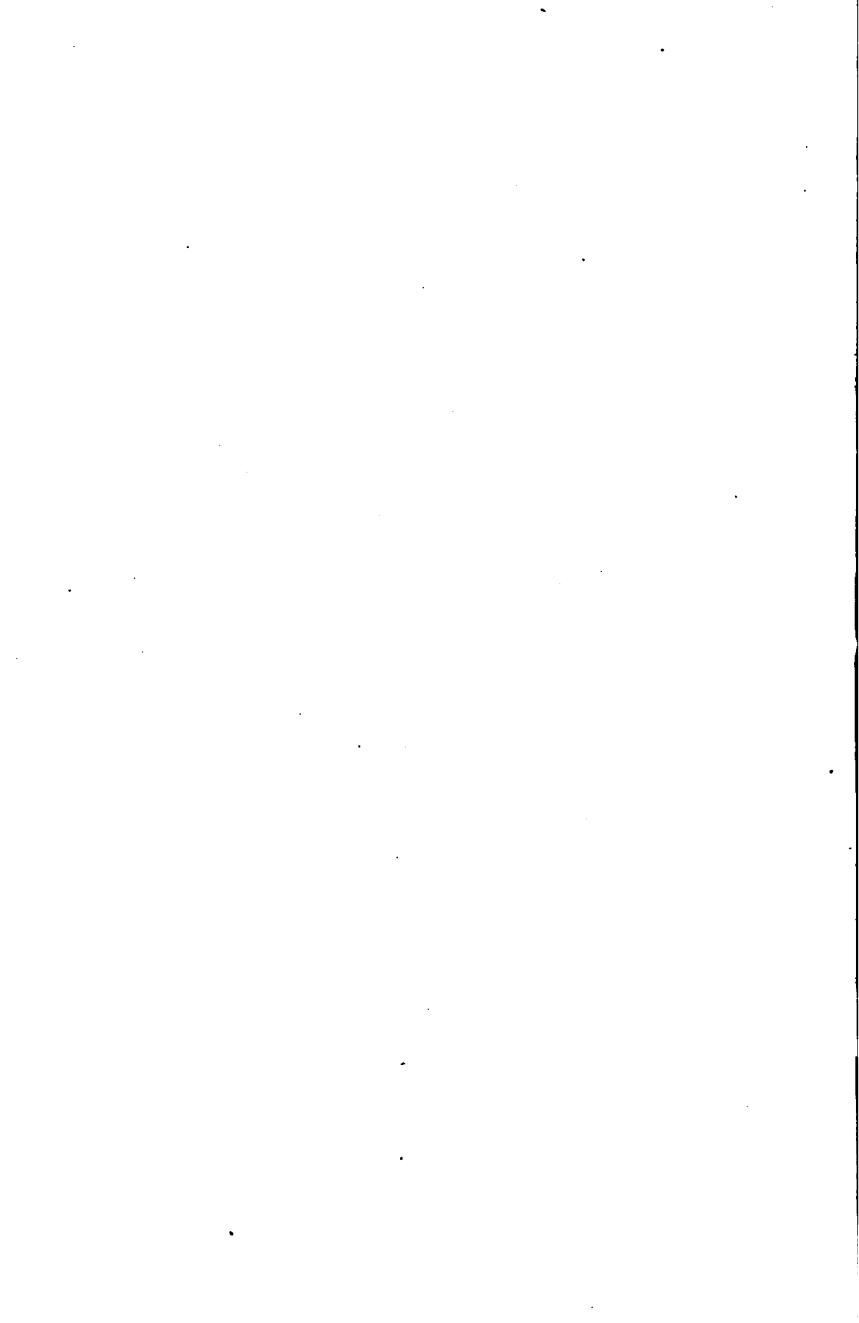
Chapitre 3. — Homère était un de nos bardes, et ses poèmes, étrangers à la Grèce, décrivent nos régions atlantiques.

CHAPITRE 4. — Les mystères sont nés au pays des Belges et des Bataves, et c'est par là que s'expliquent les noms de ces deux peuples.

CHAPITRE 5. — Des arguments nombreux démontrent la haute importance des Belges et des Bataves dans les temps préhistoriques.

CHAPITRE 6. — On peut suivre les traces des anciennes colonies belges jusqu'au fond de l'Orient.

CHAPITRE 7. — Cet opuscule est le résumé d'un travail plus complet où les questions précédentes sont traitées dans toute leur étendue.



CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS.

Il serait difficile de trouver dans toute l'histoire une époque aussi féconde que la nôtre en recherches, en découvertes de tous genres. Le passé nous avait transmis des sciences incomplètes; nous les avons reprises à neuf, nous en avons créé d'autres et, par des travaux incessants, nous nous acharnons à les pousser toutes à leur extrême limite. La génération actuelle

recueille largement le fruit de ses nobles efforts, et chaque jour vient apporter à notre surprise quelque nouvelle et savante conquête.

Par une autre observation, nous remarquons bientôt que cet éveil scientifique ne s'est pas manifesté partout indistinctement, mais sur un seul point du globe, dans une seule race : les trois peuples que séparent la Manche et le Rhin semblent posséder le privilége exclusif de la pensée; laissant le reste du monde dormir son sommeil séculaire, ils poussent en avant, ils cherchent, ils trouvent, et leurs flottes vont semer partout le fruit de leurs découvertes.

Mais ce qui fait surtout la gloire de notre siècle, c'est d'avoir su organiser en systèmes ces éléments divers de nos connaissances. La chimie ne fut pendant longtemps qu'un amas confus d'observations curieuses, utiles, n'annonçant entre elles aucun principe de liaison : nous avons trouvé sa loi, et entre nos mains elle est devenue une science.

Également, ces roches grossières, ces cailloux qui roulent au hasard sous nos pieds ne paraissaient pas de nature à donner prise à un système; l'homme s'était toujours contenté de les employer à son usage, réservant les plus beaux pour sa parure : notre siècle pénétra plus loin; il découvrit tout un organisme dans cette confusion apparente et donna au monde une science nouvelle qu'il appela Minéralogie.

Ce globe qui nous porte ne pouvait guère échapper à nos étreintes : l'astronome le mesura, le géologue le sonda, le physicien le pesa, le philosophe chercha sa place parmi les autres astres de l'univers. Pour toutes ces recherches, nous avons imaginé des instruments nouveaux, et lorsque ceux-ci, arrivés à la limite de leur puissance, s'arrêtent, le mathématicien arrive qui, par des figures, des lettres savamment combinées, achève le travail, le poussant jusqu'à l'infini.

Combien d'autres sciences où le druide moderne a révélé toute la puissance de son instinct! Que

de problèmes longtemps posés et aujourd'hui résolus! Que de merveilles!

Voici pourtant une ombre dans ce tableau :

Il existe une science qui fait une étrange exception à tout ce que nous venons de dire, qui, entreprise depuis un siècle déjà, ne parvient point à s'achever, qui s'est jusqu'ici refusée à toute solution. Nous lui avons donné par avance un nom, nous l'avons appelée ethnographie; mais, sous ce beau titre, nous sommes réduits à ne comprendre que de stériles recherches; les documents affluent, mais le mot de la question nous échappe toujours. Nous savons surabondamment, par toutes ces études, que les diverses nations ont entre elles des rapports; que, disséminées par tout le globe, elles offrent des traces évidentes d'une origine commune; qu'elles sont, par conséquent, sorties d'un même berceau pour se répandre partout et porter les éléments d'une même civilisation.

C'est ce berceau qu'il s'agit de retrouver. Toute la surface du globe nous est aujourd'hui connue,

et nous ne parvenons point à découvrir cette région fortunée qui vit naître l'homme et la société primitive : les sciences que nous avons signalées plus haut, et tant d'autres dont la seule énumération formerait tout un vocabulaire, ont réussi à se constituer : la science ethnographique est toujours dans son chaos.

Dans les questions savantes, il y a un progrès que naturellement il faut suivre; on commence par des essais, puis les découvertes arrivent et insensiblement le jour se fait; alors un observateur plus habile met la main sur la vérité que l'on cherche. Il en est tout autrement pour l'ethnographie; là, chaque document que la science recueille nous éloigne du but; plus les découvertes abondent, plus le système primitivement entrevu s'évanouit. Il y a un siècle, on croyait bien tenir le secret de nos origines, on montrait[1], on désignait par son nom le pays d'où étaient sortis, disait-on, nos aïeux, tous les peuples,

[1] Le plateau asiatique, dans l'Asie centrale.

toutes les civilisations; les savants se mirent à l'œuvre pour appuyer la nouvelle thèse par de plus nombreux arguments, et, à mesure que la lumière se fit, on reconnut qu'au lieu d'un système, on n'avait sous la main qu'une assertion de pure fantaisie. Comme on le voit, nous connaissons toutes les données du problème, mais aucun système d'élimination n'a pu parvenir encore à dégager l'inconnue.

Et cependant il n'est peut-être aucune question où l'homme ait pris plus habilement ses mesures pour conquérir la vérité. On l'a attaquée dans son fort par tous les moyens dont dispose la critique moderne : des sociétés savantes se sont constituées en permanence afin de traiter la question à loisir et avec suite; des congrès se sont formés, véritables états généraux apportant dans un même centre tous les éléments possibles de discussion; des explorateurs furent envoyés partout, ayant pour mission de fouiller dans les archives, dans les ruines des anciens peuples, et cela toujours

pour résoudre la même et éternelle question : Quelle est l'origine de l'homme civilisé?

Plusieurs autres sciences, travaillant pour elles-mêmes, avaient fait de belles recherches et possédaient un riche trésor de découvertes; mais, dès qu'on voulut les employer à la cause ethnographique, elles aussi se trouvèrent tout à coup dans une impuissance inexpliquée.

Ainsi, de nos jours, la philologie a pénétré bien loin dans les mystères de l'antiquité; les hiéroglyphes qui couvrent les monuments de l'Égypte, les inscriptions cunéiformes des palais de Ninive et de Babylone, les livres sacrés ensevelis dans les vieux temples de l'Orient, les langues mortes, vivantes, tous les idiomes qui offrent une teinte d'antiquité lui ont dévoilé leurs secrets. Suppléant à l'insuffisance de l'histoire, elle a remarqué que des peuples fort éloignés les uns des autres, séparés aujourd'hui par des races complétement étrangères, ont dû avoir autrefois des relations : les livres des brames et ceux des Grecs

sont écrits presque dans la même langue; la langue parlée en Lithuanie ressemble à celle des anciens Latins; les Phéniciens, dit-on, habitaient sur la côte asiatique, et les inscriptions qui nous restent de ces peuples se rencontrent bien loin de là, c'est-à-dire au voisinage des îles Baléares[1]; l'on retrouve en Amérique les noms de plusieurs des villes qui autrefois étaient sous la dépendance de Carthage[2]. La linguistique moderne s'est bornée à établir ces anomalies; il appartenait aux ethnographes de nous les expliquer; mais, malgré leurs longues tentatives, nous attendons toujours le système qui nous fera connaître quelles relations ont pu exister entre des hommes ainsi isolés sur les différents points du globe.

La mythologie nous offre des considérations analogues; elle connaît aujourd'hui, elle a décrit dans de nombreux ouvrages les religions, les croyances de tous les peuples; elle nous apprend

[1] *Origine celtique,* thèse VI[e].
[2] *Origine celtique,* th. XX[e].

que ces croyances, quoique prises dans les régions les plus diverses, portent cependant la marque d'une origine commune, ne se distinguant entre elles que par des différences superficielles; elle nous laisse donc entrevoir qu'il existe quelque part sur le globe un pays privilégié où fut planté le germe de cette foi universelle dont nous rencontrons aujourd'hui les rameaux partout. Ici encore, nous nous perdons en vaines théories; ce que nous appelons science se borne à des recherches.

Je ne cite qu'un exemple :

Au centre de l'île de Ceylan se trouve, comme on sait, une montagne fameuse par toute l'Asie; les pèlerins, qui s'y rendent en foule, y vénèrent une pierre fort grande où est marquée l'empreinte du pied de Boudha. Près de Rome, au bord du lac Régille, fut livré le combat où les Tarquins ont été défaits; Castor et Pollux, dit Cicéron, vinrent du ciel pour assurer la victoire des Romains, et *la pierre sur laquelle ils se tenaient*

garda éternellement la forme de leurs pieds. Dans les Antilles, les Caraïbes montrent, selon Thévet, *une pierre longue, sur laquelle on voit deux traces de pied d'homme, qu'ils disaient être du grand Caraïbe Mair Monan, et ce fut le Soleil qui commanda aux Étoiles*[1] *d'apporter cette pierre en terre.*

Évidemment, ces trois légendes n'en font qu'une: où a-t-elle pris sa source? Tous les dogmes de la mythologie ancienne se trouvent dans le cas que nous venons de citer : d'où sont sortis les peuples qui ont été les répandre par toute la terre?

Citerai-je encore d'autres sciences, l'archéologie, par exemple? Elle aussi vient jeter dans la question ethnographique son apport de difficultés. On ne connaissait de pyramides qu'en Égypte; nous en trouvons aujourd'hui dans les Gaules[2], au Mexique, dans l'Inde, aux Carolines

[1] Castor et Pollux forment la constellation des Gémeaux.

[2] La pyramide de Mimizan, au sud du bassin d'Arcachon.

et jusque dans l'île Taïti[1]. Quelle est, de toutes ces pyramides, la plus ancienne?

Ce qui étonne surtout, dans cet exposé, c'est de voir qu'à une époque que nous considérons comme barbare, où l'on ne savait construire que des pyramides, où, comme nous le répétons tous les jours, les beaux-arts étaient encore dans l'enfance, l'homme ait cependant connu l'art de se porter à d'aussi grandes distances, ait traversé, comme en se jouant, de vastes mers, d'interminables continents, laissant partout, pour preuve de son passage, des monuments, des traditions, des vestiges de tous genres.

Quand nous avons retrouvé cette Chine, perdue à l'extrémité des vastes espaces de l'Orient, nous y avons reconnu des souvenirs, des noms qui ne nous étaient pas étrangers. Par exemple, les peuples de cette contrée avaient autrefois un grand philosophe, nommé Confucius[2]; il enseignait sa

[1] La pyramide d'Obéréa.

[2] Voir, pour la philosophie de Confucius, *Poésies d'Homère*, th. XIIe.

doctrine à Cambalu, et ses sectateurs, encore aujourd'hui, adorent la divinité du Ciel, qu'ils nomment Thian; or, dans nos pays, Merlin, le grand philosophe des druides, naquit à Cambalu, et ses disciples avaient pour divinité la céleste Diane.

D'un autre côté, vers l'Occident, il se rencontre au delà des mers un vaste pays inconnu aux Romains, aux Grecs, aux plus anciens peuples mentionnés dans nos histoires. On y trouva deux capitales de grands empires : A Mexico, la divinité adorée[1] avait les emblèmes de nos anciennes idoles; à sa fête solennelle, on la conduisait en procession et l'on portait devant elle un pin; c'était donc, en Amérique, le culte de Cybèle[2], ses processions et le pin que l'on portait en cérémonie devant son idole; et les Mexicains eux-mêmes nous laissent voir cette origine européenne, en

[1] Visilipustli.

[2] *Voir*, pour les mystères de Cybèle, *Origine celtique*, th. XIe et XXe.

donnant un nom européen à cette fête, en l'appelant *Ipaina*[1], la fête du pin. A Cusco[2], on voyait, comme à Rome, un collége de vestales; le grand pontife les choisissait à l'âge de huit à dix ans; elles étaient consacrées au service des autels et, si elles manquaient à leur vœu, on les enterrait vives.

Je le répète, il fut donc un temps inconnu, où un peuple également inconnu, dans un pays que nous ne connaissons pas davantage, a su parcourir tout l'ancien monde d'une mer à l'autre et traverser tout notre Océan d'un rivage à l'autre; et, quoique nous trouvions ses traces partout, nous en sommes toujours à nous demander où fut son centre d'action.

Toutefois, si la science est impuissante à retrouver ce peuple mystérieux, nous pouvons au moins, d'après ce qui précède, déterminer ses principaux caractères.

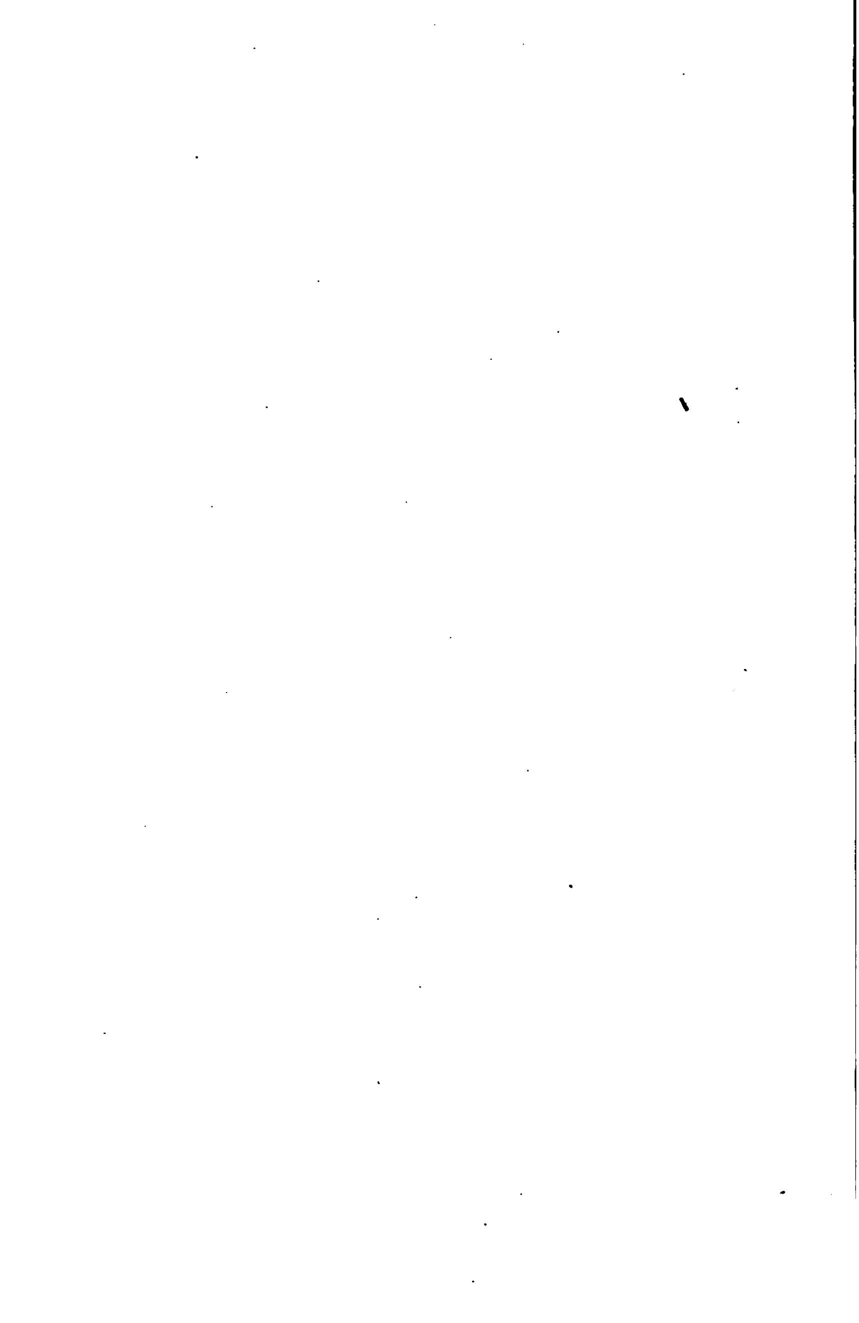
1 *Dictionnaire encyclopédique.*
2 GARCILAS, *Histoire des Incas.*

D'abord, on voit aisément qu'il dut se trouver sur le rivage atlantique de l'ancien monde, et c'est seulement ainsi que l'on peut expliquer ses voyages sur l'un et l'autre élément, ses émigrations exotiques dont nous avons parlé. On trouve d'un côté au fond de l'Asie, de l'autre au fond de l'Amérique, les mêmes institutions; donc, c'est un même peuple qui les a répandues à ces deux extrémités, habitant, par conséquent, entre la terre et la mer, également organisé pour ce double mode de colonisation.

En outre, ce peuple était évidemment parvenu au plus haut degré de civilisation; la navigation sur un océan, les émigrations par terre mettent nécessairement en exercice toutes les ressources du génie de l'homme, et c'est indubitablement de ce besoin que sont nés tous les arts, toutes les industries. Les peuples que nous appelons civilisés ne l'ont jamais été assez pour franchir des distances : les Romains, arrivés à l'Atlantique, se sont arrêtés là, sans jamais oser s'aventurer plus

loin; les Athéniens considéraient comme une grande expédition de s'être avancés jusqu'en Sicile; les Égyptiens, comme on sait, n'avaient pas de marine, pas même de bois pour en construire; les peuples du *vieil* Orient ont des livres anciens; nous y voyons donc qu'anciennement, comme aujourd'hui, ils ont toujours été immobiles, toujours enfermés dans leurs frontières; or, ces peuples, qui ne voyagent point, ont des arts et les mêmes arts; il existe, par conséquent, un peuple voyageur qui les leur a portés.

Ainsi, ce serait dans nos régions occidentales, jusqu'ici oubliées par les ethnographes, qu'il faudrait chercher le berceau de l'antique race qui a civilisé le monde; cette hypothèse peut déjà tenir sa place parmi les innombrables systèmes que la science moderne a imaginés sur cette matière; mais nous allons, dans les chapitres suivants, la compléter et l'appuyer par des arguments tout à la fois nouveaux et indiscutables.



CHAPITRE II.

DU SYSTÈME QUI FAIT VENIR NOTRE CIVILISATION DE L'ORIENT.

Il est bien remarquable que le pays où nous avons été conduits à placer le berceau de la société primitive soit justement celui que nous occupons, et que la race qui autrefois donna au monde ses premières institutions soit, par conséquent, encore la même qui les complète aujourd'hui. On a appelé druides ceux qui ont commencé le travail; nous appelons savants ceux qui le poursuivent.

D'après ces rapprochements, il faudrait admettre que la haute science est indigène dans nos contrées, qu'elle s'y est perpétuée, qu'elle y a pris son accroissement et que c'est de là qu'à toutes les époques elle s'est répandue dans le reste du monde.

Lorsque les Romains arrivèrent dans nos régions, ces étrangers, qui ne possédaient d'autre art que celui de se battre, furent surpris d'y trouver des corps savants cultivant tous les arts soit d'utilité, soit de luxe, se livrant aux plus hautes recherches de la philosophie : *Les druides,* dit César, *s'occupent des corps célestes et de leurs mouvements ; ils traitent de la grandeur du monde, de la mesure du globe, de la nature des choses, des attributs de la divinité.* Ce sont là, dit-on, les études d'un peuple barbare; mais ce que nous avons fait nous-mêmes dans ces derniers temps, c'est de les reprendre, et la phrase de César est encore aujourd'hui le programme de nos recherches; si nos aïeux étaient des barbares, nous le sommes nous-mêmes.

Longtemps avant César, les philosophes grecs tenaient sur les druides un langage parfaitement en harmonie avec notre système : *Plusieurs,* dit Aristote[1], *pensent que la philosophie nous est venue de l'étranger; qu'elle fut enseignée primitivement aux Perses par les mages, aux Babyloniens par les chaldéens, aux Indous par les gymnosophistes, aux Celtes par les druides.* Il est d'usage, dans ces derniers temps, de faire sonner haut la science des trois premiers de ces peuples : pourquoi le quatrième serait-il barbare?

Dans la citation précédente, il est parlé de Perses. Ces mêmes peuples sont ceux que la science moderne appelle Aryas; elle les fait habiter sur le Plateau asiatique, et c'est de là, ajoute-t-elle, qu'ils se sont répandus partout et sont arrivés dans nos contrées sauvages, qu'ils policèrent. A défaut de preuves modernes, il eût été convenable que ce système se trouvât au

[1] Cité par Diogène Laërce.

moins en harmonie avec les témoignages des anciens. Pline, par exemple, écrivait au temps où les Romains avaient l'empire le plus vaste et les notions les plus étendues; il connaissait également et les Celtes et les Perses, donnant indistinctement aux savants de ces deux peuples le nom de mages; or, parlant des Bretons, voici ce qu'il dit[1] : *Ces peuples célèbrent leur religion avec de telles cérémonies qu'il y a lieu de croire que ce sont eux qui l'ont communiquée aux Perses.* Cette communication n'a pu se faire que dans des temps fort reculés; il y eut donc, selon Pline, d'antiques émigrations des Celtes vers l'Asie, vers le pays des Aryas, vers le Plateau asiatique.

Encore une fois, pour prétendre que tous ces auteurs se trompent, il faut des preuves. Il reste donc établi, malgré les fantaisies de la science moderne, que nos aïeux ne doivent qu'à eux-mêmes leurs institutions et qu'ils sont ce peuple

[1] *Poésies d'Homère*, th. XIIe.

qui civilisa l'ancien monde et que la science moderne cherche sans le trouver.

N'aurions-nous pour appuyer notre thèse que les considérations qui précèdent, nous serions déjà en mesure d'opposer ce nouveau système à tous ceux que l'on a inventés dans ces derniers temps; il a pour lui les preuves que l'on allègue pour les autres. Mais, si nous poussons plus loin la comparaison, nous verrons qu'il est le seul que l'on puisse raisonnablement accepter.

Les savants de tous les pays, avec une effrayante unanimité, avaient placé d'abord le berceau de l'homme primitif dans l'Asie centrale; puis, quand l'erreur fut reconnue, on se détacha peu à peu de ce système, on se porta vers d'autres points, on essaya vingt autres pays, la Chine, l'Inde, l'Égypte, la Tartarie, mais préférablement ceux où l'on apprit qu'il se trouvait de grands monuments; on resta d'accord sur un point, c'est que les peuples qui ont civilisé nos contrées sont venus de l'Orient.

Cette dernière hypothèse semblerait indiquer que les nations orientales, aujourd'hui inertes, auraient eu autrefois un mouvement et se seraient avancées jusque dans nos régions. Il y eut, en effet, dans l'antiquité, de grands déplacements de peuples, de continuelles émigrations dont l'histoire nous a conservé le souvenir; mais c'est de nos régions que part ce courant et c'est vers l'Asie qu'il se dirige. Les Grecs et les Romains ont retenu et nous citent les noms de ces anciens émigrants qui, longeant leurs frontières, y portèrent souvent la dévastation; ils les appellent Celtes, Ibères, Bituriges, Gaulois, Belges : les Bituriges, par exemple, franchissant le Rhin, vont exploiter les mines de la forêt Hercynienne; puis, portant en Asie ce dernier nom, ils le laissent à la province d'Hyrcanie, d'où ils passent en Chine[1]; les Gaulois envahissent l'Italie, dont ils occupent encore aujourd'hui la plus riche province, poussent plus loin, ravagent la Grèce

[1] Où nous les retrouverons plus loin, au sixième chapitre.

et arrivent en Asie, où ils laissent, dans leurs noms légèrement défigurés, des souvenirs de leur origine : *Galls*, ils furent appelés Galates; *Keltes*, ils furent appelés Kaldéens.

Ces faits sont positifs, ils font partie des histoires qui sont entre nos mains, ils nous sont devenus familiers par notre première éducation; les partisans de l'origine asiatique auraient dû, au moins, en tenir compte et nous expliquer cet étrange problème, que la civilisation nous soit venue de l'Asie et que les civilisateurs soient partis de l'Europe.

Il y avait un moyen de détruire les allégations qui précèdent : c'était de trouver aussi des auteurs favorables à la cause asiatique, de montrer aussi, dans les annales des plus anciennes nations, un vestige quelconque de colonies venues de l'Orient; mais nulle part, dans aucun auteur, dans aucun pays, ni en Orient, ni en Occident, il n'est question d'un pareil phénomène, d'une colonie aryenne, chaldéenne, indienne; une telle union

de mots blesserait tous les instincts, toutes les habitudes de l'histoire.

Les asiomanes ont une réponse à ce que nous venons de dire; mais nous allons voir que cette réponse même est un embarras pour leur système.

Ces Romains, ces Grecs mentionnés plus haut sont, disent-ils, de formation récente, sans antiquité, ne remontant pas assez loin dans le passé pour atteindre aux événements des temps primitifs; leur histoire ne commence qu'à Hérodote, à peine cinq siècles avant notre ère; ils ne peuvent donc décrire que les dernières émigrations des peuples; mais, longtemps auparavant, dans les siècles préhistoriques, dans cet âge obscur qui renferme tant de mystères, d'autres émigrations ont pu avoir lieu et celles-là ont pu venir de l'Orient.

Ainsi, tout le système des ethnographes repose sur une colonisation fictive, sur un événement qui a pu avoir lieu; quand toutes les autres sciences sont parvenues à se rendre positives, celle-ci en est encore à se débattre sur un *peut-être*. Depuis

un siècle, le grand mot de la science est cette colonie préhistorique; des ouvrages nombreux et de haute portée se sont occupés d'elle; on a recherché quel était en Asie son point de départ, quelle route elle a dû suivre, à quel type appartenaient les hommes qui en faisaient partie, de quelles institutions elle a doté nos contrées sauvages; on a oublié une seule chose : c'est de prouver qu'elle ait eu lieu. Aussi le système est-il tombé aujourd'hui en plein discrédit, et, tandis que ses défenseurs n'ont pu trouver aucune preuve pour le soutenir, ses détracteurs en apportent cent pour le renverser.

D'abord, ceux qui parlent de cette prétendue colonie ont bien soin de l'appeler préhistorique, c'est-à-dire antérieure à toutes les histoires, car les Orientaux eux-mêmes n'ont là-dessus aucune espèce de tradition, eux qui possèdent, nous dit-on, les plus anciennes annales du genre humain; elle aurait donc eu lieu dans ces temps primitifs où l'on ne savait ni lire ni écrire; elle venait

donc des barbares de l'Orient : pourquoi ne serait-elle pas venue aussi bien des barbares de l'Occident? Il faut avouer qu'il a fallu de l'audace pour jeter au public un système entaché d'une pareille inanité.

Voici une autre difficulté :

La science ethnographique a imaginé sa nouvelle théorie, il y a un siècle. Elle commença par choisir son Plateau asiatique, y plaça ses premiers civilisateurs, les fit sortir de là et se disperser en émigrations dans les autres contrées pour y répandre les institutions de la mère patrie; une filiation de savants poursuivit l'œuvre nouvelle, et tout alla bien pendant quelque temps. Mais un système rival vint tout à coup troubler cette sécurité : au fond de l'Occident, au delà d'un Océan longtemps reconnu infranchissable, dans un monde que nous appelons nouveau, on retrouva tout ce que l'on connaissait dans celui que nous appelons ancien : des pyramides, des caveaux à momies, des empereurs fils du Soleil, des palais plus

grands, plus ornés que ceux de Babylone ou de Ninive, la vénération des chiffres mystiques 3 et 7, des dieux qui portent les mêmes noms[1] que ceux de l'Asie et s'incarnent comme eux, toute l'Égypte, toute la Chine, toute l'Inde, toute l'Assyrie[2].

Les orientalistes, surpris de cette nouveauté, essayèrent d'abord la vieille ressource du dédain; mais, le mal augmentant, la science nouvelle poursuivant son progrès, il fallut bien qu'ils sortissent de leur repos; déterminés à rester fidèles au système, ils durent s'enquérir par quelle voie on avait pu pénétrer du centre de l'Asie au centre de cette malencontreuse Amérique; on se porta à toutes les issues pour rechercher si les hommes du Plateau asiatique n'étaient point passés par là, on se jeta en désespéré dans toutes les hypothèses; et, de nos jours, le peu de savants qui ont encore foi à l'orientalisme sont réduits à prétendre que le passage a dû se faire par le détroit

[1] Xèque Monan, Chaquia Mouni. *Origine celtique.*

[2] *Poésies d'Homère,* th. XVIe.

de Behring. Par exemple, on trouve en Égypte et au Mexique les mêmes pyramides; d'après le système aujourd'hui adopté, il faudrait admettre que les constructeurs égyptiens, traversant toute l'Asie, sont allés découvrir, sous les brumes du pôle, ce détroit pour passer dans l'autre continent, atteindre la région intertropicale et, après avoir ainsi parcouru une moitié du globe sans construire aucun monument égyptien, bâtir là des pyramides semblables à celles de l'Égypte[1].

On comprend ainsi que cette question américaine ait fortement endommagé le système asiatique; elle en a fait voir toute la faiblesse; il a vécu un siècle; ce n'est plus une science, c'est une routine.

Il y a, dans la question actuelle, une contradiction assez curieuse.

On cite une multitude de choses comme nous ayant été importées de l'Orient; les Orientaux,

[1] *Voir*, pour la question américaine, *Origine celtique*, ch. XXe, XXIe, XXIIe.

eux aussi, prétendent les tenir de nos régions. Par exemple, on se demande depuis bien longtemps d'où vient l'orange : « De Chine, disent les savants; elle nous est arrivée par l'Inde, la Perse, l'Asie Mineure, la Grèce, l'Italie. » Or, voici des faits inconciliables avec ce système :

Quand nous avons découvert, dans ces derniers temps, les îles Açores[1], ce jardin de fleurs caché au sein de l'Atlantique, nous y avons trouvé des bois entiers d'orangers. Ne serait-ce pas là, au contraire, que les Orientaux sont venus chercher l'orange? On lit, dans les *Annales japonaises*, le passage suivant, textuellement traduit[2] : *Tatsima Mori fut envoyé dans le pays du printemps éternel, pour y chercher les pommes aromatiques toujours renaissantes. Il revint au bout de dix ans, et dota le Japon de la pomme d'orange*[3].

[1] *Voir* Ile, Grotte, Jardins de Calypso; *Pays atlantiques*, th. Xe.

[2] SIEBOLD, *Voyage au Japon*, t. V, ch. X.

[3] On sait que, dans le langage des fleurs, usité en Perse, l'orange se nomme *Portucal*.

Ce pays, où fleurit l'oranger et qui demande au Japonais dix ans de course, n'est évidemment pas la Chine, quel est-il?

Du reste, les détails qui précèdent et ceux que nous pourrions ajouter sont autant de coups donnés dans le vide; nous ne faisons que tourner autour de la difficulté, sans en approcher.

Le système que nous avons énoncé plus haut résoudrait, avons-nous dit, toutes les objections, mais il en a contre lui une qui l'a toujours fait rejeter. La région atlantique, où sont aujourd'hui les maîtres de la civilisation, est en complète défaveur quand il s'agit d'antiquité; on fera venir de partout la civilisation, jamais de là. Quiconque a lu vous répétera machinalement que nos aïeux étaient des barbares et que les Romains les ont civilisés.

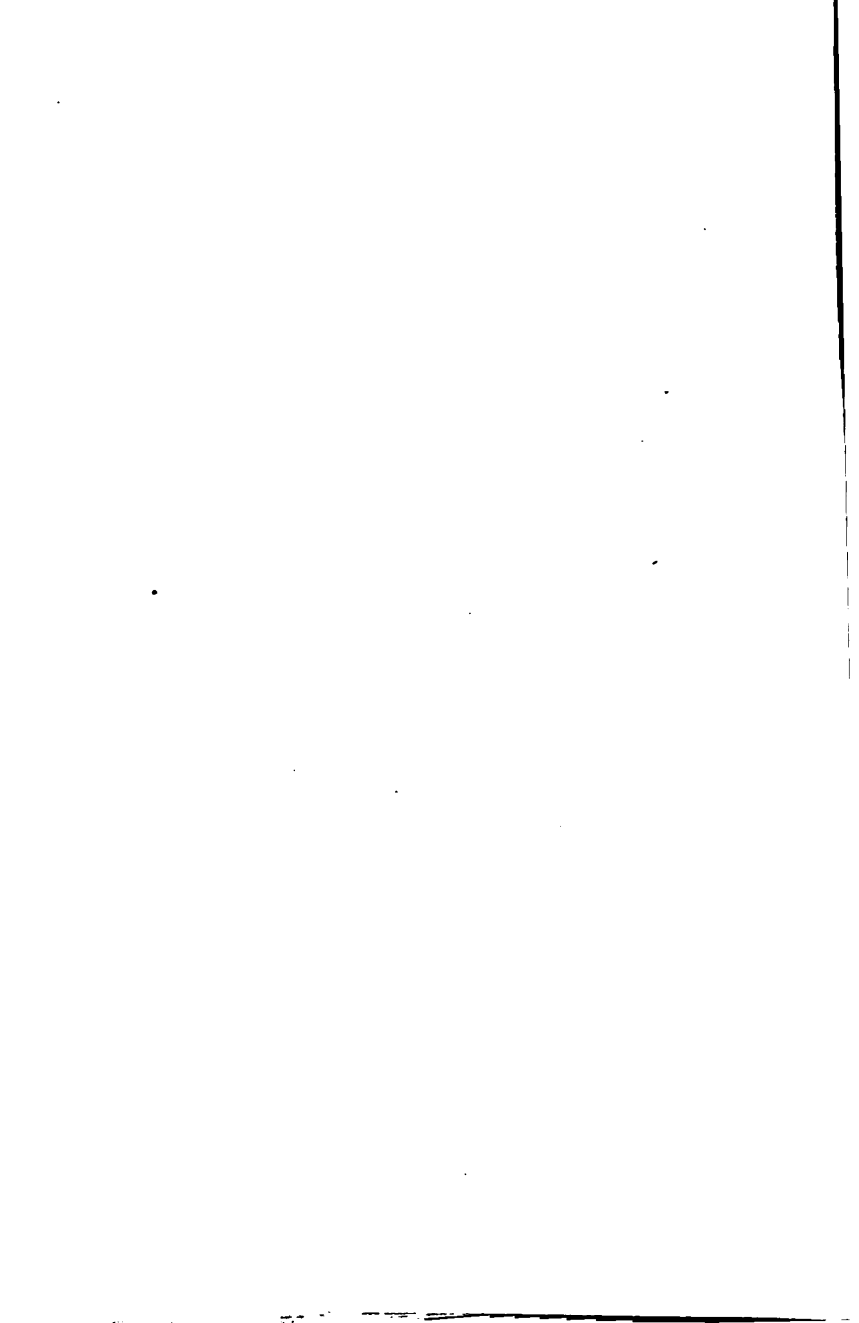
Pourquoi étaient-ils barbares?

Parce que tous les peuples ont des monuments, des palais, des statues, des poèmes, de belles ruines et que, dans nos régions, l'on n'en trouve point.

Ce langage du peuple, je regrette de le rencontrer dans des ouvrages savants. Le plus beau de tous les monuments anciens appartient à nos contrées, mais il se trouve égaré, depuis trois mille ans, parmi des nations barbares. Le rôle de la science moderne était de le reconquérir et de s'en faire une base pour le système qu'elle cherche; c'est donc une lacune que nous devons combler.

Parlons d'Homère.





CHAPITRE III.

HOMÈRE.

La période historique, dans nos régions occidentales, commence avec Hérodote et, se poursuivant après cet auteur, nous déroule sans interruption la chaîne des faits qui se sont passés dans nos contrées jusqu'au temps actuel.

Cette première apparition de l'histoire est d'une haute importance dans les discussions concernant l'antiquité. L'historien, se trouvant alors réduit, faute de documents sur les événements

passés, à retracer les choses présentes, nous fait un ample tableau du monde tel qu'il était à cette époque, nous décrit ses peuples, ses institutions, ses objets d'art, ses poèmes, tout ce qu'avait déjà produit la civilisation préhistorique.

Dans cet inventaire, on voit, signalés pour la première fois, deux poèmes étranges, qui se trouvaient, on ne sait comment, entre les mains des Grecs; ils étaient écrits dans un dialecte ancien, mais inconnu; les mœurs qu'ils retracent n'étaient point celles du pays; leur auteur, portant un nom exotique, s'appelait Homère[1]. D'où venait cet ouvrage? On n'avait, là-dessus, aucune espèce de tradition; l'on savait seulement qu'il était arrivé par le port de Syracuse[2], ce qui semblait indiquer qu'il avait été fait par les poètes de l'Occident.

Les Grecs, ne connaissant pas l'Occident, s'habituèrent à croire qu'Homère était quelque vieux

[1] *Poésies d'Homère,* th. X^e^.

[2] *Ibid.*

poète du pays et que la région décrite dans ses livres était la leur; ils placèrent donc à tout hasard dans leurs environs les lieux qui se trouvent cités dans l'ouvrage, ce qui produisit une affreuse discordance, telle qu'on peut se la figurer quand on applique à un pays une description faite pour un autre. Les générations suivantes acceptèrent par routine ce qui avait été créé par ignorance. Quelques anciens se récrièrent; mais, pour les modernes, Homère est le plus grand des géographes, ayant décrit avec une merveilleuse précision la Méditerranée et la Grèce.

Entrons dans quelques détails.

Les poèmes homériques, c'est-à-dire l'Iliade et l'Odyssée, peuvent se réduire aux faits qui suivent : Priam régnait à Troie; Pâris, son fils, ayant enlevé Hélène, reine de Sparte, la conduisit dans la ville de son père; mais Ménélas, l'époux outragé, rassembla la flotte des Achéens[1], vint

[1] Grecs, Hellènes, Péloponnèse, Asie sont tous noms inconnus à Homère.

assiéger la ville, la prit, la détruisit de fond en comble et ramena à Sparte son épouse. Ulysse, un des rois assiégeants, ayant mis à la voile, après la ruine de la ville, ne rentra dans son pays qu'après avoir erré dans des mers inconnues, abordant à différentes îles. La patrie d'Ulysse s'appelait Ithaque; il y rentra enfin, chassa les usurpateurs qui s'en étaient rendus maîtres et régna en paix.

Comme on le voit, cet exposé nous offre trois groupes de faits et, par conséquent, trois grandes questions à résoudre : Où est Troie? Quelles sont les mers que parcourut Ulysse? Où est Ithaque?

Quelques courtes réflexions suffiront pour prouver qu'Homère, dans les récits qui précèdent, n'a jamais parlé de la Grèce, et que le seul théâtre de ses poèmes est, non pas la Méditerranée, mais notre Océan. Parlons d'abord de Troie.

Troie était, dans l'antiquité, une cité sainte, suzeraine, tenant sous son obédience de nombreux

vassaux. Sa chute eut un grand retentissement par toute la terre, et les peuples de sa dépendance, en se dispersant au loin, fondèrent partout d'autres établissements de même nom et destinés à rappeler en tout la métropole détruite. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre de l'ancien monde, on trouve des lieux portant le nom de Troie, ayant des ruines, des traditions homériques et pouvant, en apparence, se confondre avec la véritable et primitive cité. On trouve de ces villes en Portugal, dans les pays Scandinaves, chez les Vénètes, au bord des Dardanelles, dans l'Arie et jusque dans la Corée[1]. Toutes ont quelque chose qui rappelle les poèmes d'Homère; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, les Coréens se nomment eux-mêmes *Troyen-boulk*, peuple de Troie, et ils expliquent ce nom en disant qu'*autrefois ils occupaient une ville puissante, sous l'autorité d'un grand roi, et qu'ils en furent chassés par*

[1] *Poésies d'Homère*, th. IIIe.

une armée formidable, venue du Soleil ou d'un Fleuve.

Les Grecs avaient donc dans leur voisinage une de ces nombreuses villes de Troie, celle qui était sur le rivage asiatique des Dardanelles; ne connaissant que celle-là, ils la prirent pour la véritable, et, quand ils eurent en main les poèmes homériques, ils les appliquèrent instinctivement à ce lieu, qui ne s'y prêtait d'aucune façon, où tout heurte effrontément les détails donnés par le poète.

Par exemple, ce canton tout entier est aride; le seul cours d'eau que l'on y trouverait est un ruisseau insignifiant, *dont on ignore même le nom,* dit un célèbre géographe[1]. Il est évident que la ville ne saurait être là, elle qui était située au confluent de deux véritables rivières; Homère, parlant du fleuve qu'elles forment en se réunissant, l'appelle[2] *grand, large, profond;* pour nous

[1] D'Anville.

[2] *Poésies d'Homère,* th. IIIe.

peindre sa grandeur, il nous conte la légende suivante[1] : Achille, dit-il, ayant aperçu, de l'autre côté du fleuve, des Troyens qui fuyaient, voulut le traverser; mais telle était la profondeur de l'eau qu'il se vit sur le point d'y être englouti; heureusement, un orme très haut, qui se trouvait sur la rive opposée, étant venu à tomber en travers du courant, il parvint à s'accrocher aux branches, et, se servant de l'arbre comme d'un pont, il passa de l'autre côté.

Voilà donc où en est la science : c'est bien sur un grand fleuve qu'était placée la ville de Troie, et nous la cherchons dans un pays où l'on ne voit aucune trace de fleuve[2] !

Ce qui suit n'est pas moins étrange.

Les Grecs, comme nous l'avons dit, plaçaient Troie sur le rivage de l'Asie Mineure, de telle sorte qu'à l'*occident* de cette ville se trouvait la

[1] *Poésies d'Homère,* th. XIIIe.

[2] Homère cite huit fleuves au voisinage de Troie, et l'un d'eux a sept embouchures.

Méditerranée. Le poète parle, en effet, d'une mer voisine de Troie, où stationnait la flotte des assiégeants, mais cette mer est à l'*orient* de la ville, elle est appelée Océan, elle a un balancement perpétuel qui est celui du flux et du reflux; l'Iliade tout entière répond à cette disposition des lieux, toutes ses légendes supposent la région maritime tournée vers l'aurore et le soleil levant.

Voici un exemple :

Achille étant sur son vaisseau, ne pouvant se consoler de la mort de son ami Patrocle, allait chaque jour, de grand matin, sur le bord de la mer, et là, dit le poète[1], *il se plaisait à contempler les premiers rayons de l'aurore se montrant au-dessus des flots.*

Voici un autre exemple :

Après un combat livré près du rivage, on convint d'une trêve qui permît d'enterrer les morts, mais il fallut attendre la fin de la nuit pour les

[1] *Poésies d'Homère,* th. XIIIe.

reconnaître : *Lorsque*, dit Homère[1], *le soleil parut au-dessus de l'Océan, qui roule perpétuellement ses eaux profondes, et projeta sur la plaine ses premiers rayons*, on procéda à la triste cérémonie.

Ai-je besoin de dire qu'une mer, au-dessus de laquelle on voit l'aurore et le soleil se lever, est du côté du Levant, et que, si cette mer se balance, si elle est appelée Océan, elle n'est point la Méditerranée? La ville que les Grecs connaissaient sous le nom d'Ilion ou de Troie n'était donc pas celle du poète; trouverait-on dans ses ruines le nom même de Priam, qu'il faudrait encore dire qu'elle n'est qu'une des nombreuses copies de la cité primitive. Que l'on cherche deux fleuves qui se joignent, une mer fluctuante à l'orient, tant d'autres détails dont les poèmes homériques sont remplis, et l'on trouvera le véritable emplacement d'Ilion[2],

[1] *Iliade*, VII, 421.

[2] Près d'Ely, au confluent du Cam et de l'Ouse. *Poésies d'Homère*, th. XIIIe.

non pas dans les parages des Grecs, mais dans nos parages.

Nous traiterons de même les voyages d'Ulysse, et nous arriverons aux mêmes conclusions.

Ulysse, après avoir quitté Troie, parcourut de vastes mers, abordant à différentes îles; or, ces mers sont toutes sujettes au flux et au reflux, et ces îles, qu'on a cherchées vainement dans la Méditerranée, se retrouvent toutes dans l'Atlantique à la place marquée par le poète[1].

Les tentatives faites pour appliquer ce vaste ensemble de descriptions aux parages des Grecs mènent souvent à des résultats tellement bizarres qu'on se demande comment ont pu faire les savants de notre siècle pour ne pas remarquer l'erreur.

Ainsi, parmi les lieux que visita Ulysse se trouve l'île des Phéaciens, et, d'après les détails

[1] Voir, pour la topographie complète des voyages d'Ulysse, *Pays atlantiques*, th. IIe — XIe.

par lesquels le poète la décrit, on n'hésite pas à dire qu'il s'agit de Corfou; c'est admis dans tous nos livres; Chateaubriand lui-même, passant dans cette île et nous faisant son histoire, ne manque pas de mentionner le séjour d'Ulysse. Nous allons voir que Corfou n'a rien de commun avec les poèmes d'Homère.

Ulysse venait de subir une affreuse tempête; son vaisseau avait été mis en pièces; lui-même, jeté à la mer, se voyait sur le point de périr; alors une nymphe, sortant des eaux, lui donna son écharpe, l'assurant que ce talisman le sauverait de tous les périls, et lui recommandant de le rendre à la mer dès qu'il serait en sûreté.

En effet, il rencontra bientôt une île[1]; la côte, escarpée dans toute sa longueur, laissait voir une seule ouverture par laquelle un fleuve débouchait dans la mer; il essaya de pénétrer par là, mais, épuisé de fatigue, il se vit bientôt repoussé par le

[1] *Poésies d'Homère*, th. VI°.

courant; alors, il fit sa prière et *le fleuve, s'arrêtant, le prit dans son flux*[1], dit Homère, *l'introduisit dans l'intérieur de l'île et le déposa sur le rivage.* Ulysse, après quelques heures de repos, se souvint de renvoyer son talisman à sa bienfaitrice; il le jeta dans l'eau et *le fleuve qui était à son reflux,* dit le poète, *le reporta dans la mer et le rendit à la nymphe.*

Ainsi, la mer qui baigne l'île des Phéaciens a un flux et un reflux; l'un et l'autre sont nommés, sont décrits par le poète. Comment a-t-on pu placer cette île dans ce lac sans mouvement que nous appelons Méditerranée?

Les autres détails donnés par Homère ne feraient que confirmer notre thèse. Par exemple, Corfou, séparée de la Grèce par un canal de trois kilomètres, est véritablement une île grecque; or, quand Ulysse eut pénétré dans l'île des Phéaciens, il rencontra d'abord Nausicaa, la fille du

[1] *Pro-choè,* courant en avant, flux; *Aps-orroos,* courant en arrière, reflux.

roi; cette princesse, voyant ses compagnes fuir à la vue de cet étranger, leur dit[1] : Arrêtez, ce ne peut être un ennemi; *notre île est séparée de tous les peuples par de vastes mers, elle n'a point de commerce avec les autres mortels.*

Évidemment, Corfou n'est pas l'île des Phéaciens[2].

En traitant successivement les autres pays où Homère conduit Ulysse, nous verrions qu'aucun ne répond à la description du poète; que tous, étrangers aux parages des Grecs, doivent être cherchés dans cet Océan qui nous sépare du nouveau monde et qui a le double mouvement de la marée.

Il nous reste à parler d'Ithaque, qui est la patrie d'Ulysse et le terme de ses courses.

Au voisinage de la Grèce, vers l'occident, se trouvent les sept îles que nous appelons Ioniennes. L'une d'elles, dit-on, est l'ancienne Ithaque; elle

[1] *Pays atlantiques*, th. XIe.

[2] Ile Lancerote, au nord des Canaries.

est petite, perdue au milieu du groupe, et se nomme aujourd'hui Théaki. On y remarque, comme dans toute cette partie de la Grèce, des ruines anciennes que l'on se hâta de rattacher aux récits homériques; on prit naturellement les plus belles pour en faire le palais d'Ulysse.

Mais tous ces arrangements de haute science sont imaginés en pure perte; l'Ithaque d'Homère est sur l'Océan, et le flux y est mentionné à chaque page du poète, comme pour tous les lieux que nous venons de citer.

Ulysse, partant pour la guerre de Troie, avait laissé à Ithaque sa femme Pénélope. Celle-ci, ne voyant point revenir son époux, s'écrie dans son désespoir[1] : Je ne souhaite qu'une chose, c'est *que l'Océan, me prenant dans son flux, m'emporte dans son reflux*[2]. Cette citation n'a aucune équivoque, l'*Océan,* le *flux,* le *reflux* y sont textuellement nommés; or, comme la Méditerranée

[1] *Poésies d'Homère,* th. VIe.

[2] *Odyssée,* XX, 65.

n'a point de flux, Ithaque n'est point dans la Méditerranée.

Je pourrais citer d'autres exemples, mais j'arrive de suite à un détail qui a encore son actualité.

Fénelon, à chaque page de son poème, nous parle de l'île d'Ithaque. Il a donc su embellir une ancienne erreur, car, dans Homère, Ithaque n'est pas une île; le poète, qui la nomme quatre-vingt-quatre fois, seulement dans l'Odyssée, ne lui donne jamais ce nom. Ulysse disait au roi des Phéaciens[1] : *Mon pays se nomme Ithaque; auprès se trouvent trois îles*. Plus tard, lorsqu'il rentra dans sa patrie, déguisé en vieux moine, il alla trouver Eumée, son fidèle pasteur, qui ne le reconnut point, et il s'assit dans sa cabane; Télémaque, qui survint, l'ayant aperçu, prit Eumée à part et lui dit : *Quel est donc cet étranger? Sur quel vaisseau est-il venu? Car*

[1] *Poésies d'Homère*, th. IVe.

j'ai peine à croire qu'il soit arrivé ici à pied[1].

Mais, de grâce, on n'arrive pas à pied dans une île, et les savants, au lieu de se perdre en d'interminables dissertations pour concilier tout cela avec l'île de Théaki, auraient joué un rôle plus digne d'eux en reconnaissant qu'une île ne saurait être la patrie d'Ulysse[2].

Je me borne à cette esquisse; elle suffit pour prouver que les pays chantés par Homère n'ont rien de commun avec les parages des Grecs; que, baignés par une mer fluctuante, ils doivent nécessairement se trouver dans la région du flux. Homère était donc un barde. Ses poèmes sont écrits en grec, mais cette langue était alors celle des peuples occidentaux; c'est aux bords de l'Atlantique qu'elle se forma[3], et c'est de là qu'elle se répandit dans les régions méditerranéennes;

[1] L'Ithaque d'Homère est le pays de Gadès.

[2] Voir, pour la topographie d'Ithaque, *Pays atlantiques*, th. XIIe et XIIIe.

[3] *Poésies d'Homère*, th. VIIIe et XIe.

elle s'éteignit peu à peu, en commençant naturellement par les contrées où elle avait pris naissance; vers l'époque des Romains, on la parlait encore à Marseille et en Sicile; elle continua toujours à reculer, et aujourd'hui elle n'est plus guère en usage que dans la ville d'Athènes.

On m'objectera peut-être que le poète, vivant en Orient, a pu recueillir de vieilles légendes de nos pays, les embellir par les charmes de la poésie grecque, et les peindre dans tout le lustre de la civilisation orientale. Mais Homère nous montre lui-même qu'il parle à des Atlantes et que ses poésies sont atlantiques. Ainsi, par exemple, dans un de ses chants, il doit retracer le dernier combat qui fut livré sous les murs de Troie; il cherche à peindre la fureur qui anime les deux armées, le choc épouvantable qui résulte de leur rencontre; puis, pour mieux se faire comprendre de ceux auxquels il s'adresse, il prend naturellement pour point de comparaison une image qui leur soit familière : *Représentez-vous*, dit-il, *à*

l'embouchure d'un fleuve, le flux de la mer luttant contre le courant[1]. Il est évident qu'Homère ne parle pas aux Grecs, puisqu'en Grèce il n'y a point de flux[2].

Je l'avoue, malgré tout ce qui vient d'être dit, on se sent quelque peu ébranlé, en voyant cet accord universel des savants à placer en Orient Troie et Ithaque, à rechercher leurs ruines, à se convaincre qu'on les a trouvées; mais cette certitude, disons mieux, cette illusion est toute moderne; gardons-nous de rendre les Grecs et les Romains entièrement complices de notre erreur; les plus savants d'entre eux ont toujours douté, mais, ne connaissant point les régions atlantiques, ils se sont arrêtés à ce doute.

Nous avons parlé d'Hérodote; cet historien est, de tous les anciens auteurs, celui qui est le plus rapproché des temps homériques; il naquit au

[1] *Prochoè poti roon,* le flux contre le courant. *Iliade,* XVII, 263.

[2] *Poésies d'Homère,* th. VIe.

voisinage du lieu où nous explorons aujourd'hui les ruines de Troie[1], où nous prétendons avoir découvert les débris incendiés du palais de Priam. Or, voici ce qu'il dit : Ayant été en Égypte, je demandai aux prêtres s'ils croyaient qu'il y eût eu une guerre de Troie ; ils me répondirent que non. « Et en cela, ajoute-t-il, je suis pleinement de leur avis. » Puis, l'auteur, pour justifier son doute, nous apprend, par l'anecdote suivante, que ce que l'on appelait en Asie le palais de Priam était encore debout au siècle où il vivait : Lorsque Xerxès, dit-il, se rendant en Grèce, arriva dans la Troade, son armée campa près du fleuve, qui n'eut pas assez d'eau pour fournir à boire à tant de monde, et pendant ce temps-là, *le roi monta dans le Pergame de Priam, dont il visita toutes les particularités*[2].

Ainsi, d'après le plus ancien historien des Grecs, d'après les plus anciens peuples de l'Orient,

[1] *Poésies d'Homère*, th. XIII[e].
[2] *Poésies d'Homère*, th. II[e].

il n'y eut pas en Asie de guerre de Troie; quelles sont donc alors ces ruines étranges que la science moderne explore en Asie Mineure? Évidemment, ce ne sont pas celles dont parle Homère; évidemment, celles-là sont dans un autre pays[1].

Beaucoup d'autres auteurs, venant après Hérodote, doutent comme lui; par exemple[2], Thucydide, Ératosthène, Strabon, Sénèque, et même Virgile; ce dernier, né en Gaule, retrace une guerre de Troie, moins d'après Homère que d'après les traditions gauloises.

Convenons décidément que la science ethnographique n'a rien qui puisse jeter le moindre jour dans ces problèmes et que tout son travail n'aboutit qu'à les rendre insolubles.

Nous sommes ainsi amenés à cette conclusion définitive, que les lieux chantés par Homère, qu'Homère lui-même, étrangers à la Méditer-

[1] Le Dr Schliemann n'a point découvert les ruines de Troie. *Poésies d'Homère*, th. XIIIe.

[2] *Poésies d'Homère*, th. IIe.

ranée, appartiennent tous aux régions atlantiques. Ce résultat suffit pour ma thèse. Il serait facile de compléter la démonstration en retraçant sur nos rivages et dans notre Océan tout ce que décrit le poète[1], et jusqu'au moindre détail; mais, sans qu'il soit besoin de ce surcroît, il est prouvé que nos régions, réputées barbares, réclament pour elles seules tout le lustre de la civilisation homérique.

Jetons un coup d'œil sur cette civilisation, et nous verrons que c'est celle de nos aïeux.

Ce sont bien nos aïeux, et eux seuls, qui avaient la cérémonie du gui; or, voici comment elle est décrite dans Homère[2] : Ulysse, ayant abordé dans une île qui se termine par trois angles, se retira à l'écart pour aller prier les dieux de l'Olympe; pendant son absence, ses compagnons, voulant offrir un sacrifice, cueilli-

[1] Le volume ayant pour titre : *Pays atlantiques*, est une description complète des îles et rivages de l'Océan, d'après Homère.

[2] *Poésies d'Homère*, th. VII[e] ; *Pays atlantiques*, th. IX[e].

rent le *gui du chêne*[1], et, comme dans ce pays il n'y a point de vin, dit le poète, ils le remplacèrent par de l'eau, puis on immola deux bœufs et le sacrifice s'accomplit.

Il faut se fermer les yeux pour ne point reconnaître cette île triangulaire, où l'on vénère le gui, où le vin manque, où sont des temples circulaires[2].

Les tumulus, ces monuments d'affreuse barbarie, ne se trouvent guère que dans nos contrées. Ce sont les tombes des héros d'Homère. D'après le poète, on brûla sur un bûcher le corps de Patrocle, on renferma les cendres dans une urne, on y joignit des ossements d'animaux immolés; puis, creusant à l'entour un vaste fossé, on en reporta la terre sur ces débris funèbres, pour former le tumulus. Aujourd'hui, que retrouvons-nous dans nos tombelles? Une urne, des

[1] *Odyssée*, XII, 357.

[2] L'Olympe, comme les temples druidiques, était de forme circulaire. *Pays atlantiques*, th IX[e].

cendres, des charbons, des ossements d'animaux, et, à l'entour, un vaste fossé.

Homère a dû vivre dans le pays des cromlechs. Entre autres scènes retracées sur le bouclier d'Achille, le poète nous peint un jugement; on y voit d'abord un cercle de menhirs sur lesquels sont assis des vieillards; puis, au milieu, un dolmen où se trouve placé l'objet en litige. Il est difficile de retrouver la Grèce dans un pareil tableau.

Tous les détails des poèmes homériques retracent des mœurs qui, en général, sont encore les nôtres et ne furent jamais celles des Grecs.

Junon[1], quittant l'Olympe pour se rendre à Troie, voyage dans une voiture suspendue. Autour de Troie, les assiégeants font des courses de chevaux, et parmi les cadeaux que leur roi fit un jour offrir à Achille, on remarque douze palefrois qui, sur le *turf*, ont toujours été vainqueurs et ont procuré à leur maître de grosses sommes d'argent. Le pays où se trouve Troie importait

[1] *Poésies d'Homère*, ch. XII[e].

du vin, et donnait, en échange, *des vaches, des peaux, des grooms, du fer, du cuivre,* mais surtout de l'étain[1]. Dans Homère, les héros combattent sur des chars; or, les Romains, qui ont fait la guerre partout, n'ont trouvé cet usage que dans nos contrées; et, à ce sujet, Lucain nous donne cet étrange détail : *Les Belges,* dit-il, *sont d'une habileté merveilleuse à diriger le covinus; ce peuple prétend descendre des Troyens*[2].

Voilà donc un poète latin qui, dans la question troyenne, nous ramène forcément à des noms que, de nos jours, on veut rendre barbares. Je le demande, qui faut-il croire, des anciens ou des modernes; des anciens qui s'obstinent à nous rendre notre Homère, des modernes qui

[1] *Cassiteros,* étain; les îles Britanniques sont appelées Cassitérides. — Troie, l'Olympe, l'atelier des travaux en étain sont dans la même île, puisque les dieux, d'après l'*Iliade,* passent d'un de ces lieux à l'autre sans traverser de mers; or, cette île, au douzième chant de l'*Odyssée,* est appelée *Trinakia,* l'île aux trois angles.

[2] *Et docilis rector rostrati Belga covini;*
Sanguine ab Iliaco populus.

s'acharnent à le refouler dans les parages des Grecs ?

D'après les théories précédentes, les antiques relations que nous avons constatées entre les deux mondes sont tout expliquées. Homère donne un tel développement aux courses maritimes de ses héros, qu'il semble embrasser l'Océan dans toute son étendue.

Ainsi, Ulysse, dans une de ses aventures[1], quitte le rivage de sa patrie et se trouve chassé vers l'occident; à une distance qui demande en ligne droite dix jours de navigation, il rencontre, au milieu des mers, l'île d'Éole[2]; poussé encore au delà, mais cette fois par une tempête interminable, il trouve enfin, dans des parages inconnus, une île où les jours sont presque égaux aux nuits, où les habitants sont anthropophages et dont le port est vaste avec une étroite ouverture.

Ce port que, depuis trois mille ans, on cherche

[1] *Pays atlantiques*, th. III[e].

[2] L'île de Corvo, une des Açores.

naïvement autour de la Sicile, c'est la Havane[1].

Indépendamment des voyages d'Ulysse, Homère nous conte aussi, mais incidemment, ceux de Ménélas. Ce roi, lorsque Troie fut prise, erra pendant sept ans dans des mers lointaines et visita plus de contrées, dit le poète, qu'un oiseau dans un an ne pourrait en parcourir. Il vit[2] ainsi, comme il le raconte lui-même, le pays de l'or, celui de l'ivoire, celui de l'ambre et même celui de la pourpre, c'est-à-dire les côtes de la Guinée, de la Baltique et de l'Amérique centrale[3]. Ces différents produits ne se trouvent que là.

D'après les classiques, les contrées d'où Ménélas rapporta tant de trésors sont toutes autour du Péloponèse. Ceux qui ont admis un pareil système se sont donné le droit de tout admettre.

[1] Légende des Læstrygons. *Pays atlantiques*, th. IVe.

[2] *Pays atlantiques*, th. XIIIe.

[3] On n'a jamais trouvé la pourpre ailleurs qu'auprès de Carthago, dans l'Amérique centrale. *Pays atlantiques*, th. IVe.

En étudiant avec soin les livres d'Homère, on constate sans peine toute l'étendue des contrées dont il parle. Vers l'Occident, il nous mène jusqu'au port fameux auquel est resté le nom celtique de *Hafen*[1]; vers l'Orient[2], il décrit, mais incidemment, la Sicile, les *noraggi* de Sardaigne, les monuments astronomiques des Baléares, la légende phocéenne de Marseille. Toutes ses scènes sont comprises entre ces deux limites. C'est donc là qu'à une époque dédaigneusement appelée l'âge du dolmen, bien longtemps avant qu'il ne fût question de Grecs et de Romains, nos aïeux composaient l'Iliade et l'Odyssée, cultivaient les sciences et les arts exigés pour une navigation lointaine, faisaient des statues *avec un idéal d'artiste*[3], dit le poète, traçaient, au moyen de l'or, de l'argent et de l'émail[4], des tableaux auxquels

[1] *Hafen*, port. — *La Havane*, le port.

[2] *Pays atlantiques*, th. XIIe.

[3] *Odyssée*, VII, 92.

[4] Le *Cassiteros*, que Vulcain emploie dans le bouclier d'Achille, est un stannate, c'est-à-dire un émail.

la perspective[1] donnait une apparence de relief.

Les générations qui suivirent conservèrent toujours dans nos contrées le monopole de la haute civilisation. Nous voyons qu'à différentes époques les peuples savants de la Méditerranée sont venus chercher en Occident les éléments de leur science. Les Grecs disent eux-mêmes que c'est de nos contrées qu'ils reçurent les poèmes homériques[2] et par là le secret de la haute poésie. Platon[3] n'a d'autre science philosophique que celle des écoles du Brutium dont il vint suivre les cours[4]. Le temple dorique de Pœstum, en Italie, était bâti depuis trois siècles, lorsque Périclès en fit construire un du même ordre à Athènes et que nous appelons le Parthénon.

Lorsque les Romains arrivèrent dans nos pays,

[1] Voir, pour le bouclier d'Achille, *Pays atlantiques*, th. XVIIe.

[2] *Poésies d'Homère*, th. IXe.

[3] *Poésies d'Homère*, th. XIIe.

[4] Il y apprit la philosophie sous Timée de Locres et la physique sous Archytas de Tarente.

ils trouvèrent les druides adonnés aux mêmes études que l'on cultivait chez les peuples fameux par leur savoir. César nous en témoigne sa surprise; et, en effet, à Rome comme à Athènes, on ne connaissait que les sciences peu abstraites, les arts d'un emploi facile; on prenait pour civilisation le talent de bien tailler une statue, d'imiter, comme on pouvait, la littérature homérique; jamais ces deux villes ne se sont élevées plus haut, jamais elles n'ont connu ces grandes institutions dont est seul capable un peuple fondé pour un long avenir, destiné à jouer dans le monde un rôle vraiment civilisateur.

Un mot sur Athènes et Rome.

Malgré tout ce que nous venons de dire, il est admis, tout à la fois dans la basse et la haute science, qu'Homère appartenait aux peuples de la Méditerranée. Les plus accrédités de ces peuples sont les citoyens d'Athènes et ceux de Rome; ils ont paru un moment et ont disparu pour tou-

jours; or, dans cette courte période qui fait toute leur importance, se sont-ils montrés homériques?

Les Athéniens étaient un peuple de commerçants enrichis. Anaxagoras, le premier savant qu'ils aient vu, vint leur parler de la divinité, du monde, des sciences mathématiques, en un mot, des études cultivées chez les autres nations; on emprisonna cet étranger, puis on le chassa; on mit à mort Socrate, qui s'était fait son disciple; on bannit Euripide, qui avait aussi écouté ses leçons; Aristode fut expulsé pour avoir montré une science trop indépendante et trop peu conforme aux croyances du pays; Phidias, chargé de renouveler la statue de Pallas, patronne de la ville, la fit, non sur l'ancien modèle, mais d'après la description d'Homère; il fut accusé d'impiété et forcé de s'enfuir[1].

Voilà les Athéniens du siècle de Périclès.

Les Romains, de leur côté, n'ont possédé que l'art de la guerre, et encore ils n'ont rien inventé

[1] *Poésies d'Homère*, th. VIIe.

dans cet art. Leur discipline militaire se trouve parfaitement décrite dans les livres des Hébreux, livres plus anciens que les institutions romaines; par exemple, le prophète Joël[1], parlant d'un roi puissant, accourant en vainqueur des extrémités du Nord, nous peint l'ordre établi parmi ses soldats : *Ils marchent,* dit-il, *rangés en ligne sans s'écarter; ils ne se troublent point les uns les autres; chacun garde le poste qui lui est assigné.* Les Romains n'ont appris l'art des campements que dans leurs guerres contre Pyrrhus. Quand ils entrèrent en lutte avec les Espagnols, au temps d'Annibal, ils essuyèrent d'abord deux affreuses défaites, où périrent les deux Scipion; mais, ayant reconnu la supériorité des armes de l'ennemi, ils les adoptèrent, et depuis lors seulement, ils purent reprendre leur avantage. Ils agirent de même dans leurs expéditions sur mer; battus d'abord par les Carthaginois, ils s'étudièrent à construire comme eux un vaisseau, une

[1] *Joël,* II, 7.

flotte, et peu à peu ils se rendirent maîtres de la Méditerranée.

Nous avons ainsi le secret de l'étrange histoire des Romains. Entraînés momentanément par l'amour des conquêtes, ils s'emparèrent de tout ce qui pouvait les aider à vaincre; ne sachant point inventer, ils empruntèrent. Mais, dans ces conditions, leur succès fut nécessairement de courte durée, ils ne purent se soutenir contre les peuples qui savent par eux-mêmes trouver des ressources nouvelles pour vaincre, pour maintenir un avantage, pour reprendre, avec le temps, une domination perdue.

Pour inventer, il faut avoir l'instinct de pénétrer dans les hautes abstractions, dans les études que nous avons appelées druidiques, dans ces mêmes études que César trouva cultivées chez nos aïeux. Or, à Rome, ainsi qu'à Athènes, on a toujours banni impitoyablement tout ce qui était du domaine de la pensée. Carnéade, Evhémère, se trouvant dans cette ville, avaient commencé à

parler de sciences et de philosophie : Caton, par un décret du sénat, les fit bien vite sortir de l'Italie. Voilà le niveau du génie romain ; la race latine ne s'est jamais élevée plus haut.

De pareils peuples ne sont point de descendance homérique.

Les détails qui précèdent appartiennent à la science positive, et le système qu'ils énoncent semble solidement établi ; mais il reste dans la foule un vieux dicton qui, à force d'être répété, a pris toute l'apparence d'une objection réelle.

Demandez au premier venu quelle est l'origine de notre civilisation ; s'il a lu quelques livres, il vous répondra imperturbablement que nos aïeux étaient des sauvages et que les Romains, au temps de Jules César, sont venus les policer.

Ceux qui ont écrit ces livres ne connaissaient pas l'histoire ; ils y auraient vu que les Romains, dans la courte période de leur existence, n'ont fait que détruire et que, quand ils se sont retirés, ils n'ont laissé partout que des ruines. Jamais ces

peuples n'ont respecté une ville, une institution savante; ils ont fait en Bretagne un vaste massacre des druides; ils ont détruit Alise, la capitale des Gaules et dont la fondation remontait, selon Diodore de Sicile, jusqu'à Hercule; ils ont détruit Syracuse et égorgé Archimède qui se trouvait dans cette ville; ils ont détruit Carthage et, par ce fait d'armes, anéanti ce vaste système de navigation qui embrassait l'Atlantique et qu'ils ne surent jamais remplacer. On me parle de leur civilisation et, quand je cherche, je ne vois partout que des traces de barbarie. Montesquieu, qui a étudié plus que personne les institutions des Romains, ne donne pas dans cette méprise : *Les Romains,* dit-il, *n'ont tout conquis que pour tout détruire.*

Représentez-vous le monde tel qu'il était avant la domination romaine; les sciences, les arts florissaient partout et les hautes recherches, commencées dans l'antiquité, suivaient leur progrès. On voyait en Sicile Archimède, Théocrite, les

artistes qui ont construit ces monuments d'Agrigente dont nous admirons les ruines; Alexandrie avait sa bibliothèque, ses savants, ses écoles; l'art de l'éloquence, cultivé partout, brillait surtout à Rhodes, où Cicéron venait se faire le disciple de Molon, et à Marseille, où les jeunes Romains allaient, dit Strabon, achever leur cours de littérature grecque; les druides des Gaules avaient des écoles publiques où l'on enseignait, comme nous savons, les plus hautes sciences; Carthage faisait le commerce avec l'autre continent et, pour marque de son passage, nous laissait, aux îles Açores[1], des inscriptions et des monnaies que l'on y a retrouvées de nos jours. Nous ne saurions compter les noms des philosophes, astronomes, sculpteurs, poètes qui parurent à cette époque et formèrent la brillante couronne de l'ancien monde, mais d'un monde qui allait finir.

[1] *Pays atlantiques*, th. IIIe et X^e. — Ile d'Eole; île de Calypso.

En effet, l'empire romain étant arrivé, tout disparut comme par enchantement; les travaux s'arrêtèrent, et une profonde nuit s'étendit sur toutes les contrées où Rome avait promené son contact. Ici commence ce que nous appelons le moyen âge.

L'histoire étant là, il faut bien accepter ce moyen âge; mais, disent les partisans du système, l'ignorance des peuples, pendant cette période, provient non de la domination romaine, mais de l'invasion des barbares du Nord.

Cette objection, bonne pour des manuels, ne devrait point paraître dans des ouvrages de sciences.

D'abord, quels sont les peuples barbares? Je remplirais des pages seulement à énumérer les villes que les Romains ont détruites pendant les deux ou trois siècles de leur puissance; que l'on me cite, en parallèle, celles qui ont été renversées par les peuples du Nord, et nous verrons si l'on n'a pas fait un échange de mots en appelant

vandalisme le génie de la destruction : Les Visigoths, conduits par Alaric, ont passé trois fois à Rome, et ils l'ont laissée debout; les Vandales, avec Genséric, y sont venus également, et se sont contentés d'enlever tous les objets d'art, non pour les détruire, mais pour les employer à l'embellissement de Carthage[1]; les Ostrogoths n'ont occupé l'Italie que pour y faire fleurir l'agriculture, le commerce, la navigation, les beaux-arts. Encore une fois, quels sont les peuples barbares?

C'est une erreur de croire que la barbarie ait commencé avec les peuples du Nord. Ce que nous appelons civilisation romaine se termine au premier siècle de notre ère, avec Tacite, Pline. A partir de là, Rome, sans écrivains, sans sculpteurs, sans architectes, redevint une ville barbare; elle ne produisit plus aucune œuvre de mérite qui nous soit restée. Les peuples du Nord ne sont venus que quatre siècles après; qu'avait-elle à perdre à leur arrivée?

[1] Le vaisseau périt dans un naufrage.

Autre difficulté. Il y avait, dans l'empire romain, une région qui était surtout considérée comme savante, comprenant ce que l'on appelle le monde grec : l'Attique, les îles de la mer Égée, les villes de l'Asie Mineure, Cyrène, Alexandrie. Les peuples que l'on nomme barbares, venant du Nord, arrêtés par la mer, n'ont jamais poussé jusque-là; ces pays, placés à l'écart, continuèrent à rester tranquillement sous la domination de l'Empire; ils auraient donc dû continuer aussi à cultiver tranquillement leurs sciences, leurs arts. Comment se fait-il que la barbarie ait pénétré là comme partout ailleurs et s'y soit perpétuée? Comment se fait-il que ces contrées, où la science semblait avoir éternisé son séjour, soient devenues tout à coup ignorantes, sans avoir jamais été en contact avec aucun autre peuple que le peuple romain?

Je le répète, à l'époque où parurent les Romains, tout travail scientifique se trouva arrêté dans les pays où ils étendirent leur domination,

mais cette vaste transformation n'est pas l'œuvre des étrangers, elle revient tout entière au peuple dont nous célébrons nous-mêmes, dans nos livres, le génie destructeur.

Nous étudions depuis trois siècles les ouvrages des Grecs et des Romains; or, il y a aujourd'hui des correctifs à mettre dans l'admiration que nous avons généreusement prodiguée à ces deux peuples. Il faut d'abord enlever à la Grèce les héros d'Homère, et, sur cette réduction, les hommes de ce pays rentreront dans les proportions de la race commune, leurs œuvres seront appréciées à une plus juste mesure et l'on arrivera peut-être à convenir que même leurs artistes ne surpassent point les nôtres. Quant aux Romains, leurs poètes ont chanté sur tous les tons les hautes destinées de la ville éternelle et, en cela, ils étaient excusables, n'ayant vu Rome que dans le court moment de sa prospérité; mais nous qui connaissons sa triste fin, qui la voyons, depuis quinze siècles, être le jouet de tous les peuples, qui pouvons aujourd'hui

constater qu'elle n'a su fonder rien d'éternel, rien de durable, sachons comprendre qu'un langage a pu se faire originairement accepter et devenir avec le temps une complète dérision.

Ces principes généraux, nous allons les appliquer à une question spéciale, en traitant de l'origine et de l'importance préhistorique des Belges et des Bataves.



CHAPITRE IV.

DES BELGES ET DES BATAVES.

Parmi les races qui ont joué un rôle dans l'antiquité et dont les traditions nous ont conservé le souvenir, il en est une, mais une seule, qui s'est maintenue jusqu'à notre siècle sans rien perdre de sa prépondérance; les documents les plus anciens désignent sous le nom général de Celtes les peuples qui la composent, et signalent, déjà à cette époque, leurs hautes recherches, leurs brillants exploits, leurs vastes émigrations dans le

7

monde préhistorique. Quand l'histoire arriva et jeta un premier jour sur leur pays, nous les voyons répartis en trois grandes familles, comprenant des Gaulois, des Bretons et des Germains; mais, en approfondissant, nous remarquons bientôt, dans cette divergence apparente, des signes d'une identité primitive, une conformité d'instincts qui semble procéder d'une même origine.

Les anciens nous parlent souvent de mystères, de lieux sacrés où l'on venait de loin s'initier, c'est-à-dire se former aux vertus qui font les héros; les hommes qui sortaient de là étaient rendus aptes à pénétrer les secrets les plus cachés des sciences, à donner des lois aux peuples, à conduire des émigrations lointaines. Les Celtes, tels que les anciens documents nous les représentent, ont dû se former ainsi. Mais où étaient leurs mystères? Quel est le creuset où, de barbares, ils se sont transformés en hommes?

Ces peuples, nés du sol où l'histoire les a

trouvés, se sont élevés par leurs propres ressources. Nous les voyons porter aux étrangers des institutions de toute nature, et nous ne voyons pas, si ce n'est dans des théories fantaisistes, qu'ils aient jamais subi l'influence d'une colonie étrangère. Ils avaient donc au milieu d'eux la source de leur existence, de leur progrès, de la suprématie qu'ils ont toujours possédée et qui est le caractère propre de leur race; ils avaient donc au milieu d'eux leurs mystères; c'est au centre de la grande famille que doit se trouver la mère patrie.

En recherchant dans l'ancien monde les institutions similaires des peuples, on peut remarquer que les lieux de mystères se trouvent toujours aux bouches d'un grand fleuve, du Tibre, du Nil, de l'Hèbre, du Jourdain, de l'Oxus, du Gange. Cette rencontre est trop générale pour être fortuite et semble déterminée par un principe d'ancienne religion. Dans ce cas, il faut croire qu'il en était de même chez les Celtes; et si nous cherchons, dans la région intermédiaire aux trois

peuples de ce nom, quelque grande embouchure de fleuve, nous en trouvons une qui est celle du Rhin. Là serait donc cette cité mystérieuse d'où sortirent les héros du monde primitif, cette antique métropole qui envoya ses vassaux dans toutes les directions[1]. Sans doute, cette ancienne religion a disparu depuis longtemps, et nous regardons avec indifférence la contrée où fut son berceau, mais elle a laissé, sur et sous terre, des vestiges que la rappellent : sur terre, la race élaborée par elle est toujours là et continue à donner des lois au reste du monde; sous terre, sont des grottes sépulcrales où dorment, au bord de ses fleuves sacrés, les premiers enfants des mystères, les fondateurs de la civilisation du genre humain; lesquelles grottes, explorées dans ces derniers temps, renferment des indices qui nous reportent, dans l'antiquité, au delà de tous les souvenirs des peuples.

[1] Voir les anciennes initiations. *Poésies d'Homère*, th. XIVe.

La région mystérieuse, où nous nous trouvons ainsi amenés, était donc la terre sainte[1] du monde primitif; les colonies qui sortaient de là en emportaient l'image, et, parvenues au lieu de leur destination, elles arrangeaient sur ce type sacré leur nouvelle résidence; c'est ainsi que nous rencontrons, dans les deux mondes, des mystères qui paraissent être les mêmes, parce qu'ils sont copiés sur un même modèle.

Voyons ce modèle.

Ce que nous remarquons d'abord, au centre du pays des Celtes, ce sont trois fleuves : le Rhin, la Meuse et l'Escaut; ces fleuves, après s'être réunis pour former plusieurs îles, se jettent à la mer par sept embouchures : le Rhin en a deux, la Meuse deux et l'Escaut trois[2]. Entre ces îles, se fait la rencontre de deux courants opposés; l'un, celui des fleuves, descend vers la mer, roulant son eau

[1] *Holy-land.*

[2] Voir, pour la description complète de ces trois fleuves, *Pays atlantiques*, th. V^e.

pure et baptismale, image de la vie; l'autre, celui du flux, remonte par les embouchures, apportant son eau salée, image de la mort.

Il est évident que les colons, arrivés au pays de leur destination, ne pouvaient guère reproduire fidèlement une pareille topographie et qu'ils ont dû user de mythes [1] pour la compléter. Le peu qui vient d'être dit nous fait déjà entrevoir la cause première de ces chiffres 3 et 7 qui se rencontrent, dans les deux mondes, à la base de toutes les religions; quant au flux, comme ce phénomène a pour cause la lune, on employa le croissant lunaire pour le figurer, et c'est pour cela que, dans les mystères des pays colonisés, toutes les déesses [2] purificatrices portent cet emblème.

Les îles, formées par les jonctions complexes des trois fleuves, sont mystiquement au nombre de douze. Au centre, se trouve celle que les tra-

[1] *Poésies d'Homère,* th. XIe.

[2] *Origine celtique,* th. X^e et XIe.

ditions anciennes appellent *Scaldia* [1]; elle était comme le sanctuaire de la région sainte, et il n'est pas surprenant que son nom soit passé au groupe tout entier et, à ce titre, se trouve répandu dans tous les pays où ont pénétré nos colonies.

Les Scandinaves appellent *Scaldes* leurs druides. Également les poètes gaëlics, parlant de l'Écosse, lui donnent le nom de *Chaldoch*. En Orient, le nom primitif ne s'est guère plus altéré; on prononça *Chaldéen*, et l'on appela ainsi le peuple qui habite sur le cours de l'Euphrate. Dans la région de la Méditerranée, le mot le plus ordinaire pour désigner les peuples inféodés à la cité suzeraine est celui de *Celtes*; et c'est également celui que nous employons, en général, pour dénommer, dans quelque pays que ce soit, les enfants de la grande famille. Toutes ces appellations diverses dérivent d'une même, racine qui est le nom de l'île *Scaldia*.

[1] *Origine celtique*, th. XI[e]. — L'île Scaldia s'appelle aussi Schouwen.

Dans cette même île, vers le centre, se trouvent de vastes et antiques ruines, restes de constructions cyclopéennes ; on ne sait rien sur leur origine, mais le lieu a toujours porté le nom étrange de Syon. Ce nom, dans cette île, semble se rapporter aux souvenirs les plus vénérés des anciens peuples et montrer que nous sommes effectivement au cœur de la difficulté.

Bien d'autres noms du voisinage, transportés par les colonies celtiques, se retrouvent en différents pays et figurent honorablement dans les mystères des peuples étrangers ; ignorant leur origine, nous les tenons en grand respect ; vulgaires chez nous, ils nous paraissent au loin pleins de poésie.

Ainsi, le pays des Atrébates, chez les Celtes, est dédaigné par les savants, mais appelé Atropatène [1], chez les Chaldéens, il est un centre de hautes sciences, il est la patrie de Zoroastre, on veut même que notre civilisation vienne de là.

[1] Voir Brames et Mages. *Pays atlantiques*, th. IXe.

Également, les Ménapiens étaient sous l'autorité d'un grand pontife, siégeant dans l'antique abbaye de Baudeloo, près des lagunes de Scaldia; ce qui n'intéresse personne. Mais cela intéressera si nous prenons ces mêmes détails dans les montagnes de la haute Asie. Là aussi se trouve [1] un mont appelé *Minaba* et des lagunes qui ont conservé, jusqu'aujourd'hui, leur nom celtique *Kaldiao mooren;* au voisinage réside le grand lama du Tibet [2], dans une abbaye célèbre qui, comme la nôtre, se nomme *Botalo.*

Il semble que Virgile a dépoétisé le bouclier de son héros en y plaçant une population flamande, celle des Morins, et surtout en écrivant ce nom dans sa prosaïque crudité; en Égypte, dans la légende d'Osiris [3], ce même mot se rencontre, mais il est écrit *Maron*, et, avec cette

[1] *Origine celtique,* th. XIIe.

[2] Tibet vient de *Tabiti,* déesse des Scythes, de *Tabuda,* ancien nom de l'Escaut.

[3] Voir, pour les légendes d'Osiris et de Romulus, *Origine celtique,* th. XIe.

altération qui déguise son origine, il appartient à la haute science.

Faisons donc ce déplorable aveu que la science a aussi ses modes et qu'en paraissant se lancer à la poursuite de la vérité, elle s'égare trop souvent dans de faciles erreurs.

Parmi les peuples qui habitent aux bouches des trois fleuves, il en est deux qui ont acquis dans l'histoire une plus grande importance que les autres et dont les noms se sont maintenus jusqu'à nos jours; ce sont les Bataves et les Belges. Nous allons parler avec plus de détail de chacun d'eux, en commençant par les Bataves.

Des Bataves.

Le lieu primitif des anciens mystères est l'île Scaldia. Quand un barbare y venait pour se faire initier, les *Elohim* [1] l'essayaient d'abord, et lors-

[1] Le fleuve qui baigne l'île Scaldia est appelé Meuse, Hélion; d'où les noms de Musée, Héliades, Elohim, donnés aux prêtres transformateurs.

qu'ils avaient reconnu en lui des dispositions favorables, ils l'instruisaient dans les sciences secrètes, le formaient, par des exercices violents et suivis, à se dépouiller de lui-même, et le préparaient à devenir un homme. Alors arrivait la cérémonie solennelle qui achevait le nouvel être; pour cela, on le couchait sur la grève du fleuve transformateur; le flot, en montant, venait le baigner, et, en descendant, emportait dans l'Océan les restes de l'existence première. Par ce baptême, le barbare n'existait plus, l'Homme était créé [1].

Les colonies celtiques transportèrent cette religion primitive aux bouches des autres fleuves, et les nouveaux établissements devinrent, chez tous les peuples, le germe du culte. Ces mystères affiliés, se trouvant isolés les uns des autres, se sont différemment altérés avec le temps, mais on peut remarquer que l'acte sacramentel de transformation est resté le même partout; le passage du vieil homme au nouvel homme est toujours le

[1] *Pays atlantiques*, ch. VII[e].

baptême. Nous retrouvons ce point de dogme dans les mystères du Tibre, du Nil, du Jourdain, du Gange et des autres fleuves de l'antiquité classique. En Amérique, les Piaches à l'embouchure de l'Orénoque, les Médas à celle du Saint-Laurent, exercent des purifications telles que nous venons de les décrire. Au fond de l'Océanie, se trouvent les Aréioïs ayant leurs mystères à l'embouchure du Taïti; l'initié, après les épreuves que nous connaissons, reçoit le baptême dans le fleuve et, pour marque de sa nouvelle existence, il prend un nouveau nom [1].

Le baptême est donc le grand mot des mystères; nous le retrouvons partout, mais il est facile de voir qu'il vient originairement du fleuve sacré des Bataves.

D'abord, le baptême primitif a dû être océanique, c'est-à-dire composé de la double marée,

[1] Les Calédoniens baptisent toujours dans leurs fleuves, les Anabaptistes dans le Neckar. Les cérémonies de ce baptême sont conformes à tout ce que nous disons.

conféré par une divinité secrète qui pousse et ramène le flot purificateur.

En effet, quand les mystères se retrouvent, soit à l'embouchure d'un fleuve qui n'a point cette marée, comme le Nil, le Jourdain, l'Oxus, soit même loin de tout fleuve, nous voyons que toujours on y figure, pour le baptême, une imitation du flux océanique; mais alors la divinité qui, dans l'Océan, élève l'eau baptismale est remplacée par son prêtre [1], et celui-ci, pour maintenir, autant que possible, l'identité, doit prendre une eau mêlée de sel marin [2] et la porter sur la tête de l'initié avec une coquille [3] océanique. Tels étaient, comme nous savons, le baptême des mystères ioniens à l'embouchure du ruisseau d'Athènes, le baptême de Jean à l'embouchure du Jour-

[1] Voir, pour l'origine du pontificat, *Origine celtique*, th. X^{e}.

[2] L'Église chrétienne a maintenu cet usage pour l'eau du baptême et l'eau bénite; pour l'une et l'autre, elle se sert de sel marin et d'une coquille marine.

[3] En grec, *Prochoè*, flux; *Prochoïs*, coquille pour le baptême.

dain [1], le baptême du pontife de Janus à l'embouchure du Tibre, et même, dans ce dernier cas, la cérémonie se faisait en présence du dieu, dont la double face figurait la double marée [2]; on s'attachait, en un mot, à simuler autant qu'on le pouvait le flux et le reflux de l'Océan.

Si nous cherchons maintenant lequel des pays océaniques semble être désigné par les mystères des différentes nations, nous nous trouvons ramenés à la terre sacrée des Celtes. Ainsi, chez les Égyptiens, est le *Nil*; les habitants des bords de l'Indus, comme nous le savons par les historiens d'Alexandre, appelaient leur fleuve *Nil-ab*; le nom du Gange, dans les poésies sanscrites, est *Nila-canta*; or, cette commune dénomination dérive de *Néhal* [3], déesse des fleuves celtiques,

[1] Voir, pour la théorie complète du baptême évangélique, *Pays atlantiques*, th. XIe.

[2] C'est pourquoi on voit, sur le revers des médailles de Janus, une barque fluviale.

[3] Néhal Ennia. Sa statue est au Musée de la Porte de Hal, à Bruxelles.

dont la statue a été retrouvée récemment [1] aux bouches de ces mêmes fleuves. Ainsi encore, vers le nord de l'Asie, se trouve l'embouchure de l'Oxus; comme le flux y manque pour les purifications, on le figura en y plaçant la statue de Diane portant sur son front le croissant lunaire [2], et surtout, on appela cette embouchure *Maes-gat*, porte de la Meuse. Hérodote a fait de ce mot Massagètes, et il nomme ainsi les peuples scythiques qui pratiquaient là cette religion; les Turcs, qui sont leurs descendants, ont emporté avec eux les traditions de leur patrie; comme leurs aïeux, ils font toujours de solennelles purifications, le lieu sacré où réside leur pontife s'appelle encore La Porte, ils invoquent le Hélion sous le nom peu défiguré d'Allah, et sur leur bannière est restée la figure sacrée du Croissant [3].

Mais ce qui est bien plus explicite, dans la ques-

[1] En 1647, dans l'île de Walcheren.

[2] La lune étant la cause du flux.

[3] L'Oxus est appelé, par les Turcs, *Amun Daria*, fleuve de la lune.

tion présente, c'est la tendance universelle des peuples à rappeler dans leur baptême les trois fleuves et leurs sept embouchures; car, il faut bien le remarquer, ces chiffres 3 et 7 ne sont pas employés au hasard, mais uniquement quand il s'agit de purifications. Pour arriver à ces deux nombres, on a eu recours à toutes sortes de systèmes. Les uns, n'ayant qu'un seul fleuve, baptisent en plongeant trois fois dans l'eau de ce fleuve; les Colchidiens le pratiquent ainsi, et même ces anciens colons, venus des bords du Rhin, appellent encore aujourd'hui leur fleuve sacré *Rioni*. Les brames [1], chaque matin, vont au bord du Gange et là ils se baignent; or, pour que cette purification soit valable dans un fleuve qui n'a qu'un seul cours, ils doivent se reporter par la pensée aux trois fleuves primitifs, et redire mentalement qu'ils se baignent au nom de Brama, Wischnou, Siva; et pour montrer ce qu'ils entendent par ces trois figures, ils les représentent tenant en main un

[1] *Origine celtique*, th. XI[e].

lotus [1], fleur aquatique qui, montant et descendant avec l'eau, désigne le flux. A l'embouchure de l'Hèbre, c'est-à-dire dans la région qu'Hérodote appelle Britannique [2], les Cabires, par un système analogue, consacraient leurs initiés en les plongeant sept fois dans le fleuve. Enfin, tous les exemples que nous pourrions citer [3], en divinisant les deux chiffres mystiques, montrent que le point de départ de tous les mystères, c'est la région où se trouvent en réalité trois fleuves et sept embouchures.

Dans cette région, le bain, c'est-à-dire le bain sacré des mystères, se dit *Bath*; et ce mot désigne, non une lotion quelconque, mais une lotion océanique, produite par un courant qui va et

[1] Un nénuphar. Le lotus, en japonais, se dit *Ren*.

[2] *Pays atlantiques*, th. IIe.

[3] Mercure, lavé, à sa naissance, dans une eau venue de trois sources; le Sintoïste du Japon, qui se baigne chaque matin, en faisant osciller trois fois une cloche suspendue au-dessus du bassin; Naaman, qui, sur l'ordre d'Élisée, se plonge sept fois dans le Jourdain, etc.

vient [1]; en second lieu, le vieux mot *aw* veut dire terre, et se trouve, en ce sens, dans un grand nombre de noms de pays [2]. *Bath-aw* signifie donc terre du bain sacré; on appela *Bataves* ceux qui habitent cette terre.

Ce mot, *Bath*, aujourd'hui profane, était, par conséquent, autrefois sacré, et l'on ne doit pas être surpris de le retrouver, dans un grand nombre de contrées, appliqué aux fleuves où nos aïeux ont transporté leurs mystères.

Ainsi la Bretagne, par sa position, a dû être très anciennement visitée par les colonies celtiques. Au sud de ce pays, dans une région couverte de monuments de la plus haute antiquité, tout le monde connaît la source fameuse nommée *Bath;* or, c'est un nom qui lui est resté des temps anciens, où elle servait aux purifications des

[1] De *Bath* dérivent les verbes grecs *Patein, Badizein,* aller et venir, la langue grecque, comme nous l'avons dit plus haut, procédant des régions atlantiques.

[2] *Mold-aw, Warsch-aw,* etc., Moldavie, Varsovie, etc.

mystères druidiques ; à l'époque romaine, elle était encore en vénération, et, dans l'Itinéraire d'Antonin, elle est appelée *Aquæ Solis*, fontaine du Soleil [1].

Au midi de l'Espagne se trouve un pays appelé Celtique par les anciens [2]; le fleuve des Bataves y est nommé *Bœtis*; mais là nous avons un monument qui nous apprend comment se faisaient ces fondations lointaines, c'est l'Odyssée d'Homère. Ulysse [3], parti du pays de Gadès, court d'abord différentes aventures; puis il vient se présenter, dans l'île des Bataves, à l'Église primitive, que le poète lui-même appelle *Kirke* [4]; et, une fois initié, il retourne dans son pays pour y fonder les mêmes mystères à l'embouchure du Bœtis. C'est là tout le poème.

Nous avons, dans Tite-Live, le récit de la con-

[1] La Meuse s'appelle aussi *Hélion*, Soleil.

[2] Le pays de Gadès.

[3] *Poésies d'Homère*, th. XIVe.

[4] En celtique, *Kirke*, église. On a fait de *kirke* la déesse Circé.

quête de l'Italie septentrionale par les Celtes; là, coule un grand fleuve à l'embouchure duquel les colons établirent leurs mystères; ils nommèrent donc ce fleuve *Padus;* autour de l'établissement sacré vous trouvez la ville de *Patavium*, l'île de *Rheno*, le golfe que Pline appelle *Flammoniensis*, les marécages d'*Olana* [1]. Les savants sont occupés à chercher dans la langue sanscrite d'où viennent tous ces mots.

En étendant plus loin l'observation qui précède, nous pourrions suivre jusqu'au fond de l'Orient le nom du fleuve primitif; nous trouverions en Élide le *Bady*, en Colchide le *Bathys*, à l'embouchure de l'Oxus les *Bateni*, à l'embouchure de l'Euphrate le *Badis,* aux bouches du Gange les peuples qu'Hérodote appelle *Padœi;* l'Indus forme, à son embouchure, un delta que les Grecs appellent Patalène [2]; le lieu où saint

[1] PLINE. Les deux embouchures du Padus sont *Olana* et *Padua.*

[2] *Bath-land,* d'où Patalène.

Jean baptisait, à l'embouchure du Jourdain, se nomme *Bethania* [1].

Le mot *Bath* [2], racine de tous ces noms, est essentiellement originaire du pays des Bataves, et montre jusqu'où ont pénétré les émigrations parties de ce pays.

Le fleuve des Bataves était adoré comme un dieu, et c'est en prenant son nom pour leur cri de guerre que les Allemands repoussèrent pendant tant de siècles les tentatives romaines. Son eau était sacrée, et, dans le monde entier, on lui attribuait des propriétés merveilleuses. Les anciens nous apprennent que, dans les cas de paternité douteuse, les Celtes exposaient les enfants nouveau-nés sur le Rhin; si le fleuve les attirait sur sa rive et paraissait les accepter, c'est qu'il les jugeait légitimes; il en était autrement s'il les entraînait dans son cours et les jetait à la mer.

[1] *Bath-ain. Ain*, fleuve, en hébreu, en saxon, en mantchou, etc.

[2] Le mot *Pata* est passé jusqu'en Corée, où il signifie flux de la mer.

Au xive siècle, le culte du fleuve subsistait encore. Pétrarque assure avoir vu, la veille de la Saint-Jean, une multitude de personnes qui, parées de fleurs, se baignaient dans le Rhin, en proférant certaines paroles; on lui apprit que les eaux du fleuve emportaient à la mer toutes les souillures de l'année, et que la cérémonie qu'il voyait avait toujours été pratiquée depuis les temps les plus anciens.

Les détails qui précèdent nous expliquent suffisamment ce que sont les Bataves; parlons maintenant des Belges.

Des Belges.

Les colonies que fondèrent les Celtes eurent des destinées différentes, déterminées sans doute par le climat, par l'éloignement ou par d'autres causes. Les unes durèrent peu et s'éteignirent d'elles-mêmes, laissant quelques ruines[1]; d'autres

[1] Babylone, Ninive, Égypte, etc.

subsistent encore et conservent toujours, sans y rien changer, le dépôt sacré des institutions qu'elles ont apportées avec elles de la mère patrie [1]; mais il en est aussi qui prospérèrent, qui développèrent les notions primitives, se rendirent puissantes avec le temps et devinrent, à leur tour, d'autres centres de civilisation.

Dans cette dernière classe, il faut surtout ranger les peuples qui habitent aux bords de la Manche. Leur ancienne importance nous est constatée par les vastes monuments qui étalent, des deux côtés de cette mer, leurs majestueuses ruines; ce sont des cycles astronomiques, retraçant les révolutions des corps célestes [2], les mouvements combinés du soleil et de la lune [3], les douze signes du zodiaque [4], les retours du

[1] Indous, Chinois, etc.

[2] *Stone henge*, cycle d'Avebury, etc. *Origine celtique*, th. XVIe.

[3] Cycle de Biscawen, formé de dix-neuf pierres.

[4] Cercle des douze pierres, dans l'île de Lewis.

calendrier [1]. On a fait de vaines tentatives pour percer le mystère de leur origine; mais, à défaut d'histoire, toute une auréole de légendes merveilleuses couronne ces vénérables débris de la civilisation primitive.

Quand les géographes anciens visitèrent nos contrées, ils trouvèrent que les peuples établis sur ces savantes ruines portaient le nom de Belges. Ainsi, Ptolémée appelle Belges ceux qui habitent au nord de la Manche dans la grande Bretagne, et Strabon ceux qui habitent au sud dans la petite. Ces deux savants connaissaient toutes les parties de l'empire romain, et quand ils concentrent ce nom dans la région de la Manche, il y a lieu de croire que c'est là qu'il faut chercher le berceau de toute la famille.

Les institutions antiques développées dans ce pays se répandirent chez les peuples du voisinage, et le nom de Belges se communiqua à plusieurs de ceux-ci. Par exemple, César appelle

[1] *Seven stones*, etc.

Belgique toute la région gauloise qui est au nord de la Seine; d'un autre côté, Pomponius Méla semble comprendre sous ce même nom toute l'Angleterre : ce géographe, décrivant l'île de Thulé, nous dit qu'en face se trouve le pays de *Belca;* or, en face de cette île, que nous nommons aujourd'hui Féroë, l'on ne saurait guère trouver de contrées qui répondent mieux au texte de l'auteur que les îles Britanniques.

Comme on le voit, les Belges paraissent former une importante fraction de la race celtique; ils se rencontrent avec ce nom dans des pays fort étendus, mais leur centre de mouvement est dans la région que baigne la Manche; les ruines qu'ils y ont laissées ont encore aujourd'hui assez de figure, quoique délabrées, pour nous retracer les plus anciennes observations que les hommes aient faites sur les lois du monde et le cours des astres.

Nous retrouvons cette science astronomique chez d'autres peuples de l'antiquité; mais, en

examinant leurs titres, on voit sans peine qu'ils ne sont que des colonies de la région bretonne et que leurs connaissances sont basées sur les monuments belges de cette région.

Ainsi, les anciens [1] nous parlent des druides gaulois et nous vantent leurs hautes études. D'après César, ils s'occupent du mouvement des astres, de la grandeur du monde, de la mesure du globe et font, sur toutes ces matières, des cours publics. *Mais,* ajoute l'auteur, *cet enseignement a été inventé chez les Bretons.* Quels Bretons? Naturellement ceux de la région belge, ceux dont les monuments répondent aux leçons données par les druides.

Les mages des Perses ont aussi une haute réputation de science astronomique; mais Pline, comme nous l'avons vu, soupçonne que cette science vient également de Bretagne.

Quant aux Chaldéens, c'est-à-dire aux Celtes

[1] Aristote, Cicéron, Méla, Porphyre, Ammien Marcellin, etc.

de Babylone [1], leur nom seul montre déjà l'origine de leur savoir. Mais il y a mieux : ceux qui vantent la science de ces peuples, leur connaissance profonde du cours des astres, n'ont jamais pu citer à l'appui de leur opinion que des observations d'éclipses; or, comme chacun sait, les éclipses reviennent les mêmes, au même jour et, en quelque sorte, à la même heure, à peu près tous les dix-neuf ans, ce qui a permis d'établir le fameux cycle appelé Nombre d'or; en consultant ce cycle et en le corrigeant au moyen de certaines tables auxiliaires, un enfant peut retrouver les éclipses du passé et de l'avenir et déterminer le temps où elles ont lieu. Les Chaldéens n'ont pas fait autre chose. Veut-on savoir maintenant d'où venait leur cycle? Le modèle primitif existe encore aujourd'hui, non pas en Orient, mais au fond du Cornouailles, dans le pays des Belges : là se voit le monument célèbre de Biscawen [2], qui

[1] *Origine celtique,* th. XIe.

[2] *Poésies d'Homère,* th. XIIe.

se compose de dix-neuf pierres hautes, bien conservées, formant un cercle [1]; c'était une table luni-solaire, un vaste cadran, indiquant au moyen d'une aiguille les éclipses pour chaque année; à la dix-neuvième année, on fêtait [2] la réunion des deux astres : *Apollon*, selon Hécatée de Milet, *descendait alors du ciel; la lune se montrait si près de la terre qu'on voyait des montagnes sur son disque* [3]. Voilà d'où venait la science des Babyloniens.

Les Égyptiens, également, nous laissent voir dans leurs ruines des zodiaques, des calendriers; mais ici la question acquiert plus d'importance.

Les émigrations primitives parties du pays des Celtes étaient dirigées par un collége de druides; ceux-ci emportaient avec eux les traditions, les poésies, le cérémonial, le rituel complet de l'Église mère; arrivés au terme de l'expé-

[1] On en voit un autre semblable dans l'île de Lewis.
[2] Par une gilde. *Gild* signifie doré; d'où Nombre d'or.
[3] Au moyen du télescope, selon Bailly.

dition, ils y installaient l'exercice du culte, comme s'ils étaient encore dans leur patrie, sans tenir aucun compte des dispositions de leur nouveau local. Il y avait donc, pour le lieu où ils s'établissaient, deux topographies entièrement différentes : l'une sacrée, qui correspondait à une contrée inconnue, l'autre profane, qui était celle du pays.

C'est ainsi que, sur les bords du Nil, vous trouvez deux Égyptes [1] : celle des rituels, qui supposent invariablement au fleuve sept embouchures, et celle des géographes, qui lui en donnent les uns quatre, les autres huit, douze, quatorze, vingt et une, chacun selon ce qu'il a constaté.

Cette Égypte sacrée n'est point imaginaire; à travers ses hiéroglyphes [2], nous reconnaissons

[1] Celle d'Hérodote et celle de Strabon.

[2] Voir les documents fournis par le Rituel funéraire, les peintures de Biban-el-Molouk, les légendes d'Osiris et Isis, les récits d'Hérodote. Ce dernier ne parle que d'après les prêtres.

sans peine le pays lointain, réel, qui fut son berceau et qu'elle a divinisé; nous retrouvons une description complète, détaillée de la région que nous avons appelée batave[1] et de celle que nous appelons belge[2].

Ce qui nous arrête surtout, dans l'Égypte africaine, ce sont ses vastes monuments; mais il est facile de voir que les temples de ce pays ne sont autres que ceux de Bretagne, modifiés et embellis. La région des ruines, dans les deux contrées, se nomme Carnac; dans l'une et l'autre, les temples sont à profondeurs mystérieuses, précédés de solennelles avenues. Celui d'Avebury est, en ébauche, un véritable monument égyptien : il est bâti au voisinage de la rivière d'Isis[3]; on y voit d'abord une enceinte circulaire et vaste[4], formée de pierres[5] d'une colossale hauteur; deux

[1] *Origine celtique,* th. XVIIIe.
[2] *Origine celtique,* th. XVIe.
[3] Cette rivière passe à Oxford.
[4] Elle a 1,400 pieds anglais de diamètre.
[5] En moyenne, 20 pieds anglais de haut.

avenues y conduisent, lesquelles sont bordées d'une double rangée de dolmens sur une longueur d'un mille anglais; on remarque, dans ce temple, deux cromlechs ayant au centre, l'un un obélisque, l'autre trois.

Il est évident que c'est de là que sont partis les constructeurs qui, s'exerçant en route à travailler la pierre[1], surent, arrivés en Égypte, tailler des corniches pour les temples et des sphinx pour les avenues.

D'où vient, maintenant, ce nom de *Belge?*

La métropole des druides était *Caer Went*[2], ville célèbre dans les traditions bretonnes; là était le siége du grand pontife Mair-Lin[3]; là se trouvait la Table ronde; là surtout se voyait une coupe merveilleuse[4], appelée Saint-Greal, et qui était comme le palladium de l'Ordre. Les géo-

[1] Les sculptures homériques sont sur l'or, l'argent, le bronze, jamais sur la pierre.

[2] Winchester.

[3] Vulgairement Merlin. *Mair,* transformateur.

[4] Homère décrit cette coupe. *Pays atlantiques,* th. IIe.

graphes anciens nomment cette ville *Venta Belgarum*[1], enclos des Belges[2]. Ce dernier mot ne désigne donc pas une race, un peuple; c'est simplement le nom que les gens du pays donnaient aux druides.

En outre, les anciens pontifes, dans l'exercice de leurs fonctions solennelles, étaient vêtus de la robe de lin, et cette robe formait comme la marque distinctive de la suzeraineté. Par exemple, les Hellènes appelaient leur premier pontife *Linus*; ils le disaient fils d'Apollon[3] et ajoutaient qu'il avait écrit sur le cours du soleil et de la lune[4]. Les prêtres d'Égypte, que nous savons être d'origine druidique, ne sont connus des Latins que sous le nom de *Linigeri*, vêtus de lin; ainsi Tertullien, parlant d'un prêtre d'Isis, l'appelle *Lin-*

[1] *Wand*, enclos. On dit encore la Close de Salisbury.

[2] Au lieu de Went Saint-Greal, chez les *Volcæ* du midi de la France, c'est-à-dire dans le pays de Henri IV, on prononçait *Ventre Saint-Gris*.

[3] Bélénus.

[4] Les monuments luni-solaires attribués à Mair-Lin.

teatus senex, vieillard vêtu de lin. Il en était de même chez les Hébreux; le grand prêtre, exerçant son ministère, *se couvrira,* dit Moïse[1], *d'une tunique de lin, se ceindra d'une ceinture de lin et portera sur sa tête une mitre de lin.* Dans la religion des Celtes, quand le druide procédait à la cueillette du gui, il était revêtu de la robe de lin, *candidâ veste,* dit Pline[2].

Ces détails nous feront comprendre les mots suivants de la langue bretonne; dans cette langue, *Belch* signifie lin, et les bas Bretons[3], encore aujourd'hui, appellent leur druide, c'est-à-dire leur curé, *Belech.* Telle est l'origine du mot *Belge.*

[1] *Lévit.*, XVI, 4.
[2] Isidore de Séville appelle cette robe *Linna.*
[3] Pitre-Chevalier. *La Bretagne ancienne et moderne.*

CHAPITRE V.

QUELQUES ARGUMENTS TENDANT A PROUVER LA HAUTE ANTIQUITÉ DES BELGES ET DES BATAVES.

Un système nouveau, quels que soient ses titres, est toujours suspect dans la science, lorsqu'il se rencontre en opposition avec une vieille routine. Celui que nous avons émis plus haut semble jeter du jour dans une question restée obscure; mais il arrive tard, lorsque la place est depuis longtemps occupée par des systèmes rivaux; ces derniers, il est vrai, n'ont jamais reçu

un commencement de démonstration, ils se détruisent les uns les autres, mais ils ont un droit de priorité et se soutiennent par là.

Nous avons marqué en Occident la place où se forma la civilisation primitive; nous avons appuyé notre thèse par des arguments connus et qui sont du domaine de la science courante; mais voici quelques observations nouvelles présentées à ceux qui essayeraient de défendre le vieux système des origines orientales.

Antiquités fossiles.

Une question importante dans les recherches modernes, c'est celle de l'origine de l'homme. Venu le dernier des êtres organisés, en quoi leur fait-il suite? Trouvé dans toutes les régions du globe, quelle est celle qui le vit éclore?

Si nous observons la Nature dans son mode de procéder, nous voyons que l'homme a dû apparaître faible, se développant d'abord par des

instincts, puis arrivant insensiblement à s'organiser lui-même, à se dégager de la matière, à créer par sa propre raison ce que réclamaient ses besoins. Il a fallu une longue suite de siècles pour parvenir à ce dernier résultat; et dans cette période indéfinie, l'homme que j'appellerais primitif est perdu pour la science; ce qu'il peut avoir laissé de débris a facilement disparu sous l'influence du temps et des agents destructeurs de la nature. C'est donc en vain que l'on voudrait, par voie expérimentale, percer le mystère où se cache l'homme des premiers âges.

Dans nos recherches fossiles, nous avons bien trouvé des débris humains; mais les plus détériorés, les plus antiques étaient toujours accompagnés d'objets industriels et placés dans des circonstances qui attestaient une civilisation déjà commencée. C'est donc l'homme, mais longtemps après son apparition sur le globe.

Quoi qu'il en soit, la question, toute réduite qu'elle se trouve, offre encore à la science de

puissants attraits; il est intéressant de savoir où se rencontrent les plus anciens vestiges de l'homme industriel. D'après ce que nous avons dit plus haut, il est de conséquence naturelle qu'on les cherche dans la région même où nous avons placé le berceau des mystères; là ont été inventées toutes les industries, toutes les sciences; c'est donc là aussi que doivent se trouver les traces des premiers inventeurs.

Les étranges découvertes faites par la géologie, dans ces derniers temps, sont une pleine confirmation de tout ce que nous venons de dire. L'homme fossile n'a pas été trouvé partout indistinctement, mais dans les seuls lieux où l'Église[1] primitive déposait les corps de ses enfants, c'est-à-dire dans des grottes mystérieuses, sur les bords des fleuves sacrés, de la Meuse, de la Somme, de la Tamise; ailleurs, dans les régions profanes, on n'en rencontre aucun vestige.

On voit donc que les mystères possédaient un

[1] CIRCÉ, *Pays atlantiques*, th. V^{e}.

secret pour garantir de la destruction les dépouilles des initiés. Homère, en nous retraçant les funérailles d'Achille[1] et d'Hector[2], nous rappelle toutes ces circonstances; les ossements, dit-il, furent enduits d'un onguent merveilleux et ensuite déposés dans un caveau au bord d'un fleuve[3].

Ce que le poète vient de décrire, c'est ce que nos géologues retrouvent tous les jours dans leurs fouilles.

Lorsque la mode vint, dans ces derniers temps, de chercher en Asie la source de toutes nos institutions, on profita avec usure de l'éloignement des lieux pour bâtir des systèmes; le chapitre des antiquités prit surtout des proportions inabordables; on déclara que l'homme dans ces régions est indigène, et que c'est là que se développèrent les premiers éléments de l'industrie; on se

[1] *Odyssée*, XXIV.

[2] *Iliade*, XXIV.

[3] Le Wash, le Lark. *Poésies d'Homère*, th. XIII[e].

donna la même licence pour déterminer la date de cette mystérieuse apparition; les preuves faisant défaut, on y suppléa par des hypothèses; on parla de huit mille, douze mille, quinze mille ans, et, comme si la question était tranchée par des assertions de fantaisie, nos livres modernes donnent hardiment à ces régions éloignées le nom de *vieil* Orient.

Examinons avec les géologues la valeur de ce dernier titre.

Depuis un demi-siècle, des fouilles ont été faites dans toutes les parties du globe, en Asie aussi bien que dans nos contrées, ayant pour objet de rechercher les plus anciens vestiges de l'existence humaine; mais, comme nous l'avons dit, c'est sur les bords de nos fleuves qu'ils furent trouvés.

La Somme[1], par exemple, était un de ces fleuves. Les peuples qui habitaient sur ses rives ont autrefois émigré en Asie, dans la région de

[1] *Pays atlantiques*, th. XIVe.

l'Indus, où l'on retrouve leur nom[1]; en outre, nous voyons par d'antiques monuments[2] qu'à son embouchure étaient des mystères et que, sous sa berge, dormaient ensevelis les justes de l'ancien culte[3].

Dans ces derniers temps, Boucher de Perthes, en examinant les travaux de creusement pratiqués le long de l'estuaire du fleuve, remarqua des ossements humains, mêlés à des objets d'industrie primitive. Cette découverte mit en éveil tous les hommes de science. En 1865, ils se rendirent sur les lieux et là, à Moulin-Quignon, on procéda solennellement à une expérience décisive. Une tranchée fut ouverte dans cette terre mystérieuse, et au bout de trois jours on trouva ce que l'on cherchait, c'est-à-dire un crâne humain, des haches en silex et des ossements de mammouth.

Ce mélange parut singulier; mais ce qui étonna

[1] Les *Samarobricæ. Samarobria,* Amiens.

[2] L'Odyssée d'Homère. Chant IV[e].

[3] *Origine celtique,* th. XIV[e]. — Légende de Ménélas.

bien davantage, ce fut l'antiquité incomparable des objets trouvés. Le crâne était sous une véritable colline, à une profondeur de cinq[1] mètres. Le monticule, qui recouvrait ces débris, se composait de six couches de terrain, lesquelles s'étaient formées l'une au-dessus de l'autre, lentement et par le travail seul de la nature; on y chercha vainement l'intervention de la main de l'homme; tout avait suivi sa marche normale, celle par laquelle se font les collines.

Cette découverte bouleversait tous les systèmes; il ne s'agissait plus là de jouer avec des hypothèses, il fallut admettre un fait positif et renverser forcément la balance des antiquités; l'Europe reprenait l'avantage sur l'Asie. Les calculs les plus modérés, guidés par une sévère induction, considérant la lenteur que met la nature à exhausser ses terrains, reportent au moins à trente mille ans l'époque où l'homme existait dans nos contrées.

[1] Le Hon, *L'Homme fossile.*

Quelque jour, *peut-être,* on trouvera en Asie de pareils indices; alors on sera en droit de parler de *vieil* Orient.

Il ne faut pas croire que l'homme de nos pays se soit borné à fabriquer des haches en silex et d'autres objets d'une industrie primitive; il perfectionna tous les arts, et quand il se trouva pourvu des moyens nécessaires pour s'ouvrir la route des autres contrées, il commença ces émigrations lointaines d'où sont sorties les cités fameuses qui ont jeté quelque éclat sur les bords du Nil, de l'Euphrate, du Gange. Ces villes sont donc nos colonies; et pour prétendre que c'est d'elles que nous tirons nos institutions, il faut, comme plus haut, aller à l'encontre des découvertes les plus positives de la science actuelle. Les mêmes monuments qu'elles possèdent sur terre, nous les avons à l'état de fossiles.

Comme l'Égypte, la Gaule a des pyramides; mais lorsque ces dernières furent construites, y avait-il même des habitants sur les bords du Nil?

La pyramide de Mimizan, dans les Landes [1], est presque entièrement enterrée sous la grève; c'est un monument des premiers âges. Homère, qui ne cite aucune construction égyptienne, la connaît; il l'appelle Mimas [2] et il semble nous dire que, de son temps, elle était déjà ancienne, que déjà elle disparaissait sous les sables amoncelés par les vents. Ceux qui veulent que les Égyptiens soient nos civilisateurs avoueront au moins que nous avions avant eux des pyramides.

Également on sait que, dans les temps primitifs, une des pratiques les plus sacrées de la religion était d'ensevelir les morts dans des grottes, et de leur adjoindre des ossements d'animaux [3]; Homère fait allusion à cette coutume en nous décrivant les funérailles de Patrocle : « On inhuma avec lui, dit-il, des béliers, des bœufs, des chiens et des chevaux. » Cet usage, qui semble

[1] Au sud du bassin d'Arcachon.

[2] *Pays atlantiques*, th. XIVe. — Légende de Nestor.

[3] *Origine celtique*, th. XIVe. Ossements des cavernes.

bizarre, a été pratiqué dans nos pays et en Égypte; on retrouve de ces grottes le long de la Meuse et le long du Nil; dans les unes comme dans les autres, on voit des ossements d'animaux mêlés à ceux de l'homme; tout annonce donc que cette forme de culte est née dans l'un de ces pays et que de là elle est passée dans l'autre; or, il n'est pas difficile de dire laquelle des deux contrées possède les titres de priorité. Les grottes qui bordent le cours de la Meuse [1] sont brutes, sans ornements et complétement délabrées, les hommes n'y sont plus que des débris de squelettes, les animaux qui s'y rencontrent appartiennent à des races éteintes depuis longtemps et qu'on ne retrouve plus que là; on y voit, par exemple, des mammouths, des rhinocéros, tous deux couverts d'une toison comme les béliers [2], des rennes relégués aujourd'hui dans les glaces

[1] De la Meuse et de ses affluents.

[2] Les mammouths portaient une toison, une grande crinière, une queue relevée et garnie de poils.

du pôle, des hyènes qui ne vivent plus que dans les contrées brûlantes.

Nos grottes funéraires ont donc été creusées à une époque où tous ces animaux étaient encore sur terre, où notre climat se prêtait à leur existence; or, qui pourrait dire à quelle antiquité effrayante il faudrait remonter pour trouver notre pays dans de pareilles conditions de température?

Ce que nous venons de voir à l'état fossile existe également en Égypte, mais à l'état moderne. Le long des bords du Nil, on trouve [1] des caveaux funéraires, peints, ornementés; ils contiennent soit des momies ayant encore toutes leurs formes, soit des animaux momifiés, semblables, en tout, à ceux qui vivent actuellement dans le pays, par exemple des crocodiles, des loups, des chats, des chiens. Voilà toute l'antiquité de l'Égypte.

Il est évident, sur ce double tableau, qu'il s'est passé toute une révolution de notre globe entre

[1] *Origine celtique*, th. XVIIIe.

les mystères fondés sur les bords de la Meuse et ceux qui furent établis sur les bords du Nil, et que les premiers existaient depuis un temps indéfini, lorsqu'ils furent transportés à l'embouchure de ce dernier fleuve.

Dans ce qui précède, nous n'avons voulu citer que des exemples isolés et préparatoires; mais cette même question des animaux fossiles, prise dans sa généralité, peut nous mener beaucoup plus loin, et en parcourant ces archives souterraines, nous sommes en mesure de suivre, jusqu'au fond de l'Orient, les antiques émigrations des Belges et des Bataves.

Les fouilles pratiquées en différentes contrées nous apprennent que les grands animaux de l'âge primitif, mammouths, rhinocéros à toison et autres, se rencontrent surtout dans les pays qui avoisinent la région des fleuves celtiques, dans les bassins de la Meuse, de la Somme, de la Tamise; en descendant vers le midi, ils deviennent plus rares.

Ces animaux étaient sacrés; c'est pourquoi leurs ossements, que nous retrouvons aujourd'hui, ne se remarquent que dans les lieux choisis par les mystères pour la sépulture de l'homme, dans des grottes, au voisinage des fleuves, accompagnés d'amulettes mortuaires. Ils s'éteignirent peu à peu, de sorte que bientôt il fallut, pour les besoins du culte, suppléer à leur disparition; on grava leur image sur des lames d'ivoire, et ces figures, consacrées [1] par la religion, tinrent lieu de la réalité; elles étaient, comme l'animal lui-même, déposées dans les cavernes funéraires. Ainsi, dans les grottes de la Madeleine, en Périgord, on trouva, en 1864, plusieurs de ces lames; l'une d'elles est longue de 24 centimètres; on y voit gravée la représentation d'un mammouth en pleine attitude de course; on remarque parfaitement sa crinière, sa queue garnie de crin. Cette précieuse relique a été présentée à l'Académie des sciences de Paris.

[1] *Einigen*, consacrer, identifier avec l'objet.

Ici, comme on le voit, nous sommes déjà loin de l'origine des mystères, c'est-à-dire à l'époque plus récente où naquirent les figures, où la religion se vit amenée à remplacer les objets par leur image.

Plus tard, l'art se perfectionnant encore, on ne se contenta plus d'une image grossièrement tracée, on sculpta les animaux des cavernes. L'Espagne est couverte de ces monuments; on y remarque, en différents endroits, des figures colossales en granit, représentant des mammouths, des rhinocéros à toison. Pendant longtemps, on les prit pour des essais grossiers de l'art primitif; les uns passèrent pour des éléphants mal taillés, les autres, ne ressemblant à rien de connu, sont vulgairement appelés taureaux, *toros de Guisando.* C'est seulement de nos jours, lorsque la géologie eut tiré de la terre des formes semblables, qu'on reconnut, dans ces figures, des mammouths et des rhinocéros fossiles. Les mammouths sont peu nombreux; un des plus remarquables se trouve

aux environs de Barcelone [1] dans la *gruta* [2] *del Elefante;* il est d'une grandeur énorme et porte deux tours. Les rhinocéros [3] étaient autrefois en plus grand nombre, ils sont aujourd'hui réduits à 37 pour toute l'Espagne.

Si, d'Espagne, nous passons en Italie, nous ne trouvons déjà plus qu'un souvenir de nos mammouths, mais il confirme ce que nous en disons. Ennius, dans ses poésies, n'emploie que le langage des mystères; or, parlant du mammouth, il l'appelle *Bos luca*, c'est-à-dire le taureau des sépulcres [4].

Plus loin, les mammouths disparaissent complétement; mais comme ils avaient une toison blanche, les éléphants blancs les remplacent dans la vénération des Orientaux.

[1] A Colbato.

[2] *Gruta*, grotte, grotte funéraire.

[3] Ils sont fort dégradés. Plusieurs paraissent être plutôt des hippopotames. On en voit à Alcala, Guisando, Salamanque, etc.

[4] *Lyck*, sépulcre, d'où *Luca*. *Dictionnaire celtique.*

Dans l'Inde, on voit une grotte célèbre, copiée[1] sur celle que nous avons signalée en Espagne; elle s'appelle également Éléphantine, mais l'animal qui s'y trouve sculpté n'a plus rien du mammouth espagnol; c'est simplement un éléphant de la forme de ceux qui vivent actuellement dans le pays.

Telle est la route qu'ont suivie les mystères pour passer des bords de la Meuse sur ceux du Gange; telle est la longueur du temps qu'ils ont mis à parcourir cette route. Quand ces mystères naquirent aux bords de la Meuse, le mammouth vivait; quand ils arrivèrent aux bords du Gange, il avait déjà disparu depuis longtemps[2]. Notre ancienne religion est donc encore celle des peuples orientaux; elle est fossile chez nous, elle est moderne chez eux; ce serait évidemment renverser

[1] *Origine celtique*, th. XIXe.

[2] A en juger par la légende sanscrite d'Agastya, les poèmes des Homérites seraient antérieurs de dix mille ans à ceux des brames. *Pays atlantiques*, th. IXe.

toutes les notions que de prétendre que c'est d'eux que nous la tenons.

Des nombres 3 *et* 7.

La région qui fut le centre des émigrations anciennes était une terre sainte aux yeux des populations, et les colons, emportant avec eux son image, décrivaient sur ce modèle leurs nouveaux établissements.

Cette image présente un tracé fort simple : trois fleuves qui, se réunissant, tombent à la mer par sept embouchures. Ces fleuves sont le Rhin, la Meuse et l'Escaut; leurs embouchures sont, respectivement, le vieux Rhin et le Vahal, la Meuse et le Hélion, le Vère [1], le Hont et le Zwin.

Si nous suivons jusqu'au fond de l'Orient la série des peuples fameux dans l'antiquité, nous retrouvons chez eux cette topographie, mais appliquée à des fleuves qui n'y répondent ni par leurs

[1] Appelé Vère, Campe, Camfer.

cours ni par leurs embouchures. Cette adaptation forcée, qui se rencontre partout la même, prouve sans réplique que les colonisateurs sont partis d'un même pays et qu'ils ont copié un même modèle, celui où se trouvent, en réalité, trois fleuves avec sept embouchures.

Voici l'énumération de ces fleuves à double tracé :

Le Rhône. — Marseille était une ville célèbre dans les anciens temps; elle avait un commerce étendu; ses voyageurs faisaient des explorations au loin; ses cours de littérature grecque attiraient la jeunesse romaine. Avec tant et de si beaux titres, la science moderne ne pouvait lui pardonner d'être une ville celtique. Sur la foi de deux auteurs [1], tout remplis de récits merveilleux, on supposa, et l'on répète chaque jour, que des fugitifs, venus de la ville asiatique de Phocée, arrivèrent sur la côte gauloise et que, ne trou-

[1] Athénée et Justin.

vant dans la contrée que quelques barbares, ils y fondèrent Marseille[1].

Mais comment concilier cela avec les traditions positives du pays? Le Rhône, qui passe près de la ville, a trois embouchures, qui sont encore aujourd'hui telles qu'elles ont été autrefois décrites par Pline; or, dans les mystères, il en a sept. Les fondateurs venaient donc d'un pays où le fleuve a sept embouchures. Voici, à ce sujet, un passage traduit littéralement du poème des Argonautes[2] : « Le vaisseau Argo entra dans le Rhône qui coule à travers les *dix mille* nations des *Celtes* et se jette dans la mer de Sardaigne par *sept* embouchures. »

L'Asie n'est donc pour rien dans la fondation de Marseille[3].

LE PÔ. — Les Celtes, nous le savons par

[1] *Origine celtique*, th. V°.

[2] APOLLONIUS DE RHODES. IV, 625.

[3] Homère donne, sur cette ville, d'autres détails. *Pays atlantiques*, th. XII°.

l'histoire, ont conquis, à une époque reculée, tout le nord de l'Italie et ils y ont implanté cette race d'hommes qui s'est toujours montrée supérieure aux autres populations de cette contrée. C'est là, sur les bords du *Padus*, que naquirent ceux des auteurs romains qui ont montré le plus d'étendue dans le génie : Virgile, Tite-Live, Pline. Le fleuve rappelle par son nom celui des *Bataves*, et, comme lui, il a, dans les mystères, sept embouchures [1].

Le Timave. — Au nord du golfe Adriatique, se trouve une contrée riche en métaux, en fer, cuivre, mercure. Évidemment les Celtes n'ont pas manqué d'occuper ce canton et d'y établir leurs mystères. Là se trouve le Timave, ruisseau à peine perceptible, et qui entre dans la mer après un cours de 5 kilomètres. Ils en firent leur fleuve sacré et donnèrent solennellement à ce filet d'eau sept embouchures.

[1] *Encyclopédie méthodique*. Géographie ancienne.

Le Danube. — Ce fleuve est celtique dans toute sa longueur : Hérodote place des Celtes au voisinage de sa source; Strabon en place d'autres sur la partie inférieure de son cours; le pays qu'il arrose s'appelait, sans détour, vallée de la Meuse, ce que les Grecs écrivaient Mœsie. Dans le delta qu'il forme en se jetant à la mer, se trouvait *Istropolis,* la ville des histrions, c'est-à-dire de ceux [1] qui avaient pour fonction de représenter les mêmes mystères qu'aux bouches de la Meuse; c'est pourquoi ils donnaient mystiquement au fleuve sept embouchures [2].

Le Don. — Vers le temps des croisades, le roi saint Louis envoya un moine flamand, nommé Ruysbroeck [3], au grand Khan des Mongols, en Asie, pour l'engager à embrasser la religion chrétienne. Le religieux raconte, dans son jour-

[1] Hérodote place là les Zigunes, nom que l'on donne encore, dans le pays, à ceux que nous appelons bohémiens. Voir, sur les Bohémiens, *Origine celtique*, th. Xe.

[2] *Encyclopédie méthodique*. Géographie ancienne.

[3] Ordinairement appelé Rubruquis.

nal de voyage, qu'en passant en Crimée, à l'embouchure du Don, il fut fort étonné de comprendre le langage des habitants, et qu'il parla avec eux le flamand, comme s'il était dans son pays.

On peut déjà soupçonner, d'après ce fait, que les Celtes sont venus dans ces parages; mais il n'est plus possible d'en douter en voyant l'empreinte mystique qu'ils y ont laissée : *Le Tanaïs*, dit Sénèque [1], *dégorge ses eaux dans le Pont-Euxin par sept bouches.*

Or, ce Tanaïs est le Don, lequel n'a et ne peut avoir qu'une seule embouchure.

Le Nil. — L'Égypte ancienne est tout entière dans ses ruines, que nous explorons depuis près d'un siècle; pour la mieux comprendre, nous avons déchiffré ses hiéroglyphes. La science possède donc, dans ce pays, un vaste amas de monuments en tous genres : zodiaques [2], caveaux

[1] Sénèque le Tragique. *Troade*, 9.

[2] *Origine celtique*, th. XVIIIe.

funéraires, temples, mystères d'Isis[1], légendes curieuses, symboles bizarres, noms exotiques[2]. Or, avouons-le, rien de tout cela n'a reçu, jusqu'ici, un commencement d'explication; dans cette étude, nous nous bornons à appeler savants ceux qui nous rapportent des bords du Nil un document inédit. Qu'est-ce que l'Égypte?

Parcourez maintenant les détails du canton où nous avons placé l'origine des mystères, vous arrivez à cet étrange résultat, que l'un de ces pays est la copie de l'autre, que celui du *Nil* est en formes hiéroglyphiques ce que celui de *Néhal* est en nature.

Nous n'avons ici à exposer qu'un seul point de cette importante similitude : Le Nil des poètes, comme le fleuve des Celtes, avait sept embouchures.

Remarquez, à ce propos, ce que les prêtres

[1] *Origine celtique*, th. XIe.

[2] Voir, *Pays atlantiques*, th. XIVe, quelle est l'Égypte d'Homère.

égyptiens dirent à Hérodote; d'après eux, le Nil, primitivement, n'avait que cinq embouchures; on dut en creuser deux nouvelles pour lui en donner sept.

Le caractère sacré de ce dernier chiffre vient donc des mystères purificateurs.

Le Gyr. — Les anciens auteurs citent fréquemment des peuples qu'ils nomment Éthiopiens; ils les rencontrent partout et rapportent sur eux de singulières légendes. Homère les appelle les plus purs des hommes, célébrant des fêtes auxquelles les dieux mêmes viennent assister. Claudien nous donne sur eux un détail qui nous montre, comme dans tout ce qui précède, l'origine celtique de leurs mystères : « Ils ont, dit-il, un fleuve fameux, nommé Gyr, et qui est représenté [1] se jetant à la mer comme le Nil, » ayant, par conséquent, sept embouchures.

L'Euphrate. — L'Euphrate et le Tigre, courant du nord au sud dans une grande partie de

[1] ... *Simili mentitus gurgite Nilum.*

l'Asie, se réunissent finalement en un seul fleuve, qui se jette à la mer[1] par une seule embouchure. Dans l'angle que forme leur jonction étaient des peuples appelés Chaldéens, c'est-à-dire Celtes[2]. Ce qui explique pourquoi ce même Euphrate, malgré ce que nous venons de décrire, se trouve figuré, dans les auteurs anciens, avec sept embouchures[3].

L'Indus. — Entre les pays connus de nos anciens auteurs et la région des brames coule l'Indus; nous devons donc trouver ici une double série de témoignages pour nous parler de ce fleuve.

En lisant les noms des peuples que les géographes romains placent sur ses bords, on se demande si ces auteurs n'ont pas fait une confusion de pays; nous y trouvons[4] des *Samarobriæ*, habitants d'Amiens, des *Sugambri*, Sicambres,

[1] Dans le golfe Persique.
[2] Keltes et Kaldéens sont un même mot. Voir plus haut.
[3] *Encyclopédie méthodique*. Géographie ancienne.
[4] *Origine celtique*, th. XIe.

des *Sambruceni*, peuples de la Sambre, des *Moruni*, Morins, des *Belochi*, Belges [1], ce dernier mot désignant ces pontifes vêtus de lin qui exerçaient, aux bouches du fleuve, le ministère des purifications. Ces bouches sont décrites, au nombre de sept, tout à la fois dans Ptolémée et dans les livres sanscrits ; et même ces derniers ne connaissent l'Indus que sous le nom de *Septa-Sindu*, fleuve septuple, fleuve aux sept embouchures.

Le Gange. — Ce fleuve [2] est celui qui a le mieux conservé jusqu'à nos jours la pratique des purifications anciennes ; il est le seul qui soit encore adoré aujourd'hui comme à l'époque des émigrations celtiques ; aussi, quoiqu'il s'éparpille dans la mer par une multitude de filets d'eau qu'il serait difficile de compter, les brames, ne

[1] Voir, *Pays atlantiques*, th IIe, les émigrations bretonnes dans l'Asie centrale. Les *Belochi* ont laissé leur nom au Béloutchistan.

[2] Le Gange est modelé sur la Garonne. *Origine celtique*, th. XIXe.

consultant que leurs vieux livres sanscrits, lui donnent toujours sept embouchures.

L'HEPTAPOROS. — Homère[1] cite huit fleuves qui passent au voisinage de Troie; il nomme l'un d'entre eux *Heptaporos*, fleuve aux sept embouchures.

J'arrête ici cette liste, que je pourrais prolonger; je la trouve suffisante pour renverser toutes ces théories modernes qui font venir nos traditions des pays orientaux. Depuis le Rhône jusqu'au Gange, la géographie nous montre une série de fleuves qui ne se ressemblent point; dans l'ancien rituel, ils se ressemblent tous; ce rituel venait donc, non pas du Nil, de l'Euphrate, du Gange, mais du seul fleuve auquel il se rapporte, dont il reproduit la forme, c'est-à-dire de celui qui baigne le pays des Belges et des Bataves.

Mais le fleuve primitif, comme nous l'avons dit, est non seulement septiforme par ses embouchures, mais encore triple par son cours. Ce der-

[1] *Iliade*, XII.

nier nombre dut aussi être représenté dans les mystères. En recommençant l'énumération des fleuves cités plus haut, nous constaterions sans peine qu'ils ont également trois cours, mais seulement dans les rituels. Cette reprise serait fastidieuse; c'est pourquoi nous ne mentionnerons que ceux qui sont aujourd'hui en plus grande faveur parmi les savants, par exemple le Nil, le Gange.

Apollonius de Rhodes, dans son poème des Argonautes, ne parle que le langage des mystères; il nous peint l'Égypte comme un pays très ancien, arrosé, dit-il, par un fleuve au triple cours, *Tritonos*[1].

Mais il y a mieux.

Dans les fouilles modernes, on trouve des statues représentant le *Nil céleste*[2] et d'autres le *Nil terrestre;* or, le premier seulement est figuré ayant devant lui trois cruches qui désignent trois

[1] *Argon.*, IV, 269.

[2] CHAMPOLLION, *Égypte*, II.

cours d'eau[1], et l'autre n'a jamais été trouvé avec cet emblème.

Pourquoi cette différence, que ni les anciens ni les modernes ne peuvent expliquer? Évidemment le premier ne se rapporte pas au fleuve d'Afrique, mais à celui des mystères, à celui qui a réellement trois cours, qui sont le Rhin, la Meuse et l'Escaut.

Passons au pays des brames et nous verrons le même mythisme.

Le Gange asiatique n'a qu'un seul cours; mais lisez les poèmes sanscrits et vous trouverez que le Gange des mystères en a trois. Par exemple, dans un de ces poèmes[2], Rama, se préparant à marcher à la destruction des monstres, dut se faire baptiser; il se rendit donc auprès du saint religieux Mithra, qui avait sa cellule au bord du fleuve, et là, dit le poète, *il se plongea dans le Gange au triple cours.*

[1] D'après Horus Apollo, Égyptien, qui cherche à expliquer quels sont ces trois cours d'eau.

[2] La Ramayana.

En résumé, la science moderne a pris l'inverse dans la question des émigrations anciennes. Faire venir les civilisateurs de l'Orient, c'est aller au rebours de la marche qu'ils ont suivie; puisqu'ils ont semé partout une même copie, c'est qu'ils venaient tous du pays où se trouve le modèle, et ce modèle est en Occident, il est dans la région où sont trois fleuves et sept embouchures.

Voici maintenant comment ces mêmes fleuves ont été divinisés.

Tablettes de Mithra et de Dendérah.

Nous venons de voir comment les colons envoyés par la Métropole décrivaient ses fleuves dans les pays où ils formaient des établissements; mais généralement ils employaient, pour cette fin, des symboles où la désignation fluviale se laissait plus difficilement reconnaître.

L'exemple du Nil, cité précédemment, nous fait voir un de ces symboles, c'est-à-dire une

statue de forme humaine, représentant, simplement par un emblème, la triade fluminale. De même nous avons signalé plus haut les trois déités de l'Inde, tenant en main un lotus, c'est-à-dire une fleur aquatique. Dans le temple du Boutan, ces trois déités ont chacune devant elle un vase d'airain rempli d'une eau que l'on entretient toujours pure; dans celui du petit Thibet[1], ces statues, placées au fond du sanctuaire, sont au nombre de sept[2].

On trouve souvent aussi les trois fleuves représentés isolément, et alors chacun d'eux est désigné par l'emblème qui lui est propre.

Ainsi, la Meuse porte dans les mystères le nom de Hélion[3], mot qui signifie soleil; or, l'antiquité nous a laissé une multitude de figures couronnées de rayons et qui, dans leurs légendes, n'ont pas la moindre relation avec l'astre du jour;

[1] Dans le magnifique temple de Jikadzé.

[2] *Origine celtique*, th. XII[e].

[3] Ptolémée, Tacite, Pline lui donnent ce nom.

bien au contraire, tout ce qui les accompagne rappelle des fleuves, des fontaines, rien que de l'eau. Ces figures diverses se rapportent toutes au Hélion. Ainsi, Mithra est toujours couronné des rayons du soleil; nous l'avons vu plus haut baptisant sur les bords du Gange. Apollon est parmi nous le dieu solaire; nous avons parlé des sources qui, tout à la fois chez les Belges de Bretagne[1] et ceux d'Égypte[2], s'appellent fontaines du Soleil; Wischnou, l'Apollon[3] des brames, est également représenté flottant sur un fleuve. *Les Égyptiens*, dit Plutarque[4], *peignent le Soleil naissant de la fleur du lotus; non pas qu'ils croient*, ajoute l'auteur, *qu'il soit né ainsi, mais parce qu'ils représentent allégoriquement la plupart des choses.* Ce que les fouilles modernes nous ont fait connaître, dans le pays de ces

[1] *Itinéraire d'Antonin.*

[2] HÉRODOTE.

[3] Comme Apollon, il est représenté au milieu de neuf muses qui dansent autour de lui.

[4] *Isis.*

Egyptiens, est bien plus explicite encore : Dans un temple voisin de Thèbes[1], on voit une suite de peintures représentant le Soleil voguant sur le fleuve sacré ; il est dans un bateau, il a pour guide une *Muse,* il navigue vers les régions occidentales, et arrive enfin dans l'Océan, qui le repousse. Quel peut être ce fleuve solaire, si ce n'est la *Meuse ?*

Également, l'Escaut paraît dans les traditions antiques sous des images qui lui sont propres. Il a trois embouchures ; l'une s'appelle Zwin, une autre est le Hont, la troisième longe[2] la ville antique de Campe. Or, les anciens, dans leurs mystères, ont figuré cet ensemble sous le nom d'Hécate[3]; les uns, considérant surtout l'embouchure

[1] Dans les caveaux de Biban-el-Molouk.

[2] Elle passe entre Vère, dans l'île Walcheren, et Campe, dans l'île Béveland. Campé, d'après les Grecs, est un monstre placé à l'entrée des enfers. Il y a un autre Campe sur le Helgat.

[3] *Hundert,* en celtique, *Hécate,* en grec, cent. — *Hont,* chien.

moyenne qui est le Hont, ont pris l'animal désigné par ce mot et représentent la déesse avec une tête de chien; d'autres, bien plus significatifs, lui donnent trois têtes d'animaux, mais d'animaux qui portent exactement les noms des trois branches du fleuve; ce sont le sanglier *Zwin,* le chien *Hont,* et l'Hippocampe, c'est-à-dire le cheval sacré des Celtes, qui est représenté avec une crinière *flottante* et une queue de poisson [1].

Je ne cite que ces exemples; ils me paraissent suffisants pour montrer par quelles images les peuples, partis des bords du Hélion, ont figuré, dans leurs nouveaux établissements, l'hiéroglyphe des fleuves sacrés.

Mais le cours naturel du fleuve descendant à la mer n'était qu'une moitié de la représentation; le flux remontant de la mer formait l'autre moitié et devait, par conséquent, avoir sa contr'image.

[1] Hécate était appelée *Triceps, Trivia;* son autel avait trois côtés; elle-même était souvent représentée avec trois corps; on lui sacrifiait trois chiens noirs, etc.

Généralement, comme le flux a pour cause la lune, on le figura par une seconde divinité, portant sur sa tête le croissant; ainsi Diane[1], parée de ce symbole, est la marée lunaire remontant le cours du Hélion.

Souvent on escorte cette dernière image de deux autres, mais qui ne sont qu'accessoires; on place, à gauche de la déesse, un renne[2] et, à sa droite, un chien, l'un désignant le Rhin, l'autre le Hont, embouchure de l'Escaut. Cette triple figure nous est familière, et tout porte à croire qu'elle a été imaginée parmi nous et, de là, transportée à Rome et en Grèce.

En effet, les peuples qui habitaient la basse Meuse, les Nerviens par conséquent, n'avaient pas besoin d'images pour figurer le flux dans leurs mystères, puisqu'ils le possédaient en nature;

[1] Diane, Isis, Méni, etc., sont un même mythe sous des noms différents.

[2] Ces mythes furent formés à l'âge du renne; quand le renne disparut, on lui substitua le cerf. — *Reen*, renne, cerf.

mais il n'en était pas de même des Éburons[1], c'est-à-dire de ceux qui occupaient la partie supérieure du fleuve; le flux n'arrivant pas jusqu'à eux, ils durent se le procurer par artifice, et ils créèrent ainsi ces symboles, dont on fit, par la suite, des dieux et des déesses.

La figure que nous venons de décrire, c'est-à-dire une déesse lunaire accompagnée de deux animaux, est donc primitivement l'idole des Éburons; on la nommait *Arduinna,* et sa statue, retrouvée récemment dans les Ardennes, répond au tableau que nous en avons fait.

Arduinna était la patronne des chasseurs[2]; elle avait sa chapelle dans les Ardennes, et ceux qui faisaient partie de la confrérie y apportaient un tribut pour chaque pièce de gibier qu'ils avaient tuée, trois sous pour un chevreuil, cinq pour un

[1] *Neer-land,* pays des Nerviens, *Uber-land,* pays des Éburons; l'antique château de Merwé faisait la séparation.

[2] Il s'agit des grandes chasses, qui avaient là leur centre, et dont le but était la destruction des animaux dont les races sont aujourd'hui éteintes dans nos pays.

cerf et ainsi du reste. Quand le christianisme vint, le peuple n'abandonna pas ses vieilles traditions, il transporta sur son premier évêque les emblèmes de l'ancienne idole; elle était appelée déesse des Éburons, il fut appelé du même nom, c'est-à-dire saint Huber; le chien, le cerf, le patronage de la chasse, les légendes antiques, tout fut attribué au nouveau protecteur.

Ces souvenirs se retrouvent dans les contrées étrangères, où les émigrations celtiques les ont portés. Ainsi les chiens de chasse les plus renommés chez les anciens étaient ceux de la forêt des Ardennes; ils sont cités dans les poètes latins[1]. L'idole des Éburons passa plus tard chez les Sabins[2], qui ne changèrent rien à son nom et l'appelèrent toujours, comme aux bords de la Meuse, *Arduinna.* Les Phocéens de Marseille

[1] *Ut canis occultos agitans cum belgicus apros*
Lustrat inaccessos venantûm indagine saltus,
Etc. SILIUS ITALICUS.

[2] Voir les relations des Sabins et du *Sabis; Origine celtique,* th. XI[e].

avaient également dans leur temple l'image que nous avons décrite plus haut, et, là aussi, la déesse portait un nom de son pays d'origine; elle était appelée *Haert-meisse*, mot que les Grecs prononçaient Artémise[1] et qui signifie la Vierge à la biche[2]. De Marseille elle fut transportée dans le temple d'Éphèse, où des Vierges étaient consacrées à son service.

Dans ces dernières années, on a scruté les ruines de ce temple, et l'on y a trouvé le sépulcre d'une de ces prêtresses[3]; une inscription grecque relatait tous ses titres, et on y lisait, entre autres choses : *Elle a accompli le pèlerinage de Marseille.* Marseille était donc, pour les Orientaux, une métropole, un lieu de pèlerinage; c'est donc de cette ville et, par conséquent, des Gaules, de la Meuse que les Asiatiques ont tiré le culte et les attributs de Diane.

[1] Également, la déesse, dans le Brabant, fut appelée *Jung-Wyf*, jeune femme; d'où Geneviève.

[2] *Haert*, cerf; *Meisse*, jeune fille.

[3] *Origine celtique*, th. Ve.

L'idole des Ardennes a pénétré jusque dans les montagnes de l'Asie centrale; les sept statues fluminales que renferme le temple du petit Thibet portent le nom général d'*Erdeni*, déformation à peine sensible du mot *Arduinna.*

Dans tout ce qui précède, nous voyons que l'on emploie deux figures différentes pour peindre le fleuve et son flux; mais, souvent aussi, on réunissait le tout dans un même symbole. Parmi les nombreux souvenirs que le christianisme s'est appropriés de nos anciennes religions, il en est un fort remarquable qui peut être cité à l'appui de ce que nous disons; on y voit la Meuse, son flux lunaire et tout le reste représentés par une seule image, c'est-à-dire sous la forme d'*une femme parée des rayons du soleil, ayant sous ses pieds la lune, sur sa tête une couronne de douze étoiles*[1], *et devant elle un dragon à sept têtes qui s'avance comme pour la dévorer*[2].

[1] Les douze îles sacrées signalées plus haut.

[2] *Mulier amicta sole, etc. Apocalypse;* XII, I.

Mais l'exemple qui suit va nous donner, sur ce dernier point, des détails beaucoup plus explicites; je veux parler des mystères de Mithra[1]. Ces fameux mystères, que la science a déclarés impénétrables, s'expliquent d'eux-mêmes par les principes que nous venons d'exposer; nous en dirons un mot cependant, à cause des détails intéressants qu'ils renferment sur la Meuse et la région qu'elle traverse.

Le culte de Mithra se pratiquait dans des antres, avec des cérémonies mystérieuses, redoutables, et dont les détails étaient plutôt soupçonnés que connus des écrivains. Les postulants y subissaient de rudes épreuves auxquelles ils succombaient souvent; on parlait aussi d'expiations sanglantes, de victimes humaines immolées dans les grandes fêtes. Même les peuples qui s'étaient construit des temples pour tout le reste de leur culte n'avaient que des cavernes pour les

[1] Voir, pour les mystères de Mithra, *Origine celtique*, th. XIe.

mystères de Mithra[1], ce qui, évidemment, ne s'explique que par l'obligation de suivre en cela une tradition ancienne. En effet, nous avons parlé des grottes qui bordent le cours de nos fleuves sacrés; ce que les géologues y ont surtout remarqué, ce sont des amulettes, des instruments de sacrifice, des débris de victimes, et souvent de victimes humaines. Ce sont les antres primitifs[2] du culte de Mithra.

Ce culte, qui s'exerçait dans l'ombre, ne nous est qu'imparfaitement connu; mais, à défaut de renseignements historiques, nous avons de nombreux monuments qui nous donnent des notions sur la divinité qui en était l'objet; ce sont des inscriptions, des figures gravées sur les rochers, et surtout des tablettes de marbre qui représentent Mithra entouré de nombreux symboles. Ces

[1] On connaît par l'histoire la célèbre grotte mithriaque d'Alexandrie.

[2] On les considère comme des trous servant d'asiles à nos aïeux encore sauvages.

tablettes ont été trouvées en différents endroits, mais seulement dans nos régions occidentales, et principalement à Antium, près de l'embouchure du Tibre.

Dans ces images, Mithra est toujours représenté sous la forme d'un jeune homme couronné des rayons du soleil et monté sur un taureau[1]; le taureau accroupi retourne fièrement la tête, comme s'il menaçait de revenir en arrière. Cette figure est évidemment un tableau du Hélion; nous y voyons le fleuve solaire, ses deux cornes[2], son cours qui retourne sur lui-même; c'est donc une seule image[3] pour exprimer le double mouvement du flux et du reflux.

La figure que nous venons de décrire repré-

[1] Neptune, Apollon, Mithra ont pour emblème un taureau; ce taureau est l'auroch des grottes fossiles.

[2] Le Rhin, la Meuse sont représentés avec deux cornes; l'Escaut, par un taureau à trois cornes, le trident de Siva, Hécate aux trois têtes, Hercule luttant contre le triple Géryon, etc. *Origine celtique*, passim.

[3] *Vaccus*, taureau; *Bach*, fleuve.

sente, en général, le cours du fleuve, mais elle est toujours accompagnée d'accessoires qui en retracent les détails avec bien plus de précision. Ces détails portent principalement sur deux points : le pays de Namur, où la Sambre entre dans la Meuse, et le pays qui avoisine l'embouchure de ce dernier fleuve.

Le pays de Namur est devenu célèbre dans les temps modernes par les découvertes géologiques[1] qui s'y sont faites. Les grottes mithriaques, dont nous avons parlé, et que l'on retrouve en si grand nombre dans la région de la Meuse, sont toutes ramassées autour de cette ville; il est donc naturel que cet endroit soit rappelé dans les tablettes de Mithra. Voici la description brute du lieu: Sur le côté gauche de la Meuse, se voit une entaille par où la Sambre pénètre dans le fleuve ; à ce point de jonction se trouve Namur. Voici maintenant l'hiéroglyphe : Le taureau porte sur son côté gauche une large blessure que vient de

[1] Le Hon, *L'homme fossile.*

lui faire Mithra avec un *sabre*[1] qu'il tient toujours en main. Mais remarquez ce qui suit. Au-dessus de la blessure se trouvent, gravés en toutes lettres, les deux mots[2] : NAMA-SABASIO, c'est-à-dire les deux anciens noms de Namur et de la Sambre[3]. La science s'est épuisée en vaines dissertations pour expliquer les deux mots qui précèdent, mais, comme c'est en Asie qu'elle cherche ses documents, elle s'est interdit pour jamais l'intelligence de toutes ces questions[4].

L'autre pays figuré dans les tablettes de Mithra est la région des embouchures du fleuve. Pour le peindre, des symboles de tous genres accompagnent l'image du dieu. On y voit, par exemple, sur la gauche du taureau, un chien qui

[1] *Origine celtique*, th. XIVe.

[2] Ces deux mots se lisent sur le monument de Mithra qui est à Rome, dans la Villa Borghèse.

[3] Name; Sabis. — *Sabasio* est le datif de *Sabasius*, adjectif de Sabis, suivant le style des monuments dédiés.

[4] Les mystères du christianisme font suite à ceux de Mithra; ils s'accomplissent encore avec des flambeaux, même en plein jour.

s'en approche comme pour le mordre; ce chien est le Hont. On y remarque un autel; c'est l'autel sacré que Tacite place aux bouches du Rhin[1] et qui mentionnait le passage d'Ulysse. On y trouve le caducée de Mercure; Mercure était, dit César, la principale divinité des Gaules, et jamais son caducée n'a été trouvé en Asie. L'ordre le plus élevé parmi les initiés aux mystères de Mithra était celui des Lions; la Zélande a toujours eu pour emblème le Lion sortant des eaux.

D'autres figures, jetées comme au hasard autour du groupe principal, représentent un arbre, un scorpion, une étoile, un serpent, une flèche, une toison suspendue à une branche, un dragon, un faucon, un instrument triforme, une fourmi, un sanglier, un corbeau, un crabe[2], un dauphin, un vautour, une faux, un aigle, une colombe, un cygne, une tête de bœuf sur un frêne.

[1] *Pays atlantiques*, th. VIe.

[2] Un cancre, le Cancer. Ce sont ces noms qui ont été pris pour désigner, dans le ciel, des constellations.

Or, tous ces noms, par forme de *rebus*, désignent des lieux situés aux bouches du Hélion, et dont voici, dans la langue du pays, la suite correspondante : *Boom*, *Schaerpens*, *Sterre*, *Sceng* [1], *Doel*, *Vliessincke* [2], *Dracht*, *Valckenesse*, *Dreischer*, *Meere*, *Zwin*, *Lugdunum* [3], *Krabbe*, *Delft*, *Geer*, *Valckenburg* [4], *Arentskerke*, *Duveland*, *Swanenburg*, *Ossenesse* [5].

Tels sont les symboles qui font connaître l'origine de Mithra; dans un pays il baptise, dans un autre il est couronné de rayons; est-ce un fleuve, est-ce le soleil? C'est, comme nous l'avons vu, le Hélion.

Comme le nom de Mithra et quelques-uns de ses symboles ont été trouvés en Égypte, en Perse,

[1] Canal qui sépare les deux îles Béveland ; c'est le serpent des mystères égyptiens et que Pline appelle *Scincus*

[2] *Vlies*, toison ; *Zincke*, branche. Flessingue.

[3] Leyde. *Lug*, corbeau.

[4] *Valck*, faux ; *Arent*, aigle ; *Duve*, colombe ; *Swan*, cygne.

[5] *Ossen*, bœuf ; *Esse*, frêne.

dans l'Inde, on n'a pas manqué de prétendre que son culte nous est venu d'Orient; l'on admet aujourd'hui qu'il est originaire de Perse, qu'il n'a jamais été connu des Grecs, mais qu'il fut apporté en Gaule par les Romains. Or, nous avons dans nos pays des monuments qui réfutent toutes ces assertions.

Au bord du Rhône[1], dans l'Ardèche, on peut voir encore, parmi les ruines d'un temple gaulois, la figure de Mithra sculptée sur un roc; on distingue sa tête rayonnante, son taureau, le chien qui s'approche pour mordre, des symboles qui ne sont ni grecs ni latins. Les Romains ne nous ont pas apporté un monument qui existait avant eux dans nos pays.

Ce qui suit est bien plus explicite encore. En 1598, on découvrit[2] près de Dijon une urne contenant les cendres d'un grand prêtre de Mithra; elle est en verre, ornée d'emblèmes inconnus, et

[1] Au-dessus de la fontaine de Tourn.

[2] *Encyclopédie méthodique*. Art. Chyndonax.

porte l'épitaphe suivante : « Dans ce bocage de Mithra, respectez le cercueil du grand prêtre Chyndonax, car des griffons veillent sur sa cendre. » Or, cette épitaphe est, non pas en latin, mais en grec ; elle remonte donc à cette époque reculée où le grec était la langue sacrée des druides.

Voici, sur la même question, un argument d'une espèce nouvelle.

On voit à Paris un monument assez semblable à ceux que nous venons de décrire ; il fut apporté d'Égypte en 1821 ; il est vulgairement appelé zodiaque de Dendérah, ayant été trouvé dans un temple de cette ville et présentant à la vue une soixantaine de figures jetées comme en désordre, mais dans lesquelles on crut voir des constellations, et surtout celles du zodiaque[1]. Des dissertations nombreuses, savantes, passionnées n'ont pu réussir à jeter le moindre jour sur ce monu-

[1] Voir, pour la question des zodiaques, *Origine celtique*, ch. XVIII[e].

ment, et il est resté au milieu de nous comme un problème sans solution.

Traitons cette matière d'après nos principes.

D'abord, on voit figuré sur le monument de Dendérah un grand nombre d'animaux; mais comment se fait-il que pas un seul d'entre eux n'appartienne à l'Égypte? Aucun ne laisse voir à son cou allongé qu'il soit une girafe ou une autruche; j'y cherche vainement une trompe d'éléphant, une bosse de chameau, une apparence d'hippopotame, de singe, de crocodile ; ces animaux africains étaient cependant appelés, par leurs formes étranges, à figurer avant tout dans un monument de cette espèce, s'il eût été fait en Afrique. Il faut donc avouer que le tableau de Dendérah retrace, non pas le pays où étaient les Égyptiens, mais celui d'où ils venaient.

En outre, on peut se demander si c'est bien un monument astronomique. Les animaux qui y sont figurés forment, il est vrai, des constellations dans le ciel, mais ces animaux, qui sont, en géné-

ral, les mêmes que dans les tables mithriaques, figurent aussi des fleuves sur terre. Est-ce le ciel, est-ce la terre que l'on a voulu, primitivement, représenter dans le monument de Dendérah?

Par exemple, on voit sur ce tableau un grand chien, ce qui se rapporte, dit-on, à la constellation de Sirius; mais ce chien tient sous ses deux pattes de devant l'emblème hiéroglyphique de l'eau[1] et tourne la tête en arrière; c'est donc plutôt le Hont et son flux océanique; on y voit le taureau fluminal de Mithra qui se retourne également, comme pour reculer; on y voit un scorpion, un ours qui se tient debout, appuyé sur un bâton, et d'autres animaux du midi des Gaules[2], mais qui sont étrangers à l'Égypte; on y voit un monstre qu'on a appelé Capricorne[3]; or, il se ter-

[1] Trois lignes ondulées.

[2] Les quatre points cardinaux, décrits dans les livres des brames, répondent à la Gaule méridionale. *Origine celtique*, th. XVIIIe.

[3] Dans le zodiaque des brames, il est appelé *Makara*, monstre marin qui n'est autre que le Mascaret de Garonne. *Ibid.*

mine en queue de poisson : il fut donc un fleuve avant d'être placé, avec le Cancer, le Verseau, les Poissons et d'autres signes évidemment aquatiques, parmi les constellations du zodiaque[1]; on y voit une balance qui semble se mouvoir suspendue à un cercle; or, la balance[2] et l'Escaut se disent également *Schal*, et c'est par cette confusion de mots que l'on a représenté, en style hiéroglyphique, le fleuve et son balancement sans fin. Le rapprochement suivant est surtout étrange. On remarque, sur la table de *Dendérah*, des satyres près d'un lion et, tout alentour, de nombreux emblèmes de Teuth, le Mercure des Égyptiens; or, parmi les antiquités sans nombre qui bordent le cours de la *Dender*, on a trouvé des pierres précieuses, cornalines, onyx, agates, où sont

[1] Le zodiaque fut imaginé par les druides du midi des Gaules, appelés *Sotiates;* ils avaient pour métropole *Sotiacum* et faisaient partie des *Volcæ.*

[2] La balance est placée près de l'ours; voir, *Origine celtique*, th. XVIIIe, les antiquités de Tamise et de Bornheim.

gravés des satyres[1], des lions, et, à l'embouchure même de ce dernier fleuve, on a découvert[2] une statue en bronze représentant Teutatès, le Mercure des Gaulois.

En étendant cette recherche à toutes les autres figures, on trouvera sans peine que le monument qui vient d'être décrit est l'analogue de celui de Mithra; ce dernier retrace l'embouchure du Hélion, le monument égyptien retrace l'embouchure du Hont, c'est-à-dire la contrée appelée, dans les titres les plus anciens, *Memphiscus pagus*[3], pays de Memphis. Ce sont les figures de ces deux tables que l'on a, depuis, transportées dans le ciel, pour en faire des constellations, et spécialement celles du zodiaque.

La région primitive, retracée dans ces deux monuments, avait des mystères; Homère va nous les décrire sous le mythe de Circé.

[1] GUICHARDIN, *Description des Pays-Bas.*

[2] DE BAST, *Recueil d'antiquités.*

[3] *Origine celtique,* th. XVIIIe.

Mystères de Circé.

Les mystères sont toute la civilisation primitive[1]. Ils ont créé l'homme; ils l'ont complété par toutes sortes d'institutions utiles, savantes; ils l'ont formé à se rendre maître de lui-même en assujettissant son corps à l'empire de l'âme. Cette création remonte à une époque insaisissable à tous nos calculs; les auteurs grecs et romains, qui nous en parlent, n'en avaient déjà plus qu'un souvenir vague et usé; et si nous ne possédions d'autres documents que ceux qu'ils nous ont laissés, il nous serait bien impossible de percer le voile jeté sur nos origines.

Or, il se trouve que nous avons entre les mains un livre qui date de ces temps anciens et nous donne sur les mystères les notions les plus complètes; c'est comme le rituel des initiations;

[1] Voir, pour l'origine des mystères, *Origine celtique*, th. X[e].

mais, étant écrit sous une forme poétique, il est arrivé jusqu'à nous sans avoir jamais été compris. L'Odyssée d'Homère, dont je parle, nous retrace dans Ulysse le juste de l'ancienne religion; nous y voyons, l'une après l'autre, toutes les phases de l'affiliation aux mystères, tous les détails des cérémonies pratiquées dans cette circonstance.

Le poète nous peint d'abord Ulysse comme un barbare, courant les aventures, insultant les dieux, pillant, massacrant, mais battu partout. Arrive son initiation aux mystères de Circé. Dès ce moment, devenu un homme, il est placé sous la garde d'un dieu[1], et, avec cet appui, il triomphe de tous les obstacles, terrasse, presque seul, la formidable cohorte des usurpateurs qui s'étaient emparés de ses États, remonte sur son trône et règne avec gloire.

C'est donc par la baguette magique de Circé

[1] Pallas

que s'est opérée la transformation[1], que le barbare fut changé en un homme. Les procédés de la déesse, comme il est facile de le voir, n'ont pas sensiblement varié par la suite des temps et peuvent encore se reconnaître dans nos corporations organisées. En effet, Ulysse, arrivant auprès de Circé, est d'abord, comme postulant, soumis à une épreuve; puis, pendant une année entière, il parcourt la série des exercices qui doivent le mener à la perfection de l'homme et dont le dernier est une immersion dans le bain sacré[2]; après cela, il est conduit au séjour des ombres pour y consommer sa mort mystique; et quand tout est fini, il va rejoindre la déesse, qui lui donne ses dernières instructions.

Ces quatre tableaux sont remplis de détails qui se sont conservés dans nos initiations actuelles, mais qui surtout vont nous aider à

[1] Voir, pour la théorie complète des initiations, *Poésies d'Homère*, th. XIVe.

[2] *Bath*, Bataves.

retrouver, avec le séjour de la déesse, le berceau de la religion primitive.

Les anciens mystères, ayant été propagés par les émigrations des *Celtes*, ont évidemment pour berceau l'île *Scaldia*. Et, en effet, si nous prenons, l'une après l'autre, chacune des scènes désignées plus haut dans la légende de Circé, nous constaterons sans peine que cette île est le seul endroit du monde qui réponde à la description du poète[1] :

1° Arrivée d'Ulysse.

« Ulysse[2], courant les mers, rencontra sur sa route un port dans lequel il entra. Désireux de connaître le pays, il s'avança dans l'intérieur des terres, monta sur une colline et, de là, il aperçut, dans une île voisine, un bois de chênes qui était le temple de Circé, fille du Soleil. En revenant à son vaisseau, il vit un cerf qui, ne se mouvant que par la vertu du soleil, courait vers le fleuve;

[1] Voir, pour les détails qui suivent, la carte de la Zélande. *Poésies d'Homère*. A la fin du volume.

[2] *Pays atlantiques*, th. V°.

il le tua et le porta à ses compagnons pour leur servir de nourriture. Le lendemain, au moment même où l'aurore se montrait à l'orient, il réunit les hommes de son équipage et leur dit : *Écoutez, mes amis, le malheur qui nous arrive; voilà que nous ne savons plus où est l'Orient, où est le Couchant; de quel côté le soleil se lève, de quel côté il termine sa course.* Et sur cet étrange embarras, on résolut d'aller en information au palais de Circé. »

Ces détails s'expliquent comme il suit :

L'île Scaldia[1] est baignée au nord par le Hélion[2], et sur la rive même du fleuve, près de son embouchure, se trouve le port de Brauwer[3]; c'est dans ce port qu'entra Ulysse, conduit par le flux.

La colline d'où il explora le pays est située vers le centre de Scaldia; elle s'appelle Moermont

[1] Ile de Schouwen.

[2] La Meuse occidentale.

[3] Brauwershaven. — Voir, pour Brauron et les Brauronies d'Athènes, *Pays atlantiques*, th. VII[e].

et domine, en effet, tout le voisinage. Il aperçut de là, vers l'orient, l'île de Duveland[1], où était le bois de chênes; il remarqua, dit le poète, qu'elle était basse et entourée de canaux; et, en effet, cette île a été plusieurs fois[2] couverte par les eaux de la mer et des fleuves qui se rencontrent autour d'elle et forment dans ces parages une multitude d'embranchements.

La question du cerf tué est d'une explication facile. En revenant de la colline au port, on rencontre un petit étang appelé *Haert*, cerf[3]. Il se rattache au Hélion par une rigole, montant et descendant avec la marée; ce qui fait dire au poète que son mouvement lui vient du soleil[4].

A l'arrivée d'Ulysse, il était dans son reflux et, par conséquent, courait vers le fleuve.

[1] Séparée de l'île Scaldia par un canal long et étroit appelé Maye.

[2] Par exemple en 1532.

[3] Voir, pour cet étang et ce nom, l'*Atlas de Fischer*. Schouwen.

[4] Nous le répétons, Ptolémée, Tacite, Pline appellent la Meuse *Hélion*, et ce mot, en grec, signifie soleil.

Le discours d'Ulysse à ses amis a toujours passé jusqu'ici pour inexplicable. Tout repose sur un calembour, sur un double sens du mot Hélion, qui désigne à la fois le fleuve du soleil et l'astre du soleil. Le matin, Ulysse se trouvait sur le rivage au moment où l'un, par son flux, coulait vers l'orient, et l'autre, à son lever, allait vers le couchant; placé entre ces deux soleils, qui viennent de deux points opposés, qui vont en sens inverse, il ignore, poétiquement, où est le véritable Orient, le véritable Occident.

Ces détails me paraissent suffire pour faire reconnaître, dans la description du poète, l'embouchure du Hélion;

2° Ulysse chez Circé.

« Ulysse, ayant résolu de se rendre au temple de Circé, y envoya d'abord en explorateurs quelques-uns de ses compagnons; mais ceux-ci furent changés en pourceaux par la redoutable déesse. Alors il y courut lui-même; mais, au moment où il franchissait le sacré vallon, Mercure, fils de

Maïa, lui apparut et lui donna un talisman qui devait le garantir de tout maléfice. Quand il arriva, Circé travaillait à un ouvrage de dentelle fine et ornée de dessins variés; autour de sa demeure, des lions, des loups apprivoisés agitaient leurs longues queues. La déesse, voyant qu'elle ne pouvait rien contre Ulysse, l'admit dans son palais et ramena auprès de lui ses compagnons, auxquels elle avait rendu leur première forme. Après un an passé dans ce séjour, ils se rembarquèrent tous pour se rendre à la caverne de l'Achéron[1]. »

Voici quelques remarques sur ce qui précède.

Homère appelle Circé fille du Soleil. Cette étrange locution a laissé des souvenirs aux bouches de la Meuse; dans l'île de Scaldia, on voit la ville antique de *Zircksée,* et, au nord de cette île, sur le bord même du fleuve, un pays toujours appelé *Zonne maer,* mer du Soleil.

Ulysse, courant au palais de Circé, traverse le sacré vallon, où il rencontre Mercure, fils de

[1] *Pays atlantiques,* th. VI[e].

Maïa[1], qui lui apparaît sous l'image d'un jeune homme. En effet, entre les deux îles, c'est-à-dire celle où est le port et celle où est le temple[2], se trouve un canal[3] qu'Ulysse dut franchir; or, ce canal n'a jamais eu d'autre nom que celui de Maye que lui donnent toujours les habitants du pays, et, en outre, au lieu même où Ulysse dut le traverser[4] et rencontrer, par conséquent, l'apparition du dieu, se trouve un lieu antique qui, encore aujourd'hui, s'appelle *Beeldert*, c'est-à-dire terre de l'image[5].

Circé fabriquait des dentelles; elle était donc dans le pays où les dentelles se fabriquent.

Restent ces lions, ces loups apprivoisés qui entourent de leurs longues queues le palais de

[1] Vischnou est également appelé fils de Maïa.

[2] Schouwen et Duveland.

[3] Homère dit *Bessa*, ravin, vallon, canal, bas-fond, Neer-land.

[4] Allant du port au centre de l'île, où se trouve encore un endroit nommé Capelle, en face de Syon.

[5] *Beeld*, image.

Circé. Le séjour de la déesse est protégé tout à l'entour par des digues destinées à arrêter l'envahissement des flots; elles portent généralement des noms d'animaux furieux; or, les deux plus proches sont justement Catten-dick et Wolferdick, ces deux mots *Catten, Wolfer,* signifiant des chats sauvages, des loups.

Ces détails nous désignent l'île de Circé. Ils acquerront plus de prix encore, si nous rappelons ici l'enseignement vulgaire sur la même question. D'après tous nos livres anciens et modernes, le séjour de la déesse était à Monte Circello, aux environs de Rome; or, là on ne trouve ni île, ni port, ni fleuve;

3° Ulysse à la caverne de l'Achéron.

« Ulysse quitta le port de Circé pour naviguer vers l'Achéron. Le vaisseau se mit en marche de lui-même, sans rameurs; bientôt, poussé par le Borée, il atteignit le courant[1] de l'Océan qui le

[1] *Roon Okeanoio,* le cours de l'Océan, le reflux de l'Océan.

porta au terme de son voyage; la course avait duré du matin au soir. Ulysse, en arrivant, vit un pays sillonné par des fleuves, couvert de peupliers et de saules; mais surtout il y remarqua un autel et une caverne, celle de l'Achéron. Cette caverne était le séjour des morts et se trouvait sous la grève flottante. Ulysse, ayant d'abord répandu le sang des victimes, interrogea les morts, puis, voyant le flot monter pour recouvrir la grotte, il repartit. »

Traçons d'abord la route qu'Ulysse a dû suivre[1].

Nous avons décrit l'île de Circé, baignée au nord par la Meuse. Assez loin de là et plus au midi, se trouve une autre île, que l'on nomme Walcheren[2] et qui est baignée au sud par le Hont; c'est là, sur la berge même du fleuve, au lieu appelé *Helmaere*, mer infernale[3], que se

[1] *Pays atlantiques*, th. VI[e].
[2] C'est-à-dire des Valkyries.
[3] De Bast, *Recueil d'antiquités*.

trouve cette caverne des morts où se rend Ulysse. Pour y arriver, il suit un passage qui va de l'un à l'autre fleuve et qui se nomme *Helgat*, chemin de l'enfer.

Voici comment Ulysse fit cette route. Au commencement du jour, il remonta la Meuse au moyen du flux; puis, poussé par le Borée, il s'engagea au sud dans le Helgat et de là dans le Hont, qui le prit avec son reflux océanique[1] et le conduisit à la grotte infernale. On voit d'abord que, pour faire ce circuit, il n'eut pas besoin de rameurs; on voit également que, montant pendant six heures et descendant pendant six autres heures avec la marée, il fit sa course du matin au soir.

Des fleuves, des peupliers, des saules, des statues[2], des cendres funéraires, des souvenirs

[1] Les savants recherchent comment Ulysse a pu, de l'Italie, arriver dans l'Océan en douze heures, étant poussé par le Borée.

[2] Les innombrables statues trouvées à l'embouchure du Hont, près de Dombourg.

d'Ulysse lui-même, voilà tout ce que l'on trouve encore dans cette région des mystères.

Comme on admet généralement que cette scène achérontique se passe en Italie, au voisinage de Naples, c'est dans cette région que l'on cherche l'autel et la caverne dont parle le poète; or, voici, à ce sujet, ce que disent les Italiens.

Je commence par Tacite[1] :

On prétend, dit cet auteur, *qu'Ulysse aborda sur la côte de l'océan Germanique et qu'il y bâtit, près du Rhin, Asciburgium*[2], *qui est encore aujourd'hui vénéré; on dit aussi que l'on trouva au même endroit un autel consacré à Ulysse, fils de Laërte.*

Voici maintenant ce que dit Claudien[3] :

Aux extrémités de la Gaule, sur un rivage battu par les flots de l'Océan, est un lieu où l'on

[1] *Germania.*

[2] *Asci-burgium,* Asbourg, Middlebourg. — *As,* unité, centre, milieu.

[3] *In Rufinum.*

prétend qu'Ulysse évoqua, par des libations sanglantes, les ombres des morts.

Pour contredire ce témoignage des anciens, il faudrait alléguer au moins quelque preuve; or, les modernes n'en apportent aucune, et, dans ces conditions, maintenir le vieux système, c'est montrer une étrange passion pour les erreurs traditionnelles;

4° Départ d'Ulysse.

« Ulysse, ayant quitté l'Achéron, remonta sur son vaisseau et continua de descendre le fleuve océanique en se servant des rames. Quand il fut en mer[1], le vent le ramena sur un autre point de l'île de Circé, à l'extrémité d'un promontoire où son vaisseau s'arrêta dans les sables. La déesse vint le retrouver en cet endroit et lui fit ses dernières recommandations; elle lui dit qu'en face d'eux se trouvait l'île de *Trinakia,* qu'il devait s'y rendre

[1] Homère, en cet endroit, distingue le fleuve qu'il appelle Océan, de la mer qu'il appelle *Thalassa.*

pour y adorer Apollon, puis continuer sa route pour son pays. »

Ce dernier tableau de la légende de Circé complète tout ce qui a été dit précédemment.

En effet, nous avons vu qu'Ulysse se retira de la caverne à la marée montante; il dut donc naviguer contre le flux pour regagner la mer, et, par conséquent, se servir de rames.

L'île de Circé, c'est-à-dire Scaldia, se termine vers l'occident par un promontoire en face duquel se trouve le banc de sable appelé Banigert. C'est dans ces sables que s'arrêta le vaisseau.

Quant à l'île de *Trinakia*, l'île aux trois angles, qu'Ulysse va immédiatement rencontrer, où l'on adore Apollon[1], c'est évidemment l'Angleterre.

Ici se termine ce que nous avions à dire des

[1] Nous avons vu, en Angleterre, la fontaine du Soleil; Bélénus, adoré dans cette île, est, comme on sait, le même qu'Apollon; un autel, trouvé dans le Lothian, portait : APOLLINI GRANNO; l'abbaye de Westminster remplace, dit Camden, un ancien temple d'Apollon. *Poésies d'Homère*, th. XII[e].

mystères de Circé. Cette antique institution, ramenée à sa véritable place, aux bouches des trois fleuves, se retrouve en harmonie avec toute la science de l'antiquité ; c'est là que l'homme a laissé ses plus anciens vestiges, c'est de là que sont partis ces héros d'autrefois, qui, formés à l'exemple d'Ulysse, ont guidé aux extrémités du monde ces émigrations primitives dont aujourd'hui nous reconnaissons partout les traces.

Inventions industrielles.

Des livres nombreux ont été écrits, dans ces derniers temps, sur la question des origines, et, d'après eux, comme nous l'avons dit, tout ce que nous possédons de beau et d'utile vient de l'Orient ; ils mettent à soutenir cette hypothèse un tel ensemble, une telle conviction, qu'il faut presque du courage pour se refuser à y croire. Mais voici ce qui est étrange. Quand nous en venons au détail, que nous prenons isolément

chacune de ces inventions, nous trouvons son origine en Occident; d'où vient cette étrange contradiction entre le système général et les applications particulières?

Citons quelques exemples.

D'après César et d'autres auteurs anciens, les druides faisaient des cours publics sur toutes les matières de science; ils avaient des écoles fameuses[1], les mêmes que, plus tard, nous retrouvons sous le nom latin d'universités; ils plaçaient dans leur programme d'enseignement des poésies que leurs élèves devaient apprendre par cœur. Or, pour tout cela, les caractères dont ils se servaient étaient ceux que nous appelons grecs[2]. D'où venaient ces caractères?

Ici encore j'en appellerai à la géologie fossile; nous avons cité l'épitaphe grecque du pontife gaulois de Mithra; on possède une médaille qui porte le cheval gaulois et sur laquelle se trouve

[1] A Alise, Autun, Chartres, Toulouse, etc.

[2] D'après César.

le nom de Tournai en lettres grecques[1]; il y a un siècle[2], on a déterré, dans le Mecklembourg[3], toute une collection de statues grossières, primitives, bien antérieures aux plus vieux monuments d'Athènes, et qui portaient des inscriptions également en lettres grecques[4]. Nous dirons donc, comme plus haut, que ces lettres sont fossiles chez nous et modernes chez les peuples de la Méditerranée.

Une autre question importante est celle des métaux.

Le système qui veut que tout vienne de l'Asie est bien ici forcé de faire une réserve pour l'étain; les anciens auteurs attestent universellement que ce métal provenait des îles bretonnes. Les peuples qui en exploitaient les mines étaient les mêmes que nous avons appelés Belges; ils

[1] DERODE, *Histoire de Lille*, page 39.
[2] D'HANCARVILLE, *Monuments étrusques*, tome V.
[3] A Réthra, dans la région du culte de Herta.
[4] *Poésies d'Homère*, th. VIII[e].

trafiquaient avec les commerçants du Midi, leur donnant de l'étain, du fer, du cuivre[1], et recevant, en échange, les productions des pays chauds. Mais il est convenu, dans la science moderne, que ces Belges étaient des barbares; il a donc fallu forger des hypothèses pour expliquer l'exploitation de leurs mines. Je m'arrête aux deux suivantes :

D'abord, on a prétendu que les peuples qui venaient au Cornouailles faire ce trafic étaient les Phéniciens, non ceux d'Europe, dont nous retrouvons les vestiges au voisinage des îles Baléares[2], mais ceux de Tyr, en Asie, qui n'ont laissé aucun vestige. Hérodote vint exprès dans cette ville pour s'enquérir du fait;il nous dit que les commerçants de Tyr, longeant les côtes de la Syrie, allaient jusqu'en Égypte porter des marchandises, et revenaient à vide, toujours en suivant les côtes. Voilà tout leur commerce; quant

[1] *Origine celtique,* th. XVIe.
[2] *Origine celtique,* th. VIe.

à l'étain, il n'en est nullement question. Dans une autre partie de son livre, il dit : « L'étain vient d'un pays de l'Occident; où est ce pays? Je ne saurais le dire. » Voilà, il me semble, un témoignage bien positif, qu'il aurait fallu détruire avant de transformer les Belges du Cornouailles en barbares, incapables d'exploiter leurs mines.

Ce que je viens de dire est ancien; mais la science moderne devait aussi à cette question une naïveté. Chez les Indous[1], chez les Chinois[2], on trouve l'étain mentionné dans les anciens livres, et tout semble y montrer son origine bretonne. On ne put se résoudre à faire de ces grands peuples nos tributaires; on leur prêta ce qu'il fallait de civilisation pour percer jusqu'à nos pays, pour venir découvrir nos mines et les exploiter. Mais voici un fait étrange pour des peu-

[1] En sanscrit, *Castira*, étain. Les îles bretonnes sont appelées Cassitérides.

[2] En Chine, en Corée, au Japon, *Sio* signifie étain et Occident.

ples industrieux. On sait aujourd'hui qu'il existe une seconde mine d'étain aussi riche que la première, c'est celle de Banka; elle est située entre l'Inde et la Chine; les peuples de ces deux pays, dans leurs relations commerciales, sont passés sans cesse auprès d'elle sans rien soupçonner ; ce sont les Bataves qui, en 1710, la leur ont fait connaître et qui, conformément à leurs antiques traditions, ont élevé dans le voisinage la ville de Batavia.

On peut ainsi, avec des systèmes, barbariser les peuples de nos régions, mais en se jetant dans d'impardonnables erreurs.

Également, au nord du Cornouailles, se trouvent de riches mines de fer, exploitées à toutes les époques; les habitants de ce canton étaient appelés autrefois *Dumnonii;* or, les Grecs, sans le savoir, désignent ce peuple comme étant l'inventeur du fer, quand ils disent, avec Strabon, que cet inventeur se nomme *Damnaneus*. Viendrait-on, dans cette question encore, nous parler

d'Orient? Les monuments d'Égypte sont bien anciens, et cependant, dit un antiquaire célèbre[1], *parmi les ruines journellement explorées dans ce pays, on n'a jamais trouvé le plus petit morceau de fer.*

D'un autre côté, les tumulus de nos pays remontent jusqu'au siècle d'Homère, qui les décrit; or, on y trouve des armes, des instruments en fer; dans celui qui fut exploré à Vélu, près de Bapaume, on découvrit, parmi d'autres objets antiques, des épées dont le tranchant était en acier, mais *d'une trempe telle que nous ne pourrions aujourd'hui fabriquer de meilleures armes*[2]. Nous savons également que les ouvrages en fer travaillé abondent dans les ruines de nos cités lacustres.

Le fer, comme l'étain, tire donc son origine de nos contrées. Il est facile de voir qu'il en est de même du cuivre.

[1] De Caylus, *Recueil d'antiquités.*

[2] *Encyclopédie méthodique,* art. Tombeaux.

Je prends un seul exemple.

Il existe une île célèbre dans l'antiquité par ses mines de cuivre, et tellement célèbre que c'est même de ce métal qu'elle tire son nom ; c'est l'île de Chypre[1]. Or, *Kuper*, cuivre, est exclusivement un mot de nos pays; il est étranger aux langues des Grecs, des Phéniciens, des autres peuples de l'Orient. Si ce sont les Orientaux qui ont, les premiers, exploité dans cette île les mines de cuivre, comment ont-ils pu lui donner un nom de l'Occident?

Les peuples de nos pays savaient non seulement extraire les métaux, mais encore apprendre aux autres nations l'art de s'en servir pour l'industrie.

« Ce sont les Gaulois, dit Pline[2], qui ont inventé la manière de couvrir, à l'aide du feu, un objet en cuivre avec de l'étain, au point de le rendre difficile à distinguer de l'argent même;

[1] *Kupris*, Chypre.

[2] *Origine celtique*, th. XVIe.

par un procédé analogue, ils savent revêtir d'une couche d'argent les harnais et les mors des chevaux; les Bituriges ont appliqué aux chars cette ornementation; ce vain luxe a été poussé jusqu'à dorer de la même manière les statuettes des Dieux. »

Ce que Pline vient de décrire, c'est ce que nous retrouvons dans nos grottes sépulcrales, sous nos tumulus. Par exemple[1], proche de Nimègue, on découvrit dans un tombeau antique un miroir d'acier, argenté de toutes sortes d'ornements.

On a trouvé des émaux à Ninive; mais sachons ajouter que l'on a trouvé des fabriques d'émaux en différents points des Gaules, par exemple, sur une colline au voisinage d'Autun.

Enfin, cette origine des métaux, telle que nous venons de l'exposer, se trouve en harmonie avec tout le reste de la science; c'est par les armes que les anciens émigrants ont dû s'ouvrir la route des

[1] *Dictionnaire des origines*, art. Miroir.

autres contrées; c'est donc dans la région d'où ils sont partis qu'il faut chercher l'usage primitif des métaux.

Les tissus, également, sont indigènes dans les contrées celtiques, et, sur ce point encore, nous ne devons rien aux Orientaux.

La légende de Circé nous a fait voir dans nos pays des *tissus à jour, brillants, ornementés*[1], et cela à une époque dont l'histoire n'a aucun souvenir.

Dans les temps anciens, la frange de l'habillement désignait les hauts personnages. Les peuples celtiques portaient ces franges en dentelles, et les colonies qu'ils envoyèrent vers l'Orient ý introduisirent cette industrie. Ainsi, chez les Perses, qui sont un prolongement de la nation germanique, nous retrouvons cette parure, mais nous la retrouvons avec son nom celtique : aux bords de la Meuse, fleuve du Soleil, la dentelle se dit *kant*[2];

[1] *Odyssée*, X, 223.

[2] *Kant* est celtique et non persan. Il signifie bordure.

au palais des rois de Perse, fils du Soleil, elle s'appelait *candys*.

L'art des tissus fut porté à une haute perfection dans nos pays; il y avait anciennement, en différentes villes, des établissements de femmes qui confectionnaient des toiles de toutes sortes, de toutes finesses. Déjà, à cette époque, on les appelait Béguines[1]. Elles furent employées sous les Romains à l'habillement des troupes; un fonctionnaire eut pour mission spéciale de surveiller ces fournitures, et c'est ainsi que nous trouvons, dans la *Notice des fonctionnaires de l'Empire*, un *Procureur du béguinage de Tournai* (*gynecœi Tornacensis*).

On pourrait même croire que ces produits s'exportaient hors des Gaules; en effet, à l'époque dite des Trente tyrans, Gallien, qui régnait à Rome, ayant appris que la Gaule s'était soustraite

[1] Pietro della Valle. Le même collége de femmes à Téhéran, s'appelle *Bégum*.

à son obéissance, s'écria : Eh bien, nous nous passerons des casaques d'Arras.

L'agriculture la plus savante de l'antiquité était en Gaule. On tirait de ce pays, d'après Columelle, la meilleure orge[1], et d'après Pline, le meilleur blé[2]. Comme nous le voyons par ce dernier, les Gaulois, probablement Belges, avaient une espèce de froment appelé *Far*; ils le réduisaient d'abord en boisson, puis ils en prenaient l'écume pour aigrir la pâte et la faire lever, de sorte que leur pain était plus sain que celui des autres nations[3].

Le savon dont on se servait à Rome venait de Marseille; et, si l'on en croit les auteurs latins, il avait été inventé par les Mattiaques, lesquels habitaient un pays qui se trouverait aujourd'hui en Hollande.

Il y a, dans l'histoire des Romains, une chose

[1] *Hordeum galaticum.*

[2] *Sandalum.*

[3] PAUCTON.

assez singulière. On trouve chez ces peuples sept espèces de chars[1], qui tous portent des noms gaulois, qui tous, d'après les auteurs latins eux-mêmes, sont originaires de la Gaule. Ce qui peut sembler étrange, quand on nous assure que les Romains ont tiré des peuples de l'Orient toutes leurs institutions. Le *Rheda*, sur lequel Milon fut attaqué, était un emprunt fait à la Gaule belgique[2]. Le *Carpentum* portait processionnellement les dieux au Capitole; or, ce n'est pas César qui fit connaître ce char aux Gaulois, puisque, longtemps avant lui, un de leurs rois, *Bituitus*, combattant contre les Romains, était monté *carpento argenteo*, dit Florus.

J'arrête ici cette énumération; mais on peut la prolonger dans tous les anciens auteurs, et alors on se trouvera en face de ce singulier problème :

[1] *Rheda, Pilentum, Sarracum, Petorritum, Carpentum, Covinus, Essedum.*

[2] Les *Rhedones* tirent leur nom de ce *Rheda*. Voir, à cet effet, la légende des Ciconiens. *Pays atlantiques*, th. IIe.

Comment se fait-il, si les Orientaux nous ont civilisés, que l'on ne trouve l'origine de chaque chose qu'en Occident?

On a fait à quelques peuples une haute réputation de capacité; mais étudiez leur histoire, consultez les documents qui entrent dans les détails de leur vie industrielle, et vous verrez que tout chez eux vient du dehors, que tout a été inventé par d'autres. Pour trouver quels sont ces autres, il faudrait connaître les antiquités de nos pays; or, ce sont justement les seules que l'on ne connaisse pas, et c'est avec cette ignorance que l'on s'est hasardé, dans ces derniers temps, à expliquer nos origines.

Les Athéniens, par exemple, ont toujours été méprisés, et par leurs historiens[1], et par les Romains, et par le moyen âge; mais, il y a trois siècles, les Occidentaux se prirent subitement d'une passion naïve pour ce petit peuple; on supposa qu'il avait tout inventé; on lui prêta ce

[1] THUCYDIDE. Livre premier.

même rôle civilisateur que l'on a depuis reporté sur les Indous. Après les détails donnés plus haut par Pline et les autres auteurs, je suis surpris, au contraire, qu'aucune invention ne soit attribuée à ces Hellènes. Ils avaient une industrie cependant; d'où la tiraient-ils? Évidemment, de la même source que les autres peuples, comme il est facile de le constater.

Les Celtes, ainsi que nous l'avons dit, avaient pour fleuve sacré le Hélion. En se répandant à l'Orient, ils conservèrent un souvenir de ce mot dans leur nom; ils s'appelèrent les uns *Hel-man,* les autres *Hel-lehn*[1]*;* les Allemands et les Hellènes sont donc primitivement une seule famille; leur grammaire, au fond, est la même; ils ont commencé par employer les mêmes lettres, celles que nous appelons grecques[2]; ils adoraient le même dieu, c'est-à-dire Apollon. Les Hellènes,

[1] *Lehn,* fief, inféodation.

[2] Inscriptions grecques du Mecklembourg, de la Rhétie, etc.

comme les Allemands, comme tous les peuples civilisés, ont donc une origine celtique.

En outre, le Hélion, dans la région des grottes, s'appelait Meuse; toutes les nations anciennes ont également un souvenir de ce mot dans leurs traditions. Par exemple, les Égyptiens attribuaient la fondation de leurs mystères à Isis[1], mais, pour marquer que, par là, ils désignaient un fleuve, ils lui mettaient en main un lotus, et, pour marquer que ce fleuve était la Meuse, ils plaçaient sur sa tête un panache formé d'une fleur qu'ils avaient soin d'appeler *Musa*. Les Japonais nomment leur premier législateur *Mousa* et le représentent, comme le fleuve, avec deux cornes. Les poètes latins n'attendent que des *Muses* leur inspiration; ils les figurent au nombre de neuf dansant en rond autour d'Apollon, leur chef, ce qui est un souvenir d'un monument des premiers âges qui se voit encore aujourd'hui sur le bord de la

[1] La déesse du Nil, Néhal Ennia, Néléis dans les mystères helléniques, sont une même désignation.

Meuse[1], et qui se compose, en effet, de neuf dolmens rangés en cercle autour d'un loghan[2]. Or, les Hellènes disent également que toutes leurs institutions viennent de *Musée*, et nous voyons, comme dans les exemples précédents, qu'ils ont fait sous ce nom une personnification de la Meuse. Ainsi, un ruisseau passe à Athènes[3]; naturellement, les premiers colons y établirent leurs mystères, mais ils consacrèrent ce ruisseau aux Muses, ils bâtirent sur ses bords le temple du Musœum, et l'on resta convaincu par tradition que, sous le courant même, était enseveli le corps de Musée.

Nous ne devons donc pas être surpris que l'organisation industrielle des peuples de la Meuse se retrouve chez les Hellènes.

En effet, dans la région celtique, chaque indus-

[1] A *Iambe*, à l'angle de la Meuse et de la Sambre

[2] Pierre branlante.

[3] Ce ruisseau était appelé *Ennea Krounos*, littéralement Néhal Ennia. — *Krounos, Nehal*, ruisseau.

trie formait un corps de métier à part et avait pour son travail un atelier commun, lequel, par conséquent, était appelé *Ban-haus*, maison banale. Les membres d'une même industrie étaient liés entre eux par des règlements spéciaux et formaient une sorte de *Confrérie*. Ces corporations différentes avaient souvent entre elles des contestations; pour les régler, on avait établi une cour souveraine dont les membres, souvent cités dans les Commentaires de César, étaient appelés *Ambacten*. Enfin, dans chaque atelier d'une industrie différente se trouvait un attirail complet d'instruments artistiques, lesquels, dans la langue du pays, se disent *Tuychen*.

Passez à Athènes et vous retrouverez cette même organisation conservée jusque dans ses termes primitifs. Il y avait, là aussi, pour chaque industrie, une maison banale, nommée, comme en Flandre, *Banausia*. Il y avait, autour de chacun de ces ateliers, une corporation que les Hellènes, se servant d'un mot étranger à la langue

grecque, appelaient *Fratria.* Il y avait un tribunal suprême chargé de régler les affaires litigieuses, c'était celui des *Amphictyons.* Enfin, il n'est pas jusqu'au mot *Tuychen* qui ne soit entré dans la langue des Athéniens; il y est devenu *Technè,* art; et quand nous croyons faire de l'extranéité en parlant des arts *techniques,* nous ne faisons que continuer l'usage d'un ancien mot de nos pays.

J'en ai dit assez pour montrer l'origine celtique de toutes les industries.



CHAPITRE VI.

LES BELGES CIVILISATEURS DE L'ORIENT.

D'après les théories précédentes, nous avons le secret du mouvement primitif des races humaines. Ceux qui propagèrent les institutions anciennes étaient des hommes retrempés dans les mystères celtiques, capables de dompter la nature et de briser tous les obstacles pour arriver aux îles les plus lointaines. En recherchant leurs traces, nous voyons, en effet, qu'ils se sont répandus dans toutes les directions et à toutes

les distances. Au nord, nous retrouvons des Valkyries, comme aux bouches de l'Escaut; à l'ouest, dans le temple des Incas, au fond du sanctuaire, nous voyons le Hélion figuré par trois soleils d'or; au sud, le pays de Gadès est une copie de celui de Circé; à l'orient, il n'est pas un peuple qui n'ait au fond de ses croyances un souvenir du pays des Celtes.

Mais la science moderne a aussi, dans cette question, son système. Elle place au fond de l'Asie la source de nos institutions et, pour les faire arriver dans nos pays, elle se trace une route qu'elle suppose avoir été suivie par les colonisateurs. En reprenant la même route, mais en sens inverse, nous arrivons, nous aussi, aux extrémités de l'Orient, et nous appuyant, non sur des suppositions, mais sur des faits réels, nous montrons que, par cette voie, ce sont nos aïeux qui ont porté aux Asiatiques les germes de leur civilisation.

En effet, les Celtes ont cultivé tous les arts,

mais ils ont surtout perfectionné ceux qui conviennent à un peuple civilisateur ; ils ont commencé par assurer leur domination autour d'eux, puis ils ont cherché les moyens de pénétrer, soit par terre, soit par mer, dans les régions les plus éloignées.

C'est ainsi qu'ils avaient organisé tout un système de navigation riveraine[1] qui, reliant entre elles les nations de terre ferme, s'étendait jusqu'aux extrémités de l'Asie. Par cette méthode, les bateaux qui venaient de la mer remontaient les fleuves aussi loin qu'il était possible d'aller ; là, les marchandises étaient reprises par des chariots, puis transportées par-dessus les montagnes dans le fleuve voisin, et de celui-là dans un autre ; ce qui formait un vaste réseau de circulation qui mettait en rapport tous les peuples intérieurs de l'ancien continent.

Ces barques internationales se disent, en celtique, *Schuyt*, d'où l'on appela *Scythes* les hom-

[1] *Origine celtique*, th. V^{e}.

mes qui pratiquaient ce genre de navigation, c'est-à-dire, jusqu'aux extrémités de l'Asie, les bateliers des Germains, des Slaves, des Aryas, des Mongols, des Chinois.

Dans les intervalles où la navigation riveraine, interrompue, devait se continuer par terre, les Scythes étaient appelés Essédons, du mot *Essedum*, qui était le nom du chariot belge que l'on employait pour les transports.

Les Belges avaient quatre espèces de chariots de guerre : le *Rheda*, qui, étant de grande dimension, pouvait porter beaucoup de monde; le *Carpentum*, voiture suspendue, servant au transport des blessés; le *Covinus*, armé d'un harpon, et surtout l'*Essedum*, char plus expéditif et destiné à pénétrer partout, traverser des ponts branlants, gravir des coteaux; ce dernier était monté sur deux roues et traîné par deux chevaux attelés en tandem; il était connu des poètes latins[1]:

Belgica vel molli melius feret esseda collo;

[1] VIRGILE, *Géorgiques*, III.

il était surtout connu de César, qui eut souvent à combattre le redoutable corps des *Essedarii*, qu'il trouvait partout dans son chemin.

On comprend, sur cette description, pourquoi les Scythes ont préféré à tout autre char l'*Essedum*, pour traverser, entre deux fleuves, des pays de montagnes et de ravins.

Si, maintenant, nous suivons, vers l'orient, la chaîne des peuples appelés tour à tour Scythes et Essédons, nous arrivons sans interruption jusqu'au fond de la Chine.

Nous trouvons d'abord, en deçà de la mer Noire, les Scythes européens, et au delà, les Scythes asiatiques.

Plus loin, on voit une plaine spacieuse, qui semble présenter les traces d'une rivière desséchée[1], mais qui s'étend sans fleuve navigable jusqu'à l'embouchure de l'Oxus; là étaient des Essédons, faisant les transports par terre.

[1] Là sont les Ousbecks — *Oosen*, dessécher; *Beck*, fleuve. *Dictionnaire hollandais*.

L'Oxus [1] vient ensuite, ayant sa source à l'orient; les hommes qui avaient l'agence batelière de ce grand fleuve sont de nouveau appelés Scythes.

Au delà de ce fleuve, dans la région des monts Altaï, on voit reparaître des Essédons, lesquels, vraisemblablement, faisaient avec leurs chariots le service des transports entre l'Oxus et les fleuves de la Chine.

Le plus grand obstacle au passage des colons était évidemment cette chaîne des Altaï; c'est donc là que nos aïeux ont dû former leurs plus vastes stationnements et organiser avec le plus d'ampleur leur système belge de voiturage; aussi les traditions des peuples en ont conservé des souvenirs : *Les rois tatares*, dit un vieil auteur [2], *sont enterrés au mont Altaï, nommé par Hayton, Arménien, la montagne de Belgian.*

[1] L'Amou Daria. — *Derrie*, lit d'une rivière. *Dictionnaire hollandais.*

[2] *Les États et Empires, etc.*, par D. T. V. Y. Page 840.

Les Essédons, arrivés à cette barrière, nous échappent dans leur éloignement; mais, à partir de là, ils sont repris par les géographes chinois qui, traduisant leur nom, les appellent *Kao Tche,* les hauts chariots[1], c'est-à-dire les chariots montés sur des roues, les peuples de ces pays ne connaissant auparavant que les traîneaux.

Après cette longue course, nos voyageurs se trouvent donc en Chine; là ils se répandent sur les fleuves et y continuent leur système de navigation scythique, lequel, du reste, n'a pas encore entièrement disparu de ces contrées.

On voit, par ce qui précède, que des communications suivies reliaient autrefois les peuples de l'intérieur des terres, et nous expliquons ainsi les étranges relations que l'on a constatées entre les deux extrémités de l'ancien monde.

Par exemple, les empereurs de Chine sont appelés enfants du Soleil; or, ce titre se trouve semé sur toute la route que nous venons de sui-

[1] D'ANVILLE, *Recherches géographiques sur la Sérique.*

vre: Circé, dit Homère, est fille du Soleil; les Germains adoraient le Soleil; en Perse était le roi Soleil; l'Oxus est nommé par les Orientaux fleuve du Soleil[1]; et en avançant plus loin, nous retrouvons le chef du Céleste Empire paré également d'un titre solaire.

La divinité, en Chine, se nomme Thian; c'est la Diane des anciens Belges. Ovide, jeté par l'exil au milieu des Scythes de l'Europe, nous dit : *Cette nation adore la sœur de Phœbus*; les Scythes asiatiques, habitant les bords de l'Oxus, vénéraient également une déesse parée du croissant lunaire, laquelle n'est autre que Diane; plus loin, ces mêmes montagnes, que nous avons vues traversées par les Belges, sont appelées, dans le pays, *Thian Chan,* montagnes de Diane; et c'est ainsi que cette divinité céleste se retrouve en Chine sous son nom belge à peine défiguré.

[1] *Ge-ain,* vulgairement Géhoun. *Ge,* soleil, en chinois; *Ain,* fleuve.

L'histoire positive de la Chine commence avec la dynastie que l'on nomme *Tcheou.* Cette dynastie, disent les Kings[1], *venait de loin, de la terre occidentale;* elle fut suivie par d'autres émigrations qui étaient parties du *royaume de Nili*[2]; elle offrait quelques traces de féodalité; c'est pourquoi l'on y trouve mentionnés des ducs, des comtes, des barons[3].

Son enseignement, surtout, rappelait les universités des Belges de Bretagne.

En Bretagne, on considère Merlin comme le créateur des sciences druidiques et on le fait naître à Cambalu. Un de ses disciples, nommé Palladius[4], fonda sur les bords de l'Isis une

[1] Livres sacrés des Chinois, au nombre de neuf.

[2] Du pays de Néhal. — Néhal, dans les mystères milésiens des bouches du Don, s'appelait *Néléis;* c'est la Diane Tauride, si célèbre autrefois par le fanatisme barbare de ses sectateurs; elle donna son nom aux Scythes néhalistes, mot que les Slaves modernes prononcent nihilistes.

[3] Koung, Pé, Tseu.

[4] Voir, sur les universités de Bretagne, *Poésies d'Homère,* th. XIII[e].

université célèbre[1]; on y passait trois examens gradués, lesquels donnaient droit à des fonctions différentes; ceux qui avaient subi la plus haute de ces trois épreuves[2] étaient déclarés *Leerd,* lettrés[3], et la réunion de ces derniers constituait la chambre haute qui dirigeait les affaires du pays. On voit, dans ce système, le principe absolu d'égalité[4], où les fonctions sont données au seul mérite et s'obtiennent, non par droit d'hérédité, mais par la lutte[5] entre rivaux.

Nous savons tous que c'est là le tableau de l'ancienne Chine. Confucius vécut à Cambalu; on voit, en différents points du pays, des villes universitaires où se prennent les trois grades de

[1] Celle d'Oxford.

[2] Le nom de ces universités était *School;* le nom de ces épreuves était *Keur*. Nous disons école de Pythagore, école ionienne, etc.; nous disons cours, cours publics, etc.

[3] *Lehren*, instruire, lettrer. *Lehrt*, *Laird*, *Lord*, lettré.

[4] Voir, sur cette égalité, sur les Pélasges et la Table ronde, *Poésies d'Homère,* th. XII[e].

[5] *Wiegh,* lutte; D'Arsy, *Dictionnaire flamand*. *Tor,* tour féodale. *Wigh* et *Tory*.

bachelier, de licencié et de docteur, comme en Bretagne. Ceux qui ont subi l'examen le plus élevé sont Lettrés. Rien n'est donné aux priviléges héréditaires[1].

Les Chinois, comme tous les peuples éloignés de la turbulente Europe, ont pu conserver des livres antiques qui nous donnent quelques notions sur ces temps primitifs. On y voit mentionnés des objets qui semblent n'avoir été connus que beaucoup plus tard dans nos pays, par exemple la boussole, le télescope et d'autres, et l'on pourrait croire que c'est aux Orientaux que nous devons ces inventions. Or, il faut remarquer que les livres chinois se contentent de citer ces divers instruments, sans parler de leurs inventeurs, et l'on peut facilement démontrer que tout cela leur est venu par les émigrations celtiques.

Dans nos pays, tout ce qui est d'une origine antique et savante est constamment attribué à

[1] Voir la philosophie de Confucius, *Poésies d'Homère*, th. XIIe.

Pythagore; mais, chose surprenante, les institutions qui portent le nom de ce philosophe se retrouvent toutes mentionnées dans les traditions de la Chine. Par exemple, nous disons, en Occident, que Pythagore a *découvert* la propriété de l'hypoténuse; on dit, en Chine, que Yu[1] s'en *servait* pour creuser des montagnes et redresser le cours du fleuve Jaune[2].

Également, la boussole, dans nos contrées, semble être d'invention pythagoricienne. Encore aujourd'hui, elle porte en Espagne le nom de *Bitacora*. Évidemment, quoique les historiens ne le disent pas, elle servait à la marine, puisque, dans les ouvrages les plus anciens, elle est appelée marinette[3]. Comment, maintenant, est-elle arrivée en Chine? Nous avons tracé la grande voie de communication entre les deux extrémités

[1] Personnage fabuleux antérieur à la dynastie Tcheou.

[2] Fleuve presque quatre fois aussi grand que la Seine.

[3] Par Guyot de Provins; en 1190, époque des croisades maritimes.

de l'ancien monde; nous avons vu que les Scythes de la mer Noire étaient sur cette route; or, *ils avaient,* disent les anciens[1], *un aimant enchanté qui leur servait de talisman*[2]. C'est cet aimant enchanté qui aidait ces voyageurs à reconnaître leur route dans les déserts montagneux de l'Asie et qui est cette même boussole que nous avons retrouvée chez les Chinois. Elle indique le sud : en saxon, *Schow* signifie indiquer, *Noon* signifie sud, et ces peuples, lui laissant ses racines atlantiques, l'appellent *Chinan*, indicateur du sud.

Ce que nous avons dit de la boussole, nous allons le dire du télescope.

On lit dans le Chou-King : « Le successeur de Yao, *entrant dans la salle des ancêtres, où sont figurés les astres, y vit le tube avec lequel on*

[1] Ces auteurs parlent des Scythes de la chersonèse Tauride, où étaient, comme nous l'avons dit, ces Flamands avec lesquels conversa le moine Ruysbroek.

[2] Ils écrivaient, dessus, le mot *Lachos*. *Poésies d'Homère,* th. XIVe.

les observait. » Il s'agit donc là du télescope; mais s'agit-il de la Chine? Il faut d'abord remarquer que le télescope, depuis lors, n'a jamais été vu dans cette contrée, et, comme la dynastie de Yao est fabuleuse, bien antérieure à celle que nous avons appelée historique[1], tout porte à croire que cette mention est simplement un souvenir d'Occident venu avec les émigrations celtiques.

D'un autre côté, l'on voit, près de Mexico, sur la pyramide de Mécamécan, un sujet sculpté représentant un homme qui regarde les astres avec un tube; à ses pieds se trouve le Lapin[2], qui est, comme on sait, l'emblème de l'Ibérie. Cette pyramide gauloise, ce souvenir espagnol sembleraient encore nous ramener au pays des Celtes; nos aïeux auraient donc connu le télescope.

[1] La dynastie Tcheou, 1122 ans avant l'ère vulgaire.

[2] On connait dix-sept médailles de l'Ibérie; on y voit une femme assise sur un rocher, tenant en main une branche d'olivier, ayant à ses pieds un lapin.

En effet, il suffit, pour s'en convaincre, de lire ce que les anciens auteurs nous rapportent des Hyperboréens.

Les Hyperboréens habitaient, *en face de la Celtique*[1], dans une île où l'on arrivait *au moyen du flux*[2], ce qui désigne *la Bretagne*[3]; on voyait chez eux un temple circulaire consacré par les Celtes au Soleil, ce qui les restreint à la région belge où se trouvent les monuments solaires[4]. Or, voici ce que rapporte sur eux Hécatée de Milet : *On prétend que dans l'île des Hyperboréens la lune se montre fort près de la terre et que l'on découvre clairement sur son disque des espèces de montagnes*[5].

Ces peuples possédaient donc le moyen de rapprocher la lune et de la voir telle que nous la

[1] Hécatée de Milet.

[2] Apoll. de Rhodes. IV, 611, et II, 694.

[3] Malte-Brun, II.

[4] *Origine celtique*, th. XIe. — *Pays atlantiques*, th. IXe.

[5] Voir plus haut, chapitre IVe, le cycle du Nombre d'or.

voyons avec nos instruments; *ils avaient donc des télescopes*[1].

Les détails qui précèdent nous montrent ce qu'il faut penser des connaissances des Chinois; tout ce qu'ils ont leur est arrivé par la circulation scythique; depuis trois mille ans, ils n'ont su rien ajouter à l'antique dépôt; ils rejettent donc d'eux-mêmes ce titre d'inventeurs que nous nous obstinons à leur donner.

Dans les systèmes modernes, on admet qu'une colonie, parcourant l'ancien monde d'un bout à l'autre, a établi ces relations dont nous venons de parler; mais, si nous considérons l'importance des établissements fondés sur toute la route, nous nous convaincrons facilement qu'il faut, pour les expliquer, autre chose que le simple passage d'une bande de voyageurs.

Ainsi, sur le Danube, nous trouvons, dans le Norique[2], des peuples appelés *Belgites, Bryges*;

[1] Bailly, *Histoire de l'astronomie.*

[2] *Neu-rick,* nouveau royaume.

mais déjà, dans l'antiquité, ils battaient les armées de Darius, à son passage en Grèce[1], et aujourd'hui ils forment ce centre puissant où dominent l'Autriche[2] et la Hongrie.

Plus loin, vers l'embouchure du Don, nous voyons des peuples que les anciens nommaient *Sassones, Nervii*; là, au temps de Rome, était le fameux royaume du Bosphore, et c'est également de là que partirent ces terribles vengeurs qui, sous le nom de Goths, vinrent se jouer des derniers débris de la puissance romaine.

On trouve ensuite la Colchide, dont les habitants, devenus chrétiens, baptisent encore dans le Rioni[3], et qui fut le berceau de ces grandes monarchies du voisinage où régnèrent Tigrane, Mithridate.

En avançant encore, on voit le pays des Atrébates, c'est-à-dire l'Atropatène, d'où Zoroastre

[1] Hérodote.

[2] *Oost-rick*, royaume de l'Est.

[3] Rhin.

répandit sa doctrine dans le royaume des Mèdes.

Vers l'orient, nous rencontrons Balch, la ville des Belges, la plus ancienne ville du monde, dit-on. Cette cité légendaire est la principale source de la civilisation asiatique; elle est dans le pays des Aryas; Ninive, Babylone sont ses filles. Les peuples qui l'ont fondée ont laissé à tous les fleuves qui arrosent ces vastes contrées des noms qui nous forcent à reconnaître le pays belge d'où ils sont venus. En voici quelques-uns :

Le *Mosœus*[1], (la Meuse);
Le *Zab*[2], (le Sabis);
Le *Rauer*, (la Roër);
L'*Ortiana*, (l'Ourthe);
Le *Maru*, (la Merwé);
La *Needha*, (la Nèthe);
Le *Niris*, (la Nère);

[1] Ces noms se retrouvent tous dans l'*Encyclopédie méthodique*.

[2] Le Zab tombe dans le Tigre à Ninive, comme le Sabis dans la Meuse à Namur.

Le *Tomerus*, (le Démer);
La *Diala*, (la Dyle);
Le *Helmund*, (l'emb. du Hélion);
La *Senn*, (la Senne);
Le *Tonderus*, (la Dender);
Le *Mandéli*, (le Mandell);
L'*Hézare*, (l'Yzer);
La *Samira*, (la Samara);
Le *Gurœus*[1], (le Ghoer).

Ainsi, comme on le voit par cette liste com paratíve, ce sont bien des noms belges que portent les fleuves du Plateau asiatique.

En poussant plus loin, nous arrivons aux monts Belgian, au centre de la puissante race des Mongols.

Enfin, nous atteignons la Chine, le Japon, la Corée, pays qui, par leur importance et leurs

[1] Les anciens géographes disent que le *Gurœus* arrose *Mazaca*, et tombe dans le *Halys*; et, en effet, le Ghoer arrose Maseck et tombe dans le Hélion. — *Maes-eck*, chêne de la Meuse. Ce chêne, longtemps vénéré, a été abattu récemment.

légendes, font suite à tout ce que nous venons de dire. Nous avons parlé de la Chine; le Japon a pour armoiries un Soleil rayonnant; les Coréens se donnent eux-mêmes le nom de Troyen-Boulk[1], et racontent qu'ils occupaient autrefois une grande ville, d'où ils furent chassés par une armée formidable venue du Soleil ou d'un Fleuve; or, nous connaissons maintenant ce soleil et ce fleuve; ils ne sont qu'un, et c'est, comme nous l'avons vu, le Hélion[2].

Malgré l'évidence des faits que nous venons d'énoncer, la routine pourrait trouver encore des subtilités pour défendre son système d'origine asiatique; mais voici un dernier argument, auquel il sera difficile de répondre.

Le lieu sacré de la région des trois fleuves

[1] Büsching, Géographie.

[2] A la tête des peuples germains, Tacite place les *Batavi;* à la tête des peuples qui assiégèrent Troie, Homère, au deuxième chant de l'Iliade, place les *Boiotoi*, et mentionne chez eux les deux fleuves *Eleon* et *Scolos*, l'île *Schoinos*.

était, comme nous l'avons dit, *Asci-Burgium*. Ce mot, c'est-à-dire Asbourg, s'interprète Bourg du milieu[1]. On le rencontre sur toute la route qui nous a menés au fond de l'Orient; on voit, par exemple, Asbourg chez les *Ubii* au voisinage de Cologne, *Medio-lanum,* ou Terre du milieu[2], dans le Norique, *Aspurgium* dans le royaume du Bosphore, *Asgartha*[3], *Midhiama*[4] dans le pays des Aryas, *Choung Kouo,* c'est-à-dire Empire du Milieu, en Chine.

Or, ce titre, qui se rencontre ainsi aux deux extrémités de l'ancien monde, vient-il de l'Orient, vient-il de l'Occident?

Les livres chinois[5], décrivant ce que nous

[1] *Origine celtique,* th. IXe. — *As,* unité, centre, milieu.

[2] *Mid-land.* — Les Celtes, en Italie, appelèrent leur ville sainte *Medio-lanum,* et le fleuve qui la baigne, *Hol-ain,* saint fleuve. Ces deux noms se prononcent aujourd'hui *Milano* et *Olona.*

[3] As-gard, même chose que As-bourg, que *Asci-burgium,* que Middle-bourg.

[4] *Mid-heim,* demeure du milieu.

[5] Ceux qui appartiennent à la religion du Tao-Tsé.

appelons l'Empire du Milieu, nous donnent sa position exacte, déterminée au moyen des points cardinaux; voyons s'il est possible d'y reconnaître la Chine.

Dans cette carte hiéroglyphique, le Midi est figuré par le génie[1] du *feu*, ce qui n'a point pour nous de signification; l'Occident, par le génie du *métal blanc*[2], qui est l'étain des îles Cassitérides; le Nord, par le génie de l'*eau*, c'est-à-dire par la mer du Nord, le Zuyderzée; l'Orient, par le génie des *forêts*, naturellement de ces forêts riches et fameuses qui bordent le cours du Rhin et que, plus haut, nous avons appelées Hercyniennes.

Quelque effort que l'on fasse pour appliquer ce tableau à la Chine, on n'arrivera jamais à placer des forêts à l'orient de ce pays.

La Chine, comme l'Égypte, comme les contrées anciennes dont nous avons parlé, a donc

[1] Ces génies cardinaux sont appelés Changti, dans les livres chinois.

[2] *Plumbum album*, étain. TACITE.

deux topographies entièrement différentes, l'une sacrée, qui correspond à une région inconnue, l'autre profane, qui est celle du pays; or, la région inconnue est, ici encore, la contrée où se trouvent les Belges et les Bataves.

CHAPITRE VII.

APPENDICE CONFIRMATIF.

Nous disions, en commençant, que des travaux de tous genres avaient été entrepris, dans ces derniers temps, pour percer le mystère de nos origines et qu'ils n'avaient abouti à rien. Les nombreux savants qui ont traité la matière semblent comprendre qu'il existe cependant un système qui résoudrait la question; ils l'ont donc cherché, et ils le cherchent même encore, mais toujours en se heurtant contre un vieux préjugé,

toujours en admettant, comme axiome, que tous les pays anciens étaient civilisés, à l'exception de ce coin du monde où nous habitons, et cette erreur, avons-nous dit, a suffi pour réduire à l'impuissance toute la science ethnographique.

En plaçant, au contraire, dans ce canton discrédité le berceau de la société primitive, nous arrivons à des résultats autrement explicites, nous trouvons un système qui, enfin, répond à toutes les découvertes modernes et les explique. Rien ne manque donc à ce système pour être admis, si l'on démontre que nos aïeux étaient civilisés.

Je n'ai garde de prétendre que le présent opuscule suffise pour établir ce dernier point, mais il n'est qu'un abrégé; l'ouvrage qu'il résume traite la question dans toute son étendue. Cet ouvrage, quoique faisant valoir de nombreux arguments, ne s'appuie réellement que sur un seul, mais qui défie toute objection : il démontre que *le théâtre des poèmes d'Homère est, non*

pas la Méditerranée, mais l'Océan atlantique.

Dans ces conditions, nos aïeux avaient donc une haute civilisation, celle que décrit Homère.

L'ouvrage susdit se compose de trois volumes, dont voici une courte analyse :

PREMIER VOLUME.

ORIGINE CELTIQUE DE LA CIVILISATION DE TOUS LES PEUPLES.

Les Celtes ont été, à toutes les époques, la race prépondérante. Causes de cette supériorité. Race latine.

Le pays celtique n'a reçu aucune colonie étrangère. Erreurs de la science moderne sur les Phocéens de Marseille, les Phéniciens, les Arabes d'Espagne, les Aryas, la civilisation romaine.

Les mystères sont nés aux bouches des trois fleuves celtiques et, de là, se sont répandus dans le monde entier. Explication de ces mystères. Explication de la mythologie grecque, romaine, égyptienne, indienne, assyrienne.

La linguistique, la géologie, toutes les sciences qui s'occupent du passé démontrent l'antiquité de la race des Celtes.

Les peuples de nos contrées allaient en Amérique à travers l'Océan, et pénétraient dans l'extrême Orient par la navigation scythique. Antiquités comparatives de l'Amérique et de l'Asie.

Réfutation des théories orientalistes.

DEUXIÈME VOLUME.

POÉSIES D'HOMÈRE FAITES EN IBÉRIE ET DÉCRIVANT NON LA MÉDITERRANÉE, MAIS L'ATLANTIQUE.

Les anciens et les modernes ignorent ce qu'était Homère et quels pays il a retracés dans ses deux poèmes.

Toutes les mers décrites dans l'Iliade et l'Odyssée sont sujettes au flux et au reflux; il n'est donc point question de la Méditerranée.

La langue grecque s'est formée au voisinage

de l'Océan, et c'est de là qu'elle s'est répandue dans les régions méditerranéennes; l'écriture grecque a une origine occidentale; les légendes qu'Homère a écrites en grec avaient été imaginées dans la langue des Celtes.

Les Homérites étaient les poètes du pays de Gadès.

Homère, dans l'Iliade, a chanté l'événement resté célèbre dans les traditions de la Bretagne sous le nom de guerre des Asches et des Ecks, c'est-à-dire des peuples du continent contre les habitants de l'île Britannique. Emplacement de Troie dans cette île.

Homère, dans l'Odyssée, retrace tout le détail des initiations aux anciens mystères, et nous donne l'origine des sociétés secrètes.

TROISIÈME VOLUME.

PAYS ATLANTIQUES DÉCRITS PAR HOMÈRE.

L'Odyssée d'Homère décrit les voyages d'Ulysse dans l'Atlantique, et nous fait connaître les détails

de cette mer, ses rivages, ses archipels, ses ports, ses courants, ses phénomènes en tous genres; mais comme le poème retrace, en même temps, les mœurs et la religion de nos aïeux, on y voit avec surprise que nos croyances actuelles, sauf quelques apports nouveaux, sont encore celles de ces anciens temps.

Les pays que nous fait parcourir le poète sont la Bretagne méridionale, les côtes gauloise, ibérique, mauresque, les Canaries, Madère, les Açores, les Antilles et surtout l'Ibérie, où est Ithaque, patrie d'Ulysse.

L'Odyssée et la Bible sont deux livres nés de la religion primitive; chacun de ces deux ouvrages peut aider à connaître l'autre.

N. B. On peut se procurer ces trois volumes, édités par la librairie Maisonneuve et Cie, à Paris, quai Voltaire, 25, chez M. Weissenbruch, imprimeur du Roi, à Bruxelles, rue du Poinçon, 45, et chez les principaux libraires.

TRANSITION.

En ramenant Homère et ses deux poèmes dans les régions atlantiques, nous avons dérangé ces systèmes nombreux qui croient trouver en Asie la source d'où nous sommes venus, nous et nos institutions. Il existe surtout un autre ouvrage, le livre des Hébreux, qui nous est aussi arrivé des profondeurs mystérieuses de l'antiquité; ses interprètes le supposent également fait pour l'Orient, mais, comme il a été dit au sujet d'Homère, ils ne parviennent point à retrouver les lieux qui y sont nommés. Est-ce bien l'Orient que décrit la Bible? Question grave, que nous allons examiner dans l'opuscule suivant, lequel aura pour titre : La Palestine.





